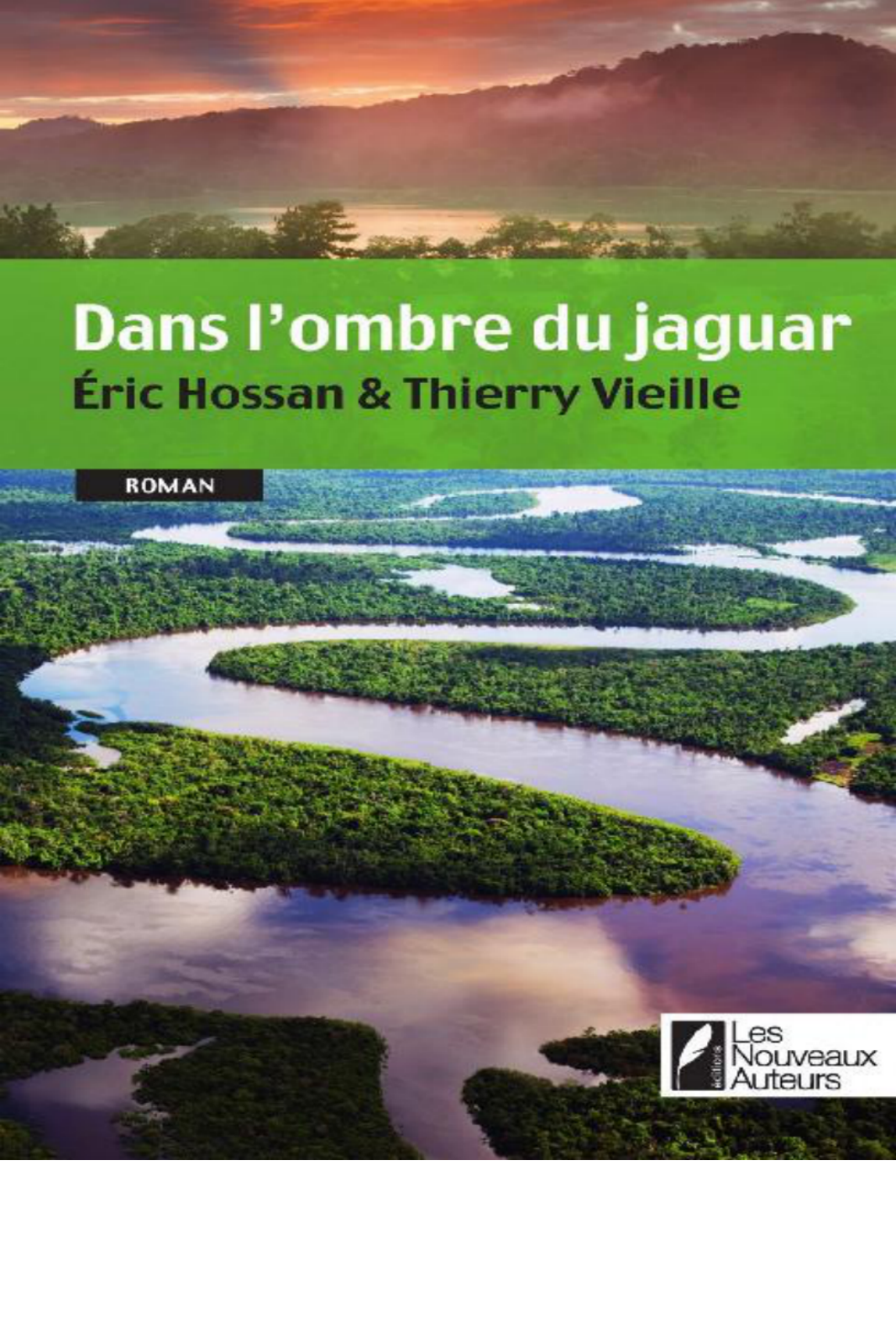


Dans l'ombre du jaguar

Éric Hossan
Thierry Vieille

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

The background of the cover is a composite image. The top portion shows a sunset or sunrise over a misty, mountainous landscape. The bottom portion is a large aerial photograph of a river with several sharp, meandering turns, surrounded by a thick, vibrant green forest. The water reflects the colors of the sky.

Dans l'ombre du jaguar

Éric Hossan & Thierry Vieille

ROMAN



Les
Nouveaux
Auteurs

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.

Eric Hossan et Thierry Vieille

Dans l'ombre du jaguar

Roman

Coup de cœur des lecteurs
du Grand Prix littéraire

du voyage extraordinaire 2012

Les Nouveaux
Auteurs
éditions



Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris

www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

www.editions-prisma.com

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex

www.editions-prisma.com

Copyright© 2012 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Média

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-8104-14567

*« Même pour le simple envol d'un papillon tout le
ciel est nécessaire. »*

Paul Claudel

*« L'esprit n'est jamais né, l'esprit ne cessera
jamais. Et il n'y eut pas de temps où il n'était pas.
Fin et commencement ne sont que des rêves. »*

Yaméo.

PROLOGUE

La pluie tropicale rinçait la forêt depuis l'aube. Le temps semblait suspendu, la vie muette. Le mur d'eau incessant voilait la végétation luxuriante, lui conférant ainsi une dimension dantesque. La nature avait perdu de sa superbe. Sa palette de couleurs hors du commun s'était diluée dans les gouttes d'eau pour laisser place à un gris glauque et uniforme. L'Amazonie transpirait la peur. Ce même frisson indicible qui paralysait la jungle. Le temps que le jaguar, seigneur incontesté des Varzeas, parte à la recherche de son prochain festin.

Tout cela n'avait pas l'air d'inquiéter Katherine Krall qui terminait doucement son thé au jasmin. Protégée par la toile de la tente qui faisait office de cuisine, elle disposait de la meilleure place pour contempler ce déluge aux sonorités liturgiques. Elle semblait sereine, voire parfaitement dans son élément. Pas un instant depuis qu'elle avait foulé les terres reculées des Waimiri, elle n'avait regretté cette mission scientifique aux confins du Brésil. Elle n'avait pas non plus hésité un seul instant à rejoindre la fondation *Green Rock Planet*, créée par la principauté de Monaco pour la protection de l'environnement, lorsqu'on lui avait proposé de gérer le nouveau bureau de New York. Cette proposition n'était que l'aboutissement d'un long investissement, corps et âme, pour la sauvegarde de la biodiversité de notre planète.

D'ailleurs, cette entomologiste de renommée internationale avait été approchée par un cabinet de chasseurs de têtes lors d'un séjour en France, à Cannes, à l'occasion d'une conférence internationale sur les dangers de la déforestation en Amazonie, en particulier la destruction de l'Alta Foresta. Ce jour-là, Katherine Krall se trouvait avec son compagnon, le grand reporter Arthur McMillan d'ABC (*American Broadcasting Company*) réputé pour son engagement dans le dernier conflit en Irak et pour sa croisade contre les lobbies de l'armement et du pétrole.

Tous deux se trouvaient dans le hall de l'hôtel *Martinez*, lorsqu'un homme en costume noir et une femme en tailleur aussi sombre vinrent les aborder puis, après avoir pris le soin de se présenter, leur proposèrent de se rendre au palais princier de Monaco. Lui était PDG d'un prestigieux cabinet de recrutement à Londres. Elle s'occupait des relations publiques et internationales du palais. Piqué par la curiosité, le couple accepta l'invitation. Une limousine les attendait. Et puis tout s'accéléra au terme de la rencontre avec la famille princière.

Parallèlement à la gestion de l'antenne américaine, on confia à Katherine la tête d'une mission capitale sur la biodiversité amazonienne, dont la base d'études se situerait entre le fleuve Amazone et le Japurá. Et c'est là que ses connaissances et ses études entomologiques prenaient toute leur importance, car les papillons étaient d'excellents modèles pour étudier les changements génétiques à l'origine de l'adaptation biologique. Ces modifications et transformations dues à un polymorphisme mimétique permettaient de mesurer la diversité tropicale et surtout d'appréhender les probables menaces qui pourraient peser sur ce biotope exceptionnel. L'adaptation des papillons aux évolutions de leur environnement, de plus en plus hostile, fonctionnait comme un indicateur du danger des changements climatiques. Les conclusions de cette mission devaient répondre à cette question cruciale : l'équilibre naturel était-il sur le point d'être rompu à cause de la déforestation et du réchauffement de notre planète ?

Lourde responsabilité pour cette scientifique new-yorkaise, les prochains enjeux de la planète et le sort de l'humanité se trouvaient peut-être entre ses mains.

Katherine Krall finit par poser sa tasse et attacha sa chevelure blonde avec un élastique tout en se remémorant les dernières paroles alarmistes du président de la fondation. Une fois son chignon terminé, elle décida d'envoyer par courriel son rapport hebdomadaire au bureau exécutif. Au loin, une silhouette massive se découpa dans le manteau de pluie. Une voix de rogomme couvrit le clapotis des gouttes. La chercheuse reconnut le timbre rauque de Jim Henderson, le guide du groupe. Son visage buriné, ses mâchoires prognathes et le tatouage au symbole tribal encerclant son cou trahissaient son passé nébuleux et très mouvementé, tour à tour de légionnaire en Guyane, d'agent spécial de la *Navy Seal*, de mercenaire, de chercheur de trésor et de chasseur de fauves. Autre point fort, cet aventurier connaissait ce vaste territoire hostile comme sa poche. Un éternel cigare aux lèvres malgré la pluie, il rejoignit la scientifique sous la bâche à grandes enjambées.

Il secoua l'eau de sa tenue de coton beige avant de pénétrer dans la tente, puis ôta son Stetson en cuir avant de lui parler :

— Katherine ! Je viens de faire une étonnante rencontre. Il y a là-bas un vieil Indien de la tribu des Waimiri qui cherche à tout prix à nous conduire aux confins de la jungle...

— À votre avis pour quelle raison ? demanda Katherine, avant de finir son breuvage d'une seule gorgée.

— Cela m'a l'air suffisamment important... Le problème, c'est que c'est facilement à deux ou trois jours de marche difficile et

dangereuse...

— Rien que ça ! soupira Katherine.

— Il s'agit à coup sûr d'un chaman, et si un tel homme vient solliciter une femme blanche, c'est que non seulement il lui fait une confiance aveugle ou presque, mais qu'il a aussi quelque chose d'exceptionnellement grave à lui transmettre ! En plus, nous avons de la chance qu'il parle un peu le portugais ! affirma Jim Henderson.

— C'est moi qu'il réclame ? Plutôt étrange, vous ne trouvez pas ? s'étonna Katherine.

Le guide insista, le visage ruisselant :

— Je viens de vous le dire, sa présence ici est inhabituelle. Vous feriez mieux de m'accompagner pour aller le rejoindre et voir par vous-même.

Katherine se leva de sa chaise en toile, attrapa le poncho imperméable posé sur le dossier et l'enfila avec énergie, une gestuelle que le baroudeur apprécia avant d'ouvrir la marche.

La scientifique ajusta son pas pour se mettre à sa hauteur puis ils traversèrent l'aire du campement, composé de trois tentes et d'un large périmètre de sécurité constitué de lianes et de troncs d'arbres, avec au centre un brasero inondé.

Ils mirent trente bonnes minutes pour atteindre l'orée de la forêt de campina où un vieil homme nu, à part un simple et court pagne de toile qui couvrait ses parties intimes, les attendait, un arc à la main et un carquois rempli de flèches en bois noires et blanches, visiblement travaillées et aiguisées, en bandoulière.

Jim Henderson le salua en lui présentant Katherine dans un vocabulaire portugais que la scientifique parvint à décrypter malgré son peu de connaissance de la langue.

L'homme en question répondit en alignant les mots avec rapidité, habité par une inquiétude grandissante au fur et à mesure qu'il parlait, son regard perçant continuellement orienté vers Katherine. Jim eut visiblement du mal à faire la traduction, mais parvint à donner un compte-rendu à peu près fiable :

— Son nom véritable m'est pour l'instant intraduisible, mais il demande à ce qu'on l'appelle Yaméo, qui est l'un des dialectes ancestraux des Waimiri, et je vous confirme que c'est un chef de tribu et, comme je l'avais pressenti, c'est surtout un chaman chevronné qui soigne et parle aux esprits de la nature et de l'univers, mais cela nous dépasse, nous, Occidentaux, je ne vais pas vous l'apprendre...

— Pourquoi a-t-il voulu à tout prix me voir ? insista Katherine.

— Car vous êtes celle qui peut sauver son peuple dont les femmes et les enfants disparaissent peu à peu, et récemment en grand nombre, depuis que les cris des singes hurleurs ont cessé de percer la nuit. Les victimes sont emmenées par des ombres noires, encore plus loin dans la forêt amazonienne, au pied du *pico da Neblina*. Yaméo les a suivis et il a découvert un immense dôme d'argent. Il sait que d'horribles choses se déroulent à l'intérieur. Les âmes des innocents qui y sont enfermés lui ont parlé...

— On est en pleine science-fiction ou quoi ? s'étonna Katherine. Un dôme d'argent en pleine forêt ! Êtes-vous bien sûr de votre traduction, Jim ?

Ce dernier darda sur elle un regard noir. Elle haussa les épaules, soudainement confuse, tandis qu'il demandait à l'autochtone de répéter ses dires.

— Affirmatif ! Katherine ! Il parle bien d'un immense dôme en argent scintillant les nuits de pleine lune, glaçant les ténèbres.

— Invraisemblable !

— Je vous en prie, vous allez le vexer et le décevoir, il faut absolument le suivre, il dit également que voir a davantage de puissance que d'entendre ce qu'il a à dire...

Jim marqua une pause et en profita pour s'essuyer le front avec sa manche.

— Mais peut-on lui faire une confiance aveugle ?

— Les hommes de ce pays n'ont qu'une parole, leur vie est remise en question à chaque instant... Ce n'est pas tout, connaissez-vous la légende des Waimiri ?

Katherine secoua négativement la tête :

— Ce peuple reculé ne tolère aucun Blanc sur son territoire... Encore aujourd'hui, on ne connaît pratiquement rien de lui. Un vrai mystère plane sur son mode de vie ancestral et ses pratiques chamaniques. Plusieurs histoires relatent que tous les Blancs qui se sont aventurés à fouler leurs terres ont disparu, emportés par les esprits de la forêt et qu'on ne les a plus jamais revus... Croyez-en mon expérience de vieux baroudeur, Katherine, c'est plus qu'un honneur qu'il vous fait ! C'est un quasi-miracle !

— J'entends bien, mais ce qu'il décrit est à plusieurs jours de marche, avez-vous dit, et le travail ici est loin d'être achevé !

— Sauf votre respect, je vous rappelle que votre étude sur la faune, la flore et la biodiversité concerne aussi les êtres humains, en particulier ceux qui vivent ici depuis des millénaires, argumenta Jim Henderson en vissant son chapeau de cuir sur sa tête.

Katherine baissa la tête et soupira, s'accordant quelques instants de réflexion avant de planter son regard dans celui du guide.

— Vous avez raison, Jim... Mon hésitation n'a pas lieu d'être... Dites-lui que nous allons le suivre où il doit nous conduire...

*

* *

Une fois de retour au campement, Jim rassembla en un temps record tout le nécessaire pour bivouaquer dans deux sacs à dos volumineux. Il n'oublia pas de s'équiper de son fidèle fusil à pompe au canon scié qu'il fixa à son ceinturon, ainsi que d'un fusil à lunette et d'une cartouchière car, même en plein jour, le fait de traverser la jungle restait une entreprise périlleuse, avec son lot de serpents venimeux, de jaguars tapis dans les souches creuses des micrandas et de redoutables caïmans noirs, mangeurs d'homme. Pendant ce temps, Katherine avait réuni son équipe, qui venait d'achever son petit déjeuner et donné ses dernières instructions, sous le regard détaché du vieil homme qui restait prostré sous l'averse. Lors du briefing, Katherine Krall était restée vague sur les raisons de son départ précipité, arguant qu'elle se rendait en repérage pour observer une variété rare de papillons dans la forêt de campina et qu'elle serait absente trois jours au moins. Elle avait également réussi à joindre son compagnon, Arthur McMillan, pour lui susurrer quelques mots tendres et surtout l'informer qu'elle serait retardée pour leurs retrouvailles à New York, pour les quelques jours de vacances qu'ils avaient prévus de passer chez eux, à cocooner après six mois de séparation. Elle l'avait contacté à temps, alors qu'il se trouvait en cours d'embarquement à l'aéroport de Bagdad.

Juste avant le départ, en fin de matinée, Yaméo se mit à psalmodier, dans un curieux idiome aux sonorités élégiaques, une prière invocatoire à l'adresse du ciel qu'il observait d'un regard intense, mais aussi de la terre dont il malaxait une poignée, concentré sur des pensées connues de lui seul.

Le trio, armé de coupe-coupe, finit par quitter le camp et dirigea ses pas vers le nord-ouest. L'averse n'en finissait pas de décharger sa

colère sur les immenses amanates et kapotiers, arbres sacrés des peuples des forêts, qui entouraient les derniers signes de civilisation.

Alors que Jim s'échinait à couper les lianes épaisses afin de leur frayer un chemin parmi les mapajos, ces fameux arbres dont les racines ont cette curieuse faculté de se déplacer, Yaméo lança très vite des regards intrigués sur le GPS à écran tactile que Katherine tenait entre ses mains. Il haussa d'abord les épaules, puis expira fortement par les narines. Il termina par un signe de la tête à l'adresse de Jim en lui indiquant des yeux l'appareil de haute technologie, puis en secouant la tête de droite à gauche en direction des arbres qui marchent. D'un air de dire que lui n'avait pas besoin d'un tel appareil bizarre pour connaître les moindres recoins de cette jungle. Rien de mieux que les yeux des esprits et la protection des piquants recouvrant l'écorce des mapajos aux vertus magiques. Jim ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Le groupe marcha à travers la jungle pendant une heure avant de se trouver face à une brume qui avait peu à peu remplacé les abondantes précipitations. Une écharpe opalescente si épaisse qu'elle en empêchait de voir le passage. Jim se délesta de son sac à dos et en sortit deux lampes torches, puis en tendit une à Katherine.

Yaméo grommela : « *Sombra del foresta.* »

— L'ombre de la forêt, traduit le guide, tout en arrachant l'extrémité d'un havane avec ses dents.

— Rien de grave, Jim ?

— Au contraire, Katherine, d'après la légende, la brume est l'apparition de leurs ancêtres, l'esprit des peuples de la forêt surtout lorsqu'on est entouré de mapajos. Ces arbres sont considérés par les Indiens comme sacrés, au point qu'ils affirment que si quelqu'un en dit du mal, le mapajo peut se retourner contre son détracteur et exercer sur lui de terribles représailles, telle une malédiction surgissant des *rain forests*.

Au même moment, Yaméo, d'un geste de la tête, leur fit signe de le suivre. Ils transpercèrent le manteau ouaté, les coups de machette fusèrent alors que l'opacité se dissipait brusquement. Katherine comprit alors le qualificatif d'« enfer vert » donnée à la forêt vierge d'Amazonie, où toutes les essences végétales poussent, s'enchevêtrent et se superposent afin de capter au mieux le moindre rayon lumineux, lorsque ce ne sont pas des arbres de quarante à quatre-vingts mètres de hauteur qui vont chercher la lumière. Une forêt à perte de vue où abondent des arbres comme le *pau brazil*, l'acajou, le palissandre et l'hévéa, dont le latex fournit le caoutchouc, tous couverts de lianes, de mousses, de fougères et d'orchidées. L'entomologiste s'étonnait de ce

qu'elle observait. Elle avait beau connaître tout ça par les livres, rien ne valait la version originale. Katherine fermait la marche et avait des difficultés à rester près des deux hommes, continuellement interpellée par cette nature foisonnant de variétés végétales ou animales. Et pourtant, elle était bien consciente que si elle faisait le moindre faux pas ou le moindre écart, si elle s'éloignait un tant soit peu de ses compagnons, cela pouvait lui être fatal

Le petit groupe longea et contourna plusieurs marais où des caïmans repus venaient s'assoupir aux côtés des iguanes.

Alors que le jour commençait à décliner, ils se retrouvèrent près d'un lagon où se déversait une cascade. Ce point d'eau féérique était entouré de palmiers et de différentes espèces de figuiers, de bambous et d'hévéas. Le figuier étrangleur retint singulièrement l'attention de Katherine, car elle savait que cet arbre avait un mode de fonctionnement très particulier, à savoir que sa graine germe en haut d'une branche qui donne vie à un nouveau tronc et à de nouvelles racines, lesquelles enserrant la plante hôte qui meurt étouffée. Un parfait condensé des dangers de la forêt amazonienne !

Jim décida tout à coup de faire une halte.

Katherine en profita pour observer les nénuphars royaux en forme de large poêle à crêpes aux feuilles gigantesques mesurant de cinquante à cent quatre-vingts centimètres de diamètre et aux bords recourbés vers la lumière. Ses cours théoriques lui revenaient en mémoire chaque fois que ses yeux croisaient une nouvelle espèce végétale.

Jim lui rappela également que, sous ce climat stable et régulier, les animaux ne sont pas exposés aux aléas saisonniers et qu'ils ont beaucoup plus de chances de survivre que partout ailleurs. Que le roi de cette forêt humide reste de loin le jaguar, ce félin proche de la panthère et qui est le prédateur par excellence, guettant ses proies favorites, le grand tapir, le pécari, le cerf des marais ainsi que cet énorme rat sans queue, le cabiai, qui peut atteindre un mètre trente de long. Cet aventurier avait le plus grand respect pour ce félin qu'il avait tant chassé dans sa jeunesse poussé par l'appât du gain. De cette période de sa vie, il ne retirait aucune fierté, mais il avait appris à connaître ce fauve à la fois discret et craint de tous. D'ailleurs, afin de se racheter, il s'attachait à verser de grosses sommes d'argent pour la protection de cette espèce. Une rédemption qu'il avait entreprise depuis qu'il s'était reconverti en guide et avait acquis un bateau-hamac à Manaus.

Katherine hocha la tête en signe d'approbation en apercevant une mygale glisser sur une branche morte, se disant que les plus dangereux des animaux pour l'homme restaient les insectes qui, plus

petits et plus mobiles, pouvaient blesser ou tuer à chaque instant. Leur petite taille leur permettait de survivre et de se faufiler parmi les immenses feuillages enchevêtrés, prêts à attaquer une proie ou à fuir le danger. Il fallait même se méfier de certains papillons belliqueux, voire venimeux. Le lieu en regorgeait, certaines espèces officiant le jour et d'autres la nuit. La longue évolution de cette forêt avait favorisé la présence d'insectes divers, comme ces multiples espèces de fourmis, de termites, de guêpes et d'abeilles dont la piqure pouvait être mortelle, sans oublier les phasmes, les phyllies, les sauterelles, les criquets, les cigales, les coléoptères, qui représentaient une source d'alimentation pour de nombreux animaux insectivores comme les martinets, les gobe-mouches et les chauves-souris.

Katherine sortit de la poche de son treillis un petit calepin et nota ses observations.

Jim tendit une gourde au vieil Indien qui refusa de se désaltérer, préférant à la place mâchouiller une plante. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'ils ne reprennent leur marche. La pluie refit également son apparition. À l'abord d'un marais comme recouvert d'une nappe saumâtre, Katherine, les yeux rivés sur l'écran de son GPS, ne vit pas que la terre boueuse camouflait un danger plus sournois : les sables mouvants. Elle commença à s'enfoncer. Elle en fut tellement surprise qu'elle resta muette d'effroi, interdite. Sa survie tenait à un fil. Mais l'instinct de Yaméo le fit se retourner alors que Katherine disparaissait dans la vase. Aussitôt, il lui tendit sa lance. Jim se précipita pour aider le vieil homme. Il rassembla toute la force de ses muscles et, après trois essais, ils la retirèrent de ce qui aurait pu être son tombeau. Une fois qu'elle fut remise de ses émotions, Jim prit le temps de la sermonner avec fermeté sur son manque de vigilance et Katherine ne put qu'acquiescer sans dire un mot, sous le regard amusé de Yaméo dont les prunelles brillaient. Le guide attrapa le GPS et n'hésita pas à le balancer dans l'eau marécageuse. Pour la première fois, le vieil homme sourit. Un sourire édenté qui finit par détendre l'atmosphère.

Après avoir bu une rasade de bourbon au goulot de sa flasque, Jim annonça qu'il était temps de dénicher un lieu pour bivouaquer. En effet, le trio avait marché cinq heures durant et la nuit commençait à tomber. Dans quelques minutes, l'obscurité serait telle sous ces arbres feuillus qu'ils n'y verraient plus rien.

C'est Yaméo qui trouva le lieu pour la nuit. Il avança droit devant lui, jusqu'à ce qui semblait être la fin du sentier, gravit un monticule et fit signe aux deux autres de le suivre.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Jim et Katherine de sortir de la jungle et de découvrir, à perte de vue, un plateau dépourvu de

végétation, simplement recouvert d'épaves frondaisons et de quelques rochers disparates, avec, au loin, des montagnes de grès aux sommets plats et aux strates horizontales, que l'on appelait les « tepuys ». Jim connaissait bien cette région, mais il avait été surpris d'en fouler le sol par le chemin emprunté par Yaméo qui l'avait rejointe en quelques heures, alors que l'aventurier avait toujours mis plus d'une journée. Jim Henderson savait où ils se trouvaient. Tout bonnement à quelques kilomètres du *pico da Neblina*, dont le sommet, culminant à trois mille quarante mètres, perdu dans les brumes d'humidité, ne pouvait être vu. Jim savait aussi qu'ils allaient dès le lendemain franchir le canyon du fleuve Baria, l'axe principal de la vallée, prélude à d'autres vallées plus profondes encore, avant de devoir emprunter un chemin escarpé, creusé dans la pierre au XVIII^e siècle par le bandit Antonio Pires Campos et ses mercenaires afin de traquer les indigènes lors de la recherche des mines d'or, avant de trouver la montagne de grès.

Pour l'heure, l'urgence consistait à monter la tente, à protéger le campement d'un cercle de feu et surtout à se restaurer, l'expédition pedestre ayant creusé les estomacs.

Jim s'affaira à monter l'unique tente qu'il avait emportée, alla chercher les pierres nécessaires à marquer un périmètre vital, tandis que Yaméo, qui avait rapporté des clairières alentour de quoi faire un feu de camp, l'alluma en frottant un bâton de bois sur une écorce d'arbre à fond creux, deux ustensiles qu'il avait sortis du fond de son carquois où il les conservait toujours au sec.

Katherine, qui avait repéré une petite cascade, était partie aussitôt se laver, se frottant énergiquement pour se débarrasser des résidus de boue. Elle en profita aussi pour nettoyer ses vêtements souillés puis revêtit sa tenue de rechange, la moiteur de la jungle ayant de toute façon envahi son corps d'une transpiration difficilement supportable.

À son retour tout était prêt : tente montée, périmètre de sécurité installé, feu de bois allumé, tandis que Yaméo faisait cuire à même les flammes des iguanes et du manioc qu'il entreposa ensuite sur de grandes feuilles de palmiers.

Vint le moment du partage du repas autour de l'âtre ardent et des discussions, au cours desquelles Katherine s'étonna que Yaméo soit venu spontanément vers elle.

— Dites-moi, Jim, d'où vient la confiance de Yaméo à mon égard ?

— Vous allez certainement sourire, Katherine, mais il vous a déjà rencontrée au cours de ses voyages nocturnes, répondit-il en allumant l'extrémité d'un corona.

— Il est venu visiter notre camp ?

- Pas vraiment comme vous l'entendez, Katherine !
- Pas physiquement, donc ?

Le guide hocha la tête.

— En fait, son esprit voyage dans les tréfonds de la conscience et s'immisce dans les rêves des *Kubes*.

— Des *Kubes* ?

— Oui, c'est-à-dire nous, les Blancs, dans leur dialecte. C'est de cette manière qu'il juge si nous sommes dignes de confiance... Enfin, encore faut-il y croire... Pour ma part, pour les avoir beaucoup côtoyés, je peux vous certifier que les chamans de la forêt sont des êtres qui ont beaucoup à nous apprendre sur les secrets de la nature.

Aussitôt, Jim regarda en direction de Yaméo, concentré sur l'absorption de sa pitance, qui releva immédiatement la tête comme s'il s'attendait à ce qu'on lui parle. Il regarda Jim droit dans les yeux et écouta la question posée en portugais. D'un ton calme et posé, les yeux humides et embrumés, Yaméo parla longuement avant que Jim traduise ses paroles à Katherine.

— Il dit que vous avez de grandes choses à accomplir ici, lui révéla Jim en tirant sur son cigare. Que vous ne le savez pas encore, mais que cette charge vous demandera de grands sacrifices. Vous êtes désormais liée au sort de son peuple. La forêt vous a appelée et vous ne pouvez plus l'ignorer. Elle vous a demandé votre aide car les ombres noires vident leurs villages, enlèvent leurs fils, souillent les richesses naturelles de leur forêt, temple sacré de leur civilisation, déflorent sa beauté unique dans de sombres desseins. Les ténèbres risquent de s'abattre sur le dernier territoire vierge de l'humanité... sur le centre de la vie. Il est urgent de le divulguer au monde. Nous sommes tous en danger, si nous ne faisons rien pour arrêter cela.

Jim marqua une pause en exhalant une fumée brune.

— Voilà, Katherine, je vous ai tout dit.

— De trop lourdes responsabilités me sont tombées sur les épaules aujourd'hui. Je ne suis qu'une scientifique et je crains que Yaméo surestime mes capacités à juguler cette horreur. Suis-je vraiment la bonne personne pour cette mission ?

Yaméo apostropha à nouveau Jim.

— Pour lui, il n'y a pas de doute. Votre cœur est pur. Seul un cœur pur peut comprendre et sauver l'âme de cette terre sacrée.

Au moment même où Jim achevait sa phrase, Yaméo se leva pour s'approcher de la jeune femme. Il lui posa les mains sur les joues et psalmodia une incantation. Surprise, Katherine plongea son regard dans celui de Yaméo. Les yeux du chaman se changèrent brusquement en ceux d'un félin aux reflets de citrine.

Yaméo retourna à sa place alors que Katherine restait sans voix, le visage livide.

— Un problème ? demanda Jim, inquiet.

— Je crois que j'ai eu mon lot d'émotions, Jim. On en reparlera si vous voulez bien, demain. J'aimerais bien aller me reposer. J'y verrai plus clair.

— Vous faites bien, Katherine, demain sera une dure journée.

Pendant que Katherine rejoignait la tente pour se réfugier dans son duvet, Yaméo se mit à genoux et balaya le sol avec ses mains, avant de se saisir d'une branche qui se consumait et de brûler le sol avec, aussi bien là où il avait remué la terre que tout autour. Tout au long du rituel, il émit des sons qui ressemblaient à des incantations. Puis le vieil homme retira d'une petite bourse en peau portée en bandoulière une poudre ocre, la posa dans le creux de sa main et la fit voler en soufflant dessus. Un nuage étincelant s'éleva au-dessus de leurs têtes.

Quelques secondes plus tard, il se leva, se dirigea vers les premiers arbres et feuillages et ramassa une grande feuille, de couleur vert-bleu, tombée d'un des nombreux arbres de la canopée, avant de la poser sur le sol nettoyé et de s'allonger dessus. Jim l'observa en terminant son cigare. Il attisa le feu en le nourrissant de bois et de branchages pour le reste de la nuit.

Le sommeil finit par envelopper le chaman. Envahi par la quiétude des sens, il quitta le monde visible afin de retrouver ses ancêtres dans la forêt de ses songes. Dans la tente, Katherine peinait à trouver le sommeil. Elle alluma son ordinateur portable et parcourut les photos de son dernier voyage en Grèce aux côtés d'Arthur. Ce diaporama improvisé finit par l'emporter. Jim plaqua son fusil à lunette sur sa poitrine, coupa l'extrémité d'un double corona et en exhala la fumée tout en montant la garde jusqu'aux premiers rayons du soleil.

CHAPITRE 1

Le mystère du dôme d'argent

Le lendemain matin, alors que les cris des animaux les plus divers offraient une chorale exotique et improvisée au cœur de la forêt tropicale, Katherine surgit hors de la tente. Elle constata que Jim et Yaméo avaient préparé le petit déjeuner : manioc et noix de babassu, réputées pour leur huile énergétique, que le guide avait agrémentés de café lyophilisé, une poudre sur laquelle il versa une eau bouillie préalablement dans une casserole posée à même le feu que Yaméo avait pris la peine de raviver.

Katherine les rejoignit pour partager ces agapes improvisées sans dire un mot, avant de retourner dans la tente, de se saisir d'une trousse de toilette, d'une serviette de bain et de rejoindre la cascade qui se trouvait non loin de là.

Jim attendit son retour avant de s'y rendre à son tour en compagnie de Yaméo qui ne cessait de regarder tour à tour le ciel, la terre, un arbre, un oiseau qui passait au loin, l'eau de la cascade, tout en marmonnant des chants divinatoires, non sans inspirer et expirer profondément et bruyamment. Jim savait qu'il rendait là hommage et témoignait du respect aux éléments naturels qui l'entouraient. Ce qui ne l'empêcha point par la suite de rejoindre Jim dans le bassin alimenté par l'eau qui tombait de la cascade pour des ablutions joyeuses et animées, les deux hommes ne cessant de s'asperger comme deux enfants auraient pu le faire.

Quand ils rallièrent l'aire du campement, ils eurent la surprise de constater que Katherine avait tout rangé dans les sacs et même éteint le feu.

Jim approuva d'un sifflement appuyé, sous l'indifférence totale de Yaméo.

Le trio repartit aussitôt vers les autres horizons que la forêt amazonienne n'allait pas manquer de leur offrir.

*

* *

Ils marchèrent longtemps sur des plateaux herbeux où des rochers semblaient çà et là tombés du ciel. Il faisait horriblement chaud, d'une chaleur sèche que Katherine sut apprécier car elle voyait au loin, aux abords du *pico da Neblina*, un halo nuageux qui ne présageait rien de bon, en termes d'humidité et de moiteur insupportables.

Alors que l'effet d'optique avait mis la montagne à la portée d'une courte enjambée, le trio mit près de six heures avant de l'approcher.

Ils entrèrent dans une nouvelle forêt hostile et Jim eut recours à son arme de prédilection pour trancher les lianes et modeler un chemin d'accès dans ce nouvel enfer vert qui entourait la montagne. Se succédaient de nouvelles essences encore plus hostiles, telles que le *matapolo* à la liane rouge qui étouffe les arbres pour prendre leur place et le *palo diablo* qui abrite des colonies de termites dont les piqures sont d'une douleur insoutenable. L'humidité remontait du sol et coulait des arbres, les corps devenaient moites, les fronts dégouлинаient de sueur et les habits collaient à la peau. Jim s'arrêta devant une liane épaisse comme un tronc d'arbre, une fameuse *griffe de chat*, et d'un coup de machette, il en trancha un tronçon d'où coula un fil d'eau. Le trio en profita pour se désaltérer et remplir les gourdes. L'expédition dura près de trois heures dans cette moiteur insoutenable avant que Yaméo prenne la tête du convoi. Il se plaça devant un buisson spongieux qu'il dégagea à mains nues, laissant alors entrevoir un surprenant chemin pavé de pierres plates, ce qui laissa Jim et Katherine ébahis. Yaméo s'adressa alors à Jim, lui expliquant, dans un langage mêlé de portugais et de dialecte, qu'il s'agissait là des vestiges laissés par un Européen, qui, un siècle plus tôt, avait décidé de construire ici un phalanstère qui disparut en quelques mois dans un bain de sang ; devenus fous, les membres de la communauté s'étaient massacrés les uns les autres.

Arpentant la voie dallée sous la conduite de Yaméo, le trio rejoignit deux heures plus tard une grande étendue d'eau, une sorte de lagon aux reflets émeraude alimenté par une cascade au jet puissant.

Jim décida une halte et fit signe à Katherine de déposer son sac à terre, ce qu'elle fit en même temps que lui.

— C'est lourd, non ? fit-il à l'adresse de la scientifique.

— Vous me considérez comme un rat de laboratoire et une faible femme ?

Jim éclata de rire.

— Où sommes- nous, Jim ?

— Tout près des contreforts du *pico da Neblina*, répondit-il en lui tendant sa flasque. Un petit remontant ?

Katherine déclina l'offre comme Yaméo interpellait son camarade en lui indiquant le nouveau chemin à emprunter à l'aide de sa lance pointée en direction de la chute d'eau. Il lui précisa dans son dialecte que le dôme argenté se trouvait dans une clairière sur le flanc droit de la montagne.

— Katherine ! Je crois que Yaméo nous invite à traverser la cascade. D'après lui, c'est un passage dérobé pour atteindre plus vite notre objectif. Mais auparavant, pensons à remplir de nouveau nos gourdes d'eau fraîche.

Les trois compagnons s'enfoncèrent sous les trombes d'eau dans une obscurité chargée d'une forte odeur de moisissure et d'humidité. Jim demanda à Katherine de sortir sa lampe torche de son sac. Elle la trouva facilement, mais cette dernière ne voulut pas s'allumer. Elle clignota plusieurs fois avant de s'éteindre. La chercheuse la secoua à maintes reprises puis tapa sur le boîtier afin d'éprouver les batteries. Un faisceau blanchâtre finit par transpercer la nébulosité alors qu'une nuée de chauves-souris s'abattait sur leurs têtes. Le vieil homme resta debout en lançant une nouvelle incantation, Jim se protégea à l'aide de son chapeau. Mais Katherine fut surprise et perdit l'équilibre. Dans sa chute, elle laissa tomber la lampe torche. Celle-ci alla se briser sur la roche suintante. Par chance, le guide chevronné avait prévu une solution de rechange. Aussi, extirpa-t-il de l'une des poches extérieures de son treillis deux bâtons thermo-phosphorescents. Il les brisa et une lumière rougeoyante s'étala instantanément sur les parois de la caverne. Ce qui eut le don d'émerveiller le vieil Indien qui n'arrêtait pas de bredouiller en portugais : « *Magia ! Varas de fogo !* » (Magie ! Des bâtons de feu !). Jim lui en tendit un. Il hésita avant de le saisir, peur instinctive à l'idée de se brûler. Entre-temps, Katherine avait recouvré ses esprits. Ils avancèrent dans ce couloir hostile jusqu'à ce qu'un puits de lumière leur indique la sortie. Jim lança une corde à l'extrémité de laquelle il avait noué un grappin. Une fois ce dernier accroché à la roche, ils grimpèrent vers la lumière du jour. Au-dehors, Jim et Katherine s'aperçurent qu'ils surplombaient une clairière dans laquelle s'érigait une énorme structure en acier encadrée de miradors et encerclée par des clôtures de fils barbelés. Le fameux dôme argenté signalé par Yaméo ! Les trois acolytes se mirent aussitôt à couvert car des hommes en faction armés de pied en cap contrôlaient les allées et venues. Au sommet du bâtiment se trouvait un héliport. C'est ce que découvrit Jim lorsqu'il dévissa la lunette de sa carabine afin de s'en

servir comme d'une longue-vue. Au même moment, Yaméo pointa son index en direction des hélicoptères dont les pales tournoyaient dans les airs. Il leur expliqua que c'était bien à bord de ces monstres volants que les ombres noires emportaient son peuple. Sur l'insistance du chaman, Jim focalisa son approche sur les hélicoptères qui s'alignaient sur le sommet du dôme et s'apprêtaient à décoller, alors qu'une vingtaine d'hommes habillés de combinaison sombre déboulaient brusquement en petites foulées, transportant des housses noires. Jim fit signe à Katherine de scruter dans la lunette. Un violent frisson parcourut le corps de la scientifique.

— Jim ! Bon sang ! Quelle horreur !

— Qu'y a-t-il, Katherine ?

— J'ai l'impression qu'ils transportent des *body-bags* !

— Redonnez-moi la lunette ! rétorqua le guide en ôtant son Stetson.

Katherine acquiesça et lui laissa la lunette. Jim observait le manège lorsque, tout à coup, deux hommes laissèrent choir une housse. Elle s'ouvrit au contact du bitume brûlant. Un bras d'enfant raidi s'en échappa alors.

— Maudit soient-ils ! s'exclama-t-il. Vous avez raison, Katherine, ces types charrient bien des cadavres dans les hélicoptères, des Super Cobra de l'armée américaine.

— C'est quoi ce trafic, Jim ?

— Comme je le redoutais, Yaméo est dans le vrai. Il y a vraiment danger, ces gars-là ne plaisantent pas. Il n'y a pas de doute, ce sont des pros. Ces hommes sont équipés à l'identique des forces spéciales...

— Qui peut donc se payer une telle armée ? Et qui donc peut disposer de moyens assez colossaux pour construire un dôme d'argent de cette ampleur en pleine forêt amazonienne ? s'étonna Katherine.

— À l'évidence, cet endroit cache quelque chose de nauséabond. Nous sommes confrontés à une situation qui nous dépasse. Malgré tout, il va nous falloir agir.

— Dès mon retour à Manhattan, vous avez ma parole, Jim, rétorqua-t-elle. Je m'y emploierai, quitte à impliquer personnellement la fondation. Vous avez raison, on ne peut pas rester indifférent face à des agissements aussi inhumains. Dites à Yaméo qu'il peut compter sur nous pour faire la lumière sur toutes ces disparitions. Qu'il sache que désormais son peuple n'est plus seul.

— Mais pour l'heure, il faut aller de plus près voir ce qu'il se

passé...

— C'est trop risqué, Jim !

— On n'a plus le choix, on ne peut plus reculer, il nous faut du concret et des preuves...

Après qu'ils se furent mis à l'abri, Jim traduisit les propos de Katherine au vieil Indien qui ne tarda pas à remercier l'entomologiste en lui offrant un pendentif accroché à une lanière de cuir. L'indigène précisa que ce talisman n'était autre qu'une griffe de jaguar noir, le symbole du courage à l'état pur. Katherine l'accrocha à son cou avec une émotion non feinte, tandis que Yaméo commençait à fredonner un chant ancestral.

Une fois le cérémonial achevé, Jim leur proposa d'élaborer leur infiltration nocturne dans le dôme.

Les préparatifs commencèrent sous le regard inquiet de Katherine. Jim se badigeonna le visage de boue. Le chaman se délesta de son carquois et en retira une sarbacane oblongue ainsi qu'une petite fiole taillée dans du bois. Avec minutie, il trempa une à une les pointes de ses flèches dans un liquide verdâtre. La scientifique demanda à son guide ce que le vieil homme préparait. La réponse fut laconique et non sans une pointe de sarcasme : « Des somnifères ! »

*

* *

Aux dernières lueurs du crépuscule, alors que la nuit commençait à tendre son drap indigo avec juste ce qu'il fallait de visibilité à deux mètres, Jim entraîna Yaméo vers le côté droit du sommet sur lequel ils se trouvaient, pour se faufiler au milieu d'une végétation abondante que le vieil homme dégagait de ses bras, puis écrasait avec ses pieds en ramenant les feuillages au sol, improvisant ainsi un sentier praticable. Ils dévalèrent la pente jusqu'à une barrière de buissons qui les protégeaient de tous les regards venant du dôme d'argent.

— À toi de jouer, maintenant ! chuchota Jim, en portugais, à l'adresse de l'Indien.

Ce dernier se tenait à genoux, recueilli, les yeux fermés, psalmodiant une prière incantatoire à voix basse avant de s'arrêter, d'ordonner à Jim de rester accroupi sur place, d'un simple regard. Puis, en un éclair, il passa par-dessus la haie et s'évapora dans les profondeurs de la nuit.

Moins de deux minutes plus tard, il ramenait un corps qu'il traînait à terre, celui d'un homme revêtu d'une combinaison portant un écusson sur lequel était inscrit «HIVCORP», et qu'il fit passer par-dessus le buisson sous le regard satisfait de Jim.

Celui-ci repéra une fléchette de petite taille logée dans la nuque de l'homme, retourna le corps, fouilla les poches de la combinaison et s'empara d'une carte magnétique blanche qui devait être le sésame pour ouvrir un des sas d'entrée.

Après avoir enfilé l'uniforme du gardien, Jim glissa à l'intérieur la sarbacane et les fléchettes du chaman et se saisit de la lunette infrarouge en fibre de carbone de sa carabine, puis enjamba la haie à son tour et s'approcha de l'un des soubassements du dôme d'argent. Il longea le grillage, atteignit le point de contrôle et y glissa la carte magnétique. Un voyant rouge se mit au vert. Le baroudeur avança alors sous un portique détecteur de métaux, et un sas de sécurité s'ouvrit aussitôt. Jim foulait à présent l'allée qui menait à l'enceinte principale. Il croisa une autre sentinelle, un homme au crâne rasé posté à proximité d'une guérite. Jim le salua comme si de rien n'était, puis il passa son chemin, non sans avoir auparavant discrètement glissé sa main sur la sarbacane. Une pluie fine fit son apparition. Il finit par raser une façade en acier percée de grands hublots. Bien que la visibilité soit de plus en plus réduite, son regard plongea au travers d'un soupirail en verre Securit grâce à la lunette infrarouge. Au travers de la luminosité carminée, il distingua une immense salle où, allongés sur des civières rehaussées, des enfants loqueteux et des femmes entièrement dénudées se tordaient de douleur et semblaient hurler à la mort. Des bubons purulents parsemaient leur visage et leur corps. Certains d'entre eux étaient morts, jonchant le sol, les membres inférieurs ou supérieurs rongés par ce qui semblait être une sorte de gangrène ou le résultat létal d'une violente épidémie.

À l'autre bout de la salle, des silhouettes en treillis blancs, portant casque et masque de chirurgie s'affairaient sur d'autres corps. Un petit groupe était en train de choquer une vieille femme et un nouveau-né à l'aide de défibrillateurs. D'autres contrôlaient une transfusion sanguine, et, en baissant la tête, Jim aperçut la même scène avec des singes aux pieds et aux mains liés par des sangles à des tables de dissection, plongés dans le sommeil également, desquels des litres de sang étaient retirés.

Jim en avait assez vu. Il décida de rebrousser chemin. Lorsqu'il se redressa en pivotant, il s'aperçut soudain qu'une silhouette massive était campée devant lui. Jim reconnut très vite le gardien à la boule à zéro qu'il avait salué. Son crâne lisse se découpait sur le manteau de pluie qui peu à peu s'était épaissi. Il comprit qu'il était en mauvaise

posture car l'homme, équipé d'un fusil d'assaut, le tenait en joue. La lampe torche fixée sous le canon l'aveuglait. Néanmoins, il n'eut pas le loisir de se poser davantage de questions ; il entendit fuser une flèche. Le vigile, le thorax transpercé de part en part, s'écroula dans la boue à ses pieds. Le vieux chaman apparut tel un félin embusqué surgissant des limbes tropicaux, son arc à la main. Il avait parfaitement couvert ses arrières, sans que quiconque puisse s'en apercevoir ni sentir la moindre présence. Jim n'était pas un débutant dans la jungle, et pourtant il restait encore admiratif devant ce pouvoir extraordinaire de se fondre avec une telle aisance au cœur de cette nature hostile. Aucune technologie, même la plus avancée, ne pouvait rivaliser.

Yaméo lui fit signe de le suivre. Jim arracha le badge de son assaillant, puis ils s'éclipsèrent sans attendre.

Arrivés au buisson, ils sautèrent par-dessus celui-ci et rejoignirent le campement en haut du piton, en courant à travers les lianes, les arbustes et taillis fournis.

Non loin de là, Katherine, assise, enveloppée dans son poncho imperméable, les attendait. Jim et l'Indien déboulèrent enfin.

— Décampons au plus vite, je ne donne pas cher de notre peau quand ils trouveront la flèche de Yaméo sur le gardien mort, annonça le baroudeur à la jeune femme, le visage ruisselant de pluie... Ils vont comprendre que des intrus ont visité les abords de leur laboratoire...

— Laboratoire ? s'étonna-t-elle.

— Oui, j'ai découvert qu'une ribambelle de chercheurs était en train d'effectuer des expériences sur de nombreux villageois ainsi que sur des singes.

— Les singes hurleurs, précisa le vieux chaman en portugais. C'est pour cela que la forêt a été réduite au silence.

Jim Henderson opina du chef et reprit ses explications à l'adresse de Katherine.

— À vrai dire, ce n'était pas beau à voir... Il n'y a plus de temps à perdre, Katherine. Il faut se mettre à l'abri. Yaméo va nous conduire dans son village. Après cela, nous ferons un débriefing et je vous ramènerai à votre base afin que vous puissiez au plus vite rejoindre New York et raconter au monde ce qui se passe ici.

Il lui tendit ensuite le badge et la carte magnétique qu'il avait dérobés. Elle remarqua les initiales «HIVCORP». Sans attendre, il lui

demanda si elle connaissait ce sigle. La chercheuse secoua la tête négativement. Cet acronyme ne lui disait rien au premier abord.

Elle fixa à nouveau l'inscription, puis tiqua. Bien qu'elle ne la reconnût pas, pour autant elle avait déjà vu cette calligraphie moderne quelque part. Elle rangea les preuves dans une des poches extérieures de sa chemise. Comme ça, de retour à New York, elle ferait des recherches approfondies sur ce mystérieux sigle.

CHAPITRE 2

Retour à Manhattan

La première chose que fit Katherine en rentrant à New York fut d'aller se promener dans Central Park. À peine eut-elle rejoint son appartement qui se situait dans le quartier de Upper East Side, au coin de l'avenue Lexington et de la 99^e Rue, qu'elle déposa ses affaires et prit une douche. Elle revêtit ensuite jean, pull à capuche, parka et tennis pour aller s'aérer l'esprit. Elle contourna le « *Reservoir* », au nord du parc, puis poursuivit ses foulées jusqu'au zoo qui se trouvait bien plus au sud. Une randonnée au rythme soutenu durant laquelle elle eut le loisir de remarquer quelques écureuils aventureux qui s'affairaient à constituer leurs dernières provisions en prévision des périodes très froides, mais aussi des joggers qui s'essoufflaient sous les rayons de soleil diaphanes, qui, en ces premiers jours de janvier, annonçaient les frimas de l'hiver. Des flocons avaient déjà recouvert les arbres, les massifs et le gazon d'une fine couche de neige. Un espace de plénitude s'étendait à perte de vue, figé par le froid au cœur de la mégapole qui l'avait vue naître trente-trois ans plus tôt. Elle avait d'ailleurs fait ses premiers pas dans ce parc, en compagnie de sa mère et de son père, tous deux conservateurs à l'*American Museum of Natural History*, un lieu qui avait fait éclore en elle son intérêt et sa curiosité des choses humaines, animales et botaniques.

Elle avait eu beaucoup de mal à quitter cet univers pour poursuivre ses études à l'université de Berkeley où elle avait vécu sept années. Mais elle n'avait pas dédaigné pour autant la douceur de vivre de San Francisco, où elle avait rencontré celui qui allait probablement devenir son mari : Arthur McMillan, à qui elle avait téléphoné et raconté ce qu'elle avait vécu en plein cœur de l'Amazonie. Le journaliste l'avait rapidement interrompue, préférant avoir un compte-rendu de vive voix, loin des possibles écoutes téléphoniques, promettant de revenir vers la Grosse Pomme au plus vite.

Elle était arrivée à New York le matin même en provenance de Rio de Janeiro, à 9 h 55 précises, et il était désormais seize heures, juste le temps de rentrer à la maison, ranger ses affaires, nettoyer l'appartement et aller accueillir son compagnon à JFK Airport. En fouillant les poches de l'un de ses treillis sales, elle avait retrouvé le talisman offert par le vieil Indien ainsi que la carte magnétique et le badge dérobés dans le dôme d'argent. Le film des dernières heures

passées dans la jungle défila brusquement dans sa tête : leur marche forcée dans la nuit, la pluie incessante, leur arrivée dans le village de Yaméo dépeuplé, les révélations terrifiantes de Jim sur les enfants et les vieillards agonisant dans cet immense laboratoire, sans oublier, la veille de son départ, une grande cérémonie de transe aux côtés de Jim, pendant laquelle le chaman avait convoqué les esprits de la forêt jusqu'aux premières lueurs du jour. Sans oublier non plus ce moment solennel au petit matin, lorsque le vieux chaman lui avait remis un bocal à l'intérieur duquel se trouvait une grenouille à flèches immergée dans un liquide ocre, afin qu'elle se souvienne du pacte la liant avec la forêt. Soudain, la sonnerie stridente de son Smartphone la tira de ses pensées. Un message apparut sur l'écran, l'avertissant de son prochain rendez-vous.

Décidant de s'habiller en femme, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plusieurs mois, elle choisit de mettre une robe noire moulante qui s'arrêtait juste au-dessus des genoux ainsi que des escarpins à talons hauts. Ses premiers pas furent comiques, elle qui n'avait pas porté de telles chaussures depuis... depuis... elle ne savait plus exactement. Après avoir failli se fouler la cheville une bonne dizaine de fois, elle referma l'appartement, héla un taxi jaune et demanda au chauffeur, un Portoricain peu jovial, de la conduire au Downton Heliport.

Son cocher des temps modernes ne desserra pas les mâchoires durant tout le trajet, ne cessant de regarder à intervalles réguliers son rétroviseur intérieur pour observer Katherine dans les moindres détails.

Pourtant aguerrie par plusieurs mois vécus dans des contrées sauvages, Katherine était confrontée de nouveau aux aspects primaires de cette société moderne où l'agressivité et la violence, même suggérées, pouvaient pointer leur menace n'importe où. Elle fit celle qui n'avait rien remarqué et porta son regard sur les trottoirs bruyants et lumineux autour de Times Square, dont les animations variées et insolites attiraient toujours autant de monde et où toutes les langues de la terre pouvaient se côtoyer. Après cette tour de Babel à ras du sol, le taxi la plongea dans le silence des abords du Grand Central Terminal, qui ne déversait plus à cette heure de voyageurs, puis longea le sobre bâtiment des Nations unies, avant qu'elle ne vît plus que bitume et acier sur Franklin Delano Roosevelt Drive, une rocade au trafic fluide, et ce, jusqu'au Downtown Heliport qui se situait à deux pas de l'embarcadère pour Ellis Island.

En bonne New-Yorkaise jouissant d'une aisance financière et matérielle, Katherine ne se refusait rien et avait décidé de rejoindre JFK Airport par les airs. Elle y fut rendue en moins d'un quart d'heure et arriva à 21 h 04 précises, heure à laquelle le Boeing 777-200 LR

d'Arthur devait atterrir.

Malheureusement, à peine eut-elle franchi les portes de l'aéroport que l'on annonça un retard du vol Bagdad-New York d'au moins deux heures.

Katherine dut alors se résigner à rejoindre la salle d'attente et à s'asseoir sur un des fauteuils en moleskine noire aux rayures grises. Et à patienter sagement et calmement en laissant son esprit vagabonder, au point de s'assoupir, avant de s'endormir profondément.

Ce fut Arthur qui la réveilla. Complètement harassée, les cheveux en bataille, le Rimmel coulant de ses yeux, Katherine avait présumé de ses forces et se trouvait en piteux état face à son amoureux sur qui elle avait voulu exercer le plus bel effet.

Arthur détailla un moment la femme qui se trouvait devant lui et éclata de rire avant de l'embrasser.

Katherine le rejoignit dans son rire, se leva, s'accrocha à son bras en lui disant :

— Emmène-moi, on a du temps à rattraper tous les deux.

Arthur remit alors son ordinateur en bandoulière et se saisit de ses deux valises à roulettes, pour se diriger vers l'extérieur, Katherine lui tenant toujours le bras.

Il aperçut un taxi à qui il fit un signe de la main et tous deux s'engouffrèrent à l'intérieur afin de rejoindre au plus vite leur appartement trop grand pour eux, puisque le couple avait à sa disposition pas moins de trois cents mètres carrés, un fabuleux *penthouse* dominant la *skyline* de Manhattan.

*

* *

Les deux amants passèrent une grande partie de la soirée à s'enlacer sous la lueur safranée des bougies disséminées un peu partout dans l'appartement. Une étreinte interminable qui les poussa à commander chez Massimo, l'Italien du coin, un repas qu'ils prirent dans la cuisine. Une fois repue, Katherine enfila une chemise de nuit et rejoignit la chambre pour s'installer devant son ordinateur portable. Elle commença ses recherches, laissant son compagnon à la rédaction d'un article de presse qu'il s'était promis de finir pour le lendemain. Elle se connecta à un moteur de recherche, ouvrit un tiroir du bureau pour s'emparer du badge et tapa «HIVCORP» sur le clavier. La page d'accueil d'un site Internet apparut. Cependant, l'accès n'était pas autorisé sans la communication d'un code d'entrée. Elle essaya de le

trouver en utilisant des mots rappelant l'Amazonie, mais en vain. Le sigle continua à la narguer sans lui donner le moindre indice sur son identité. Katherine quitta sa place et rejoignit le salon où son compagnon était sur le point de boucler son papier sur la constitution d'un nouveau gouvernement en Irak.

— Arthur, accorde-moi quelques minutes, j'ai à te parler, confia-t-elle en passant une main dans sa chevelure bouclée.

Arthur enregistra son travail, déposa son ordinateur sur le comptoir de la cuisine, se dirigea vers le bar pour servir deux verres de bourbon et convia Katherine à prendre place dans les fauteuils du salon, tandis qu'elle lui tendait le talisman et le badge.

Katherine avala une gorgée d'alcool et commença ses révélations, alors qu'Arthur ouvrait la boîte à cigares qui trônait sur la table basse.

— Ta mésaventure dans la jungle est effroyable, lâcha-t-il en tirant sur son cigare. Mais sans preuves, ma chérie, il sera bien difficile de convaincre mes confrères et plus encore d'alerter l'opinion publique.

— Mais pour ça je compte sur toi, Arthur ! Nous avons quand même un nom et un lieu, ça devrait faciliter les choses, non ?

— C'est vrai que le nom de HIVCORP ne m'est pas inconnu, toutefois je ne peux pas te préciser ce qu'il est vraiment ou les intérêts qu'il représente.

— Moi aussi j'ai eu l'impression bizarre de connaître ce sigle, sans pour autant m'expliquer ce qu'il signifie.

— En tout cas, ton histoire est assez troublante pour que je me penche dessus personnellement avec intérêt. Dès demain, je m'attelle à glaner des infos sur ce mystérieux acronyme. Je vais mettre deux journalistes sur le coup et j'en parle entre-temps à mon rédac' chef pour qu'il me donne le feu vert afin de piloter les investigations. Et surtout d'enquêter sur place.

— De mon côté, je demanderai à la fondation de consulter les archives, à tout hasard.

— Il faut rester tout de même prudents. Je compte sur toi, Katherine, pour ne rien ébruiter...

— Darling ! J'ai ma conférence avec le directoire dans une semaine à peine, je tiens tout de même à interpellier mes responsables sur ce qui se passe au pied du *pico da Neblina*.

— Attends avant de révéler ton témoignage, insista Arthur. On ne sait vraiment pas où on met les pieds...

— Je comprends, mais j'essaierai d'en référer au moins au prince...

— Très bien. D'ici là, j'aurai certainement des éléments d'explication que tu pourras lui fournir... Mais pour l'instant, tu n'en parles à personne d'autre.

Arthur laissa son double corona sur le rebord du cendrier et enlaça Katherine afin de la réconforter. Il avait senti que cet épisode dans la forêt l'avait plus que troublée. Bien qu'il sût que sa compagne possédait un caractère bien trempé et une volonté de fer, elle n'était cependant pas prête à recevoir la barbarie de ce monde en plein visage, à percevoir la sauvagerie de la folie humaine, la cruauté dans son plus simple appareil, au nom de l'évolution de l'humanité. D'ailleurs, lui non plus ne s'était jamais vraiment habitué à la cruauté de ses congénères. L'Irak en avait encore été le théâtre sanglant. Et il avait été aux premières loges de cette boucherie, menée pour l'intérêt de quelques grosses compagnies pétrolières et de l'industrie de l'armement en manque de nouveaux marchés. Ils restèrent enlacés sans mot dire de longues minutes, jusqu'à ce que les dernières bougies s'éteignent.

CHAPITRE 3

Green Rock Planet Fundation

Katherine avait repris le chemin du bureau. Les locaux de la fondation étaient situés sur la mythique Cinquième Avenue, en face du Rockefeller Center. Elle resta confinée toute la journée devant ses notes et son ordinateur portable, n'avalant qu'une simple soupe pendant la pause du déjeuner. Elle ne prit aucune communication, se focalisant sur la préparation de son rapport sur l'évolution de la forêt amazonienne due aux changements climatiques et à la pollution industrielle. Elle insista particulièrement sur la déforestation sauvage des déboiseurs illégaux, notamment à Esperança do Piriá, à environ deux cents kilomètres de Belém, la région même où elle avait mené ses recherches, qui avait une grave conséquence sur la flore et la faune locales. Dans ses conclusions, elle proposait de renforcer les actions de la fondation avec le *Forest Stewardship Council*, cette organisation internationale constituée de groupes de protection de l'environnement et de défense des droits des peuples indigènes, de forestiers et de négociants en bois.

Le directoire de *Green Rock Planet Fundation*, et en particulier le vice-président Fergusson Mills, attendait aussi de pied ferme son étude sur la biodiversité et son évolution face aux agressions humaines, par le prisme du polymorphisme mimétique des papillons. Le prince monégasque devait d'ailleurs présider en personne la conférence qui aurait lieu dans quatre jours à peine, dans le grand salon du *Belvedere Castle*, loué pour l'occasion. Situé au cœur de Central Park sur le Vista Rock, il était la reproduction fidèle d'un véritable château écossais d'architecture néogothique, construit en schiste de Manhattan dans le dernier tiers du XIX^e siècle et abritant l'observatoire météorologique de New York, mais aussi le *Henry Luce Nature Observatory* qui offrait un large échantillon de la faune et de la flore présentes dans le parc.

Mais ce que l'on savait moins, c'était que depuis l'ère Nixon le bâtiment était aussi occupé par un bureau relais du *National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA)*, l'agence américaine responsable de l'étude de l'océan et de l'atmosphère, « créée dans le but de mieux protéger la vie et la propriété des catastrophes naturelles, de mieux comprendre l'environnement en vue de l'explorer et le développer vers une utilisation intelligente des ressources

marines », selon les termes officiels du discours d'inauguration.

Katherine avait une lourde responsabilité sur les épaules. Ce jour-là, il ne faudrait pas qu'elle rate son effet ou qu'elle hésite lors de sa présentation, mais qu'elle donne le meilleur d'elle-même en termes de compétence et de crédibilité. Sa mission devait coûte que coûte se renouveler, non seulement pour la science au sens large, mais aussi pour les populations qui se trouvaient en danger. Elle allait devoir néanmoins passer sous silence son horrible découverte, en attendant d'en savoir davantage. D'autant plus qu'elle était tenue par le serment qu'elle avait fait à Yaméo.

Aux environs de vingt-deux heures, elle quitta l'immeuble où elle travaillait, presque déserté par les employés. Au-dehors, elle héla un taxi et rentra chez elle alors que la pluie se mettait à rincer le ciel. Cette nuit encore, son lit resterait vide. Cela faisait désormais deux jours qu'elle n'avait pas revu Arthur. Celui-ci était affairé à terminer le montage de son documentaire pour *ABC* dans les studios de la chaîne à Los Angeles. Il lui avait tout de même donné des nouvelles par courriel et lui avait surtout confirmé que son équipe se mobilisait pour dénicher des informations sur la mystérieuse compagnie.

Elle tourna la clé dans la serrure de son appartement, se sécha les cheveux à l'aide d'une serviette, puis lut le dernier message reçu en avalant une assiette de fruits et un verre de lait. Son compagnon lui indiquait que le montage final était enfin bouclé, qu'il était également en passe d'obtenir des éléments intéressants concernant son affaire et enfin qu'il rentrerait demain soir par le dernier vol. Aussi tout se présentait pour le mieux. Katherine alla enfin se coucher.

*

* *

Sa chambre était plongée dans l'obscurité, son sommeil bercé par les gouttes de l'orage qui clapotaient sur les vitres. À proximité du lit, le réveil affichait sur son cadran digital trois heures du matin. La scientifique remua sous les draps lorsqu'un éclair transperça brusquement la nébulosité ambiante et laissa échapper dans un flot de lumière furtif l'image d'une silhouette recroquevillée dans un coin de la pièce. Avant que l'obscurité enveloppe à nouveau toute la pièce, Katherine sursauta de peur en distinguant l'ombre chétive et dénudée qui semblait l'observer. Elle se redressa, déboussolée. Une voix s'éleva et déversa un dialecte indigène. Des murmures élégiaques envahirent sa tête. La jeune femme crut reconnaître les incantations du vieux chaman. Elle hurla :

La silhouette se découpa à nouveau dans le contre-jour de la baie vitrée. Katherine identifia le vieil homme qui avançait vers elle en sortant de sa bourse en bandoulière une poudre bleutée qu'il jeta en l'air. Simultanément, il se transforma en jaguar noir et bondit sur elle, les crocs et les griffes dehors. Katherine tressaillit à nouveau mais cette fois-ci pour revenir dans la réalité. Elle alluma la lumière diffusée par une applique murale près de son oreiller et réalisa qu'elle venait de faire un cauchemar. Elle jeta un œil sur le réveil. Il était six heures du matin. Elle quitta son lit et alla se rafraîchir le visage avec de l'eau glacée. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle reprit la relecture de son exposé.

*

* *

Le lendemain, alors que dans son bureau Katherine s'échinait à donner le meilleur d'elle-même dans la finalisation de sa conférence, elle reçut vers midi un coup de fil d'Arthur qui, après beaucoup de mots tendres, lui annonça qu'il repoussait son retour à Manhattan, que les recherches sur le mystérieux sigle s'étaient avérées plus fructueuses que prévu, précipitant par voie de conséquence son départ imminent pour Rio de Janeiro, puis Manaus.

— Katherine, j'ai une excellente nouvelle à t'annoncer, j'ai trouvé une piste sérieuse sur le fameux nom « HIVCORP ». Je ne peux pas t'en parler au téléphone, mais fais-moi confiance, la seule chose que je te demande pour l'instant, c'est le nom et la localisation de ton contact sur place.

— Pas compliqué, il s'appelle Jim Henderson et possède l'un des plus grands bateaux-hamacs de la région, tu ne peux pas le rater, c'est un grand gaillard portant chapeau, un Stetson beige plutôt sale, avec une voix de rogomme qui laisse présager de ce qu'il a pu boire et fumer au cours de sa vie ! De plus, il porte un tatouage à la gorge. Mais attention, il démarre sa journée à cinq heures du matin car il aime bien commencer à la fraîche !

— Et son bateau s'appelle comment ?

— Il a baptisé son bateau-hamac *Le Belém* et c'est le seul à remonter le rio Negro via l'embouchure du Branco...

— Parfait. Comme j'arriverai en soirée à Manaus, je dormirai une nuit à l'hôtel *Tropical*, puis je rejoindrai ton contact dès cinq heures du

matin. Entre-temps, je t'enverrai un courrier qui te donnera des informations sur ce mystérieux nom. Je t'embrasse !

— Sois prudent ! Je t'aime !

Cette information concernant le départ de son compagnon vers l'Amazonie revigora Katherine et lui donna l'énergie nécessaire pour mettre un point final à la rédaction de son exposé, photographies sévèrement sélectionnées à l'appui.

Elle quitta la fondation vers treize heures et rejoignit son domicile.

Une fois chez elle, pour se récompenser, elle ouvrit le frigo et se concocta une coupe de glace à la vanille et au café, copieusement arrosée de chantilly. Elle était installée sur l'un des tabourets de la table de la cuisine, perdue dans ses pensées, tout en dégustant son dessert, quand tout à coup, sa pensée se concentra sur Yaméo et ses étranges pouvoirs que la scientifique qu'elle était avait autrefois étudiés dans le cadre de la gnose. Qui n'est pas seulement un syncrétisme religieux, mais aussi cette capacité à faire appel à toutes les énergies humaines, animales et végétales, passées et présentes, pour se frayer le meilleur chemin dans l'avenir. La visite nocturne de Yaméo dans ses songes, la nuit précédente, n'avait été ni un rêve ni un cauchemar, mais un message, voire une connexion que le vieil homme avait voulu établir avec elle pour lui communiquer au mieux ses pouvoirs, afin qu'elle avance dans sa mission. La vibration de son téléphone la tira soudain de sa réflexion. Elle prit la communication et reconnut la voix joviale de son amie Jessica.

*

* *

Jessica, l'amie de collègue de Katherine, occupait un loft immense au rez-de-chaussée d'un immeuble de six étages qui donnait sur Washington Square Park, un endroit calme, loin des tumultes du centre touristique, un coin d'Europe en plein New York.

Jessica avait immédiatement entraîné Katherine dans un restaurant japonais.

Publicitaire dans une grande agence installée en plein cœur de Chelsea et dont les bureaux occupaient tout le premier étage des *London Terrace Towers*, elle s'était fait remarquer deux ans plus tôt, dès la publication de son premier roman devenu best-seller, dans lequel elle avait brossé la vie trépidante d'une séduisante publicitaire

déterminée à décrocher le succès, que ce soit en affaires ou avec les hommes. Un thème récurrent de la littérature new-yorkaise qui trouvait encore preneur, sans compter les séries télévisées et les revues qui exploitaient ce genre précis.

Assise l'une en face de l'autre devant un plateau tournant où chacune approvisionnait son assiette de mets divers : *agemeno*, *anko*, *beni shôga*, crevettes, *azuki*, pousses de gingembre, *anago*, *sushis*, etc., accompagnés de thé vert, les deux femmes ne cessaient pas de parler.

— Alors, prête pour le grand jour ? demanda Jessica en s'esclaffant, la bouche encore pleine.

— Tu parles... J'ai bossé comme une folle mais j'ai quand même le trac... avoua Katherine.

— T'en fais pas, tout se passera très bien, surtout si tu te sens belle et bien dans tes fringues, fais moi confiance... j'ai l'habitude, je passe mon temps à coacher les êtres humains et les produits !

Le repas fini, les deux amies arpentèrent le bitume à la recherche de boutiques proposant des articles sympathiques et originaux, Jessica conseillant Katherine ou l'inverse lors des essayages, tant et si bien que cinq heures plus tard, elles revinrent au loft chargée de huit grands sacs contenant robes, chemisiers, tops, jeans, vestes, chaussures, bottines, baskets, sous-vêtements, maquillage, produits de toilette divers.

Elles trouvèrent quand même le temps de passer chez le coiffeur pour une nouvelle coupe. Alors que le Brushing de Jessica s'achevait, le téléphone de la publicitaire vibra bruyamment. Prenant la communication, elle eut la surprise d'entendre la voix de Greg Morrisson, un avocat d'affaires en vue à New York, qu'elle avait rencontré au cours d'une soirée pour le lancement du nouveau parfum d'une grande griffe italienne, et qui lui proposait un dîner dans un restaurant français sur Columbus Avenue pour le soir même. Jessica déclina l'invitation, lui expliquant qu'elle devait consacrer sa soirée à son amie Katherine. Greg se proposa alors d'inviter les deux femmes, ce que la publicitaire accepta sans hésitation, excitée de présenter à Katherine sa nouvelle conquête.

*

* *

Aux alentours de vingt heures, Katherine et Jessica, moulées dans

d'élégantes robes de soirée, sortirent d'un taxi et pénétrèrent dans le restaurant français en vogue qui était une véritable brasserie parisienne transplantée dans New York : *Le Balthazar*.

Greg Morrisson, vêtu d'un costume noir satiné sur une chemise blanche sans cravate, les attendait au comptoir en sirotant un cocktail.

Son teint hâlé et ses cheveux bruns plaqués lui donnaient un air de *latino lover*.

Il les invita à le rejoindre et commanda une bouteille de Dom Pérignon en attendant que leur table fût dressée.

Aussi bien Jessica que Katherine tombèrent rapidement sous le charme suranné de ce ténor du barreau qui maniait le verbe avec aisance et élégance, même quand il abordait les sujets les plus communs.

Au cours du repas, Greg Morrisson s'intéressa aux activités de Katherine, lui posa de nombreuses questions sur les changements climatiques et leurs conséquences, témoignant aussi de l'intérêt pour l'Amazonie et le Brésil qu'il connaissait apparemment bien. Jessica était ravie de constater la bonne ambiance qui s'instaurait entre ses deux amis. L'euphorie aidant, l'avocat commanda une quatrième bouteille de champagne lorsqu'ils se rendirent vers le *lounge bar*, où un groupe de jazz accompagné d'un DJ reprenait les morceaux incontournables de Miles Davis et John Coltrane sur des *beats* électro.

À la fin du repas, Greg Morrisson proposa à ses deux invitées de profiter de son véhicule pour les ramener chez elle. Un voiturier arriva quelques minutes plus tard avec une Aston Martin One-77 gris métallisé.

À la surprise de Jessica, la voiture s'engagea sur Broadway direction Downtown, et elle comprit alors que Greg la déposerait en premier. Son délicat minois se renfroga, mais elle n'osa pas contrarier les plans de son hôte. La publicitaire préférait ne pas gâcher cette nouvelle relation à cause d'une simple partie de jambes en l'air différée. Son sens aigu des affaires lui dictait de ronger son frein en attendant le bénéfice des contacts juteux que pourrait lui apporter bientôt ce play-boy du barreau. Il était donc préférable de se laisser raccompagner sans mot dire.

C'est ce qu'il fit avant de remonter la Cinquième Avenue vers Central Park South et d'engager très vite la conversation avec Katherine.

Alors qu'elle croyait à une opération séduction et à une proposition de terminer la soirée ensemble, Greg Morrisson, contre toute attente, reprit le fil de la discussion sur l'Amazonie :

— Vous savez, Katherine, j'ai beaucoup apprécié les propos que

vous avez tenus sur votre engagement pour la sauvegarde de la planète. J'admire votre combat, on a besoin de gens comme vous...

— Je vous remercie, mais mon action est minime par rapport au courage des indigènes qui peuplent les forêts et qui se battent pour préserver leur authenticité, leurs racines, leurs traditions...

L'avocat acquiesça en hochant la tête.

— D'ailleurs, je peux vous aider...

— Comment ça ? s'étonna Katherine.

— Je représente les intérêts d'un très grand consortium international qui s'intéresse de près au développement durable, aux bouleversements climatiques... Il serait susceptible de vous proposer une aide substantielle afin de développer vos recherches...

— De quel consortium me parlez-vous ? demanda Katherine.

— Ma chère amie, je suis tenu au secret professionnel, vous comprenez bien, mais ce que je peux vous dire d'ores et déjà, c'est que vous avez tout à gagner en acceptant leur proposition... Croyez-en mon sens des affaires.

Katherine tiqua, car le ton de l'avocat avait subitement changé. Plus tranchant, presque menaçant. Au même moment, le bolide ralentissait au niveau de Times Square où une foule compacte s'agglutinait devant le Carnegie Hall.

— Mais ce que vous me proposez là suppose d'habitude une contrepartie, laquelle ? en déduisit Katherine.

L'avocat esquissa un sourire.

— Je vois que vous êtes une femme avisée, Katherine. La seule chose que l'on vous demande, c'est de vous occuper uniquement de vos recherches, ce pour quoi vous êtes missionnée... rien d'autre. On se comprend, Katherine ?

— Qui vous envoie ?

— Personne ! C'est en ami que je vous parle. C'est un conseil éclairé, si vous préférez. D'habitude, je me fais chèrement payer pour cela, ironisa-t-il.

— Je me moque de vos conseils, et dites à votre mystérieux client que je ne suis pas à acheter, maugréa-t-elle. Et ajoutez aussi que la prochaine fois qu'il souhaite m'adresser un message, il se déplace lui-même à visage découvert, au lieu d'envoyer son toutou gominé !

L'avocat appuya sur la pédale de frein. La voiture s'arrêta dans un

crissement de pneus comme il attrapait violemment le bras de Katherine :

— Il y a des choses qui vous dépassent. Un dernier conseil, ne mettez pas les pieds sur des terres inconnues, on n'en connaît jamais l'issue...

Dans un geste de panique, Katherine se dégagea de l'étreinte de Greg et profita de ce que la voiture était arrêtée pour en sortir et s'enfuir à toute vitesse. Après avoir dépassé deux blocs, elle s'engouffra dans la première bouche de métro, le souffle court.

Une fois rentrée chez elle, l'entomologiste continua à trembler de tout son corps. Elle recouvra ses esprits après s'être aspergée abondamment le visage d'eau fraîche. Elle fixa son reflet de ses yeux embués dans le miroir pendant quelques minutes avant de se faire couler un bain. Elle tenta de joindre Jim, afin de l'informer de ce qu'elle venait de subir et de prévenir également son compagnon Arthur d'être sur ses gardes. En vain. Une fois sa toilette terminée, elle réessaya encore plusieurs fois avant que la fatigue ait raison d'elle.

CHAPITRE 4

Belvedere Castle

À cause de la tension qui l'habitait depuis sa désagréable rencontre avec l'avocat Greg Morrisson, Katherine eut des difficultés à formuler des phrases claires au cours de son exposé, ne parvenant pas toujours à maîtriser ses émotions, ce qui surprit le directoire de la fondation, habitué à son éloquence et au dynamisme de ses prestations. Ce jour-là, Katherine avait les traits tirés, les yeux ourlés de noir, les épaules presque voûtées dans son tailleur bleu marine, le verbe hésitant. Elle ne cessait de darder un regard inquiet sur l'écran de son portable posé sur le pupitre.

Néanmoins, elle fut largement applaudie par l'assistance qui s'était déployée dans le grand salon du *Belvedere Castle*. La scientifique répondit avec retenue aux nombreuses questions qui lui étaient posées, se mordant souvent les lèvres pour retenir ce qu'elle aurait voulu dénoncer : les expériences douteuses et criminelles pratiquées dans le dôme d'argent découvert en pleine jungle. Elle réussit cependant à se maîtriser et arbora même un sourire de circonstance au cours de la collation qui suivit la matinée studieuse et pendant laquelle elle dut adopter les codes de bonne conduite d'un aréopage mondain, fût-il porté sur l'humanitaire.

Le prince, accompagné du vice-président de la fondation, Fergusson Mills, vint à la rencontre de Katherine, qui consultait ses messages sur son téléphone, préoccupée, Arthur étant, depuis son départ vers le Brésil, aux abonnés absents.

— Katherine, vous ne me semblez pas dans votre assiette, aujourd'hui ? lança le vice-président sur un ton sirupeux.

Katherine rangea l'appareil dans la poche de son tailleur d'un geste brusque et adopta un sourire forcé en regardant son supérieur droit dans les yeux, puis se tourna vers le prince en lui tendant la main.

— Fatiguée. Je me réadapte progressivement à la jungle urbaine ! ironisa-t-elle

— Malgré votre fatigue, enchaîna le prince, j'ai apprécié votre analyse sur la situation fragile de l'Amazonie qui représente à elle seule un tiers de la forêt tropicale mondiale. À l'instar de la fonte des

glaciers, son déclin risque à court terme d'avoir d'immenses conséquences sur le reste de la planète... On ne peut plus se permettre de l'ignorer.

— Cependant, rien ne justifie que l'on renforce notre alliance avec le *Forest Stewardship Council*, une organisation connue pour ses soutiens altermondialistes... argumenta Fergusson Mills.

— Oui, comme on ne peut pas se permettre de laisser agir certaines firmes malfaisantes en toute liberté et sans contrôle...

— À quoi faites-vous référence, Katherine ? demanda Fergusson Mills, interloqué.

Faisant fi des recommandations de son compagnon, elle sortit de la poche intérieure de son tailleur la carte magnétique frappée du sigle « HIVCORP » qu'elle montra aux deux hommes avant de s'exclamer :

— Serait-ce par hasard l'un de vos nombreux amis, monsieur Mills ?

Le vice-président vacilla de surprise alors que le prince demeurerait impassible.

— En aucun cas ! Qui vous fait dire qu'il pourrait en être ? rétorqua Fergusson Mills sur un ton agacé.

— Une intuition...

— Je crois sincèrement que vous avez besoin de repos, Katherine, ce n'est ni le moment ni le lieu pour engager de telles polémiques ! répliqua le vice-président sur un ton sec et tranchant.

Katherine encaissa le propos tout en lui lançant un regard oblique, comprenant que son supérieur en savait davantage qu'il ne le laissait paraître, tandis que l'attachée de presse de la fondation faisait irruption pour informer le vice-président qu'il était attendu par un journaliste du *New York Times*.

Mills prit congé et le prince en profita pour reprendre la discussion en aparté.

— Pourriez-vous me montrer de nouveau le badge ?

Katherine s'exécuta et le lui tendit. Le prince l'examina longuement avant de demander :

— Qu'entendiez-vous par « nombreux amis » ? Serait-ce votre compagnon journaliste qui vous aurait soufflé à l'oreille cette idée saugrenue ?

— En aucun cas. Mais ce que je peux vous dire, Monseigneur, c'est

que derrière ce nom se cache un projet diabolique, difficile à imaginer.

— Seriez-vous à même de m'en dire davantage ?

— Non, désolée, pas encore.

— De quoi avez-vous peur ?

— De ne pas être entendue.

— Je vous inspire si peu de confiance ?

— Non, Monseigneur, mais je mesure l'ampleur de mon engagement face à la tragédie à laquelle j'ai assisté et j'ai la dure tâche de mettre un terme à cette opération dévastatrice par tous les moyens.

— Je vois.

— J'ai l'obligation de réussir. Je ne peux en aucun cas me tromper d'interlocuteur pour éveiller les consciences.

— Sachez une chose, Katherine, si j'ai créé cette fondation, c'est justement pour rester indépendant et éviter tout lien obscur avec un quelconque lobby ou groupe de pression, quel qu'il soit. Si vous souhaitez m'en dire davantage, venez me voir au palais, quand vous le souhaitez... Je reste à votre entière disposition.

— J'en ai peut-être trop dit, je vous demande d'oublier mes propos.

— Ne vous inquiétez pas, sachez que je suis à vos côtés. Je vous le répète, si d'aventure vous avez le moindre souci, n'hésitez pas à venir m'en parler, Katherine. Au-delà de vos compétences et de votre implication, ce que j'apprécie chez vous c'est votre franchise, ce qui est plutôt une qualité rare vis-à-vis de ma position...

Les déclarations du prince la rassurèrent quelque peu. Après un échange de sourires courtois, tous deux décidèrent d'aller se mêler aux autres convives.

CHAPITRE 5

Sous le soleil de Manaus

Arthur McMillan, coiffé d'un panama, apprenait progressivement à s'acclimater au climat chaud et humide de l'Amazonie. Cela faisait quarante-huit heures qu'il avait débarqué à l'aéroport Eduardo Gomes à Manaus, capitale de l'État d'Amazonas. Le plus grand État du Brésil, au confluent du rio Negro et du Solimeos. La ville s'étalait en douces collines traversées par l'Amazone, dont la largeur approche les cinquante kilomètres jusqu'à l'orée de la forêt. Le reporter fut très vite sensible aux charmes de cette grande cité, avec ses marchés flottants, ses faubourgs sur pilotis et le port pittoresque de São Raimundo. Il n'avait cessé d'arpenter les rues à la recherche de son contact, laissant son numéro et le nom de son hôtel aux autochtones susceptibles de croiser le baroudeur expérimenté, Jim Henderson. Au détour de ses recherches, le passé lui faisait des clins d'œil avec les nombreuses maisons 1900 aux superbes structures à azulejos, aux fenêtres rehaussées en demi-lunes, aux frises de colonnades sur un toit plat et au pignon sculpté à la gréco-romaine... Certaines bâtisses avaient connu le même sort qu'à La Havane dont Arthur connaissait bien les recoins pour avoir réalisé de nombreux reportages sur la prison de Guantanamo. D'autres étaient parfaitement conservées et restaurées. La folle aventure du caoutchouc au milieu du dix-neuvième siècle avait laissé son empreinte sur cette ville qui avait connu une ascension fulgurante. Cette prospérité d'antan se cristallisait autour de son théâtre, de son fameux Opéra avec orchestre philharmonique, de son port flottant et de la création du premier tramway du Brésil. Arthur remarqua également que les habitants, apathiques et aimables, étaient d'une grande gentillesse, la plupart pauvres et fragiles, mais enthousiastes. Malgré les difficultés économiques et une chaleur moite accablante, ils portaient en eux l'optimisme. Le journaliste décida de faire une halte sur la place de la Matriz où s'élevait une horloge vieille de trois cents ans. Il se désaltéra en achetant un soda à un vendeur ambulancier. Quelques minutes plus tard, un gamin au torse nu accourut vers lui et lui tendit un morceau de papier. Arthur le déplia et découvrit un message laconique : « *Venez me rejoindre tout suite à la cathédrale. Jim Henderson.* »

Le reporter emprunta un grand escalier et gravit une centaine de marches avant de déboucher près de grands arbres qui cachaient à

moitié l'entrée de la cathédrale. Il ôta son couvre-chef ivoire, puis s'engouffra à l'intérieur et rejoignit la nef plongée dans une douce pénombre safranée, dont les éclats teintés étaient diffusés par de rares vitraux. Un peu plus loin, il distingua une silhouette massive portant un chapeau. Son allure collait parfaitement avec celle de Jim Henderson décrite par Katherine. Il s'en approcha sans pour autant en distinguer le visage. Les lueurs vacillantes des cierges ne lui permettaient pas d'entrevoir les détails physiques de l'individu. Ce dernier lui fit signe de s'asseoir d'un mouvement de la tête. Le journaliste obéit. L'homme lui tendit une main ferme et se présenta comme étant Jim Henderson.

— Monsieur McMillan, je suis désolé de vous avoir fait un peu languir, mais j'ai tenu à rester discret, chuchota-t-il d'une voix rauque. Depuis quelques jours, il règne en ville des tensions. Suite à mon retour du *pico da Neblina*, une rumeur a enflé au port comme quoi des hommes étaient à ma recherche. D'ailleurs, mon bateau a mystérieusement coulé la nuit dernière au Porto Velho. Vous comprenez pourquoi j'ai pris toutes mes précautions avant de vous rencontrer.

Tout en l'écoutant, le reporter essayait de scruter son cou qui pour l'occasion était masqué par un bandana rouge. Il ne pouvait ainsi voir le tatouage que lui avait décrit sa compagne.

— Je comprends très bien, répondit le reporter de manière laconique. Cependant, êtes-vous toujours disposé à m'aider ?

— Bien entendu ! Pour Katherine, je serai toujours là. Cela étant, nous utiliserons un moyen de transport un peu moins confortable que mon bateau-hamac. J'ai trouvé à louer une *lancha* appartenant à un Guyanais. Combien êtes-vous ?

— Je suis tout seul pour l'instant, répondit Arthur en plantant son regard dans celui de l'homme. D'abord, faites-moi découvrir ce mystérieux bâtiment en acier au cœur de la jungle. Une fois cette visite accomplie, je dépêcherai une véritable équipe de reportage. Pour l'instant, mon ordinateur portable et ma webcam me suffisent.

— OK, monsieur McMillan. Nous serons prêts à embarquer pour le rio Negro demain matin à six heures. Rendez-vous au Porto Flutuante. Je vous donne le nom du bateau : le *Jacaré Coroa*. J'espère que vous ne craignez pas les moustiques ou les araignées... J'espère aussi que vous n'avez pas peur des jaguars, des caïmans noirs et autres constrictors...

— N'ayez crainte, monsieur Henderson !

- Appelez-moi Jim !
- Bien ! Jim ! Je ne sais pas si Katherine vous l'a dit, mais, à la base, je suis grand reporter, spécialiste des conflits internationaux... Alors, vous savez, quinze ans à parcourir le monde, j'ai le cœur bien accroché...
- Cela me rassure !
- Bon ! Parlons maintenant de vos honoraires, Jim...
- Pas de ça entre nous, s'offusqua le baroudeur chevronné.
- J'ai un service supplémentaire à vous demander.
- Faites !
- J'ai un courrier très urgent à faire partir. Malheureusement, les bureaux du *Corrieros* sont fermés aujourd'hui...
- C'est normal, on est samedi.
- Malgré notre départ demain sur le fleuve, je désirerais l'expédier à la première heure, ce lundi...
- À quel hôtel logez-vous ?
- Le *Tropical Hôtel*.
- Excellent choix. Tout à l'heure, le gamin qui est venu vous remettre mon message se rendra à la réception de l'hôtel pour récupérer la lettre. Faites donc le nécessaire dès votre retour dans la chambre pour mettre à sa disposition votre pli.
- Merci, Jim.
- Pas d'quoi !

Jim se releva, le salua à l'aide de son Stetson en cuir, puis s'éclipsa dans l'obscurité des alcôves en marbre qui longeaient les rangées de piliers jusqu'à la sacristie, alors qu'un groupe de touristes entrait pour visiter la cathédrale.

CHAPITRE 6

Monte Carlo – Principauté de Monaco

Durant les deux jours qui avaient suivi la conférence donnée dans le cadre de la fondation, Katherine avait senti son inquiétude monter en flèche. Arthur n'avait ni appelé, ni envoyé de mail ou de lettre. Et pourtant, il lui avait bien dit, avant de partir pour Manaus, qu'il avait trouvé quelque chose et qu'il lui en ferait part au plus vite. Et là, deux jours après, toujours aucune nouvelle. Ses appels restaient sans réponse, et les messageries demeuraient aussi inaccessibles, que ce soit celles d'Arthur ou de Jim. Elle avait beau se raisonner et se dire que la jungle amazonienne ne pouvait pas toujours offrir les moyens de communication optimaux, elle savait aussi que Jim Henderson était équipé en conséquence avec son téléphone satellite.

Elle contacta à plusieurs reprises les bureaux d'ABC et son rédacteur en chef, un dénommé Bill Gunther qui, rassurant au début, se montra de plus en plus soucieux, passant du trouble à la contrariété pour finir angoissé au fur et à mesure que le calendrier déroulait le temps. Quatre jours déjà depuis le départ d'Arthur... et Katherine savait qu'un reporter en mission donnait toujours de ses nouvelles lors de son arrivée sur le théâtre de l'opération à mener.

— Autant être clair, il y a quelque chose qui cloche, Katherine. Arthur est toujours au rendez-vous du premier jour passé sur le lieu du reportage. Et s'il ne l'a pas fait, c'est que quelque chose l'en empêche ! se résigna à dire le rédacteur en chef au téléphone.

— Et que comptez-vous faire, Bill ? l'interrogea Katherine.

— Je ne sais pas encore... et vous ?

— Je n'ai pas le choix, je vais aller voir sur place ! affirma Katherine.

En début d'après-midi, Katherine avait rejoint les bureaux de la fondation, forçant le trait de son angoisse et de sa fatigue auprès de tout le personnel, pour au final annoncer à sa secrétaire qu'elle préférerait rentrer chez elle se reposer.

Une fois arrivée à son domicile, elle surfa sur le Web et réserva une place sur un vol à destination de Nice, qui décollait de Newark à 17 h

35 pour arriver à 6 h 40. Elle procéda de même pour acheter un transfert par hélicoptère depuis l'aéroport de Nice vers Monaco et retenir une chambre au *Métropole Palace*, situé à Monte Carlo, à côté du célèbre Casino.

Fort heureusement, en tant que membre de la fondation *Green Rock Planet*, Katherine bénéficiait d'un passeport diplomatique monégasque renouvelable chaque année, ce qui la dispensait de demander un quelconque visa.

Elle se précipita ensuite dans sa chambre, puis dans la salle de bains, pour se préparer une valise adaptée à la ville mais aussi à la jungle, car elle était bien décidée à filer aussitôt vers Manaus quelle que soit l'issue de son entretien avec le prince. Une fois en bas de chez elle, elle fit signe au premier taxi qui passait.

Moins d'une heure plus tard, elle enregistrait son bagage parmi les derniers arrivants, s'acquittait d'une taxe de surpoids et embarquait dans la foulée. Quelques dizaines de minutes plus tard, elle s'endormit, assise dans le siège d'un Airbus A 380 de la célèbre compagnie française, alors que l'avion volait déjà très haut dans le ciel.

Épuisée et bercée par le ronronnement discret des moteurs, Katherine ne se réveilla qu'au moment où le pilote annonçait la descente sur Nice-aéroport.

*

* *

Katherine se dirigea vers le tourniquet affecté à son vol et eut la chance de récupérer ses bagages parmi les premiers arrivés. En revanche, elle rencontra des difficultés avec le service de la police aux frontières qui la bombardait de questions sur les raisons qui l'amenaient en France, avant d'appliquer un tampon sur son passeport. En revanche, les services de la douane ne firent même pas attention à elle.

Avant d'aller se présenter au comptoir de l'héliport, elle se réfugia dans les toilettes de l'aéroport, ouvrit sa valise pour en sortir une serviette et deux troussees. Elle s'aspergea ensuite le visage, le nettoya en y passant un coton imbibé d'une lotion, rafraîchissante, l'hydrata en le massant d'un doigté délicat, frotta énergiquement ses aisselles au moyen d'une serviette odorante et enfin rehaussa son teint blafard par un maquillage adapté au désastre provoqué par le stress et la fatigue.

Elle replaça ses affaires dans sa valise et la traîna sur ses roulettes jusqu'au comptoir des navettes en direction de l'héliport. Là, elle présenta sa réservation, mais l'hôtesse, fort peu souriante, d'un ton désagréable et dans un anglais approximatif, l'informa qu'elle n'en avait pas trace sur son ordinateur. Katherine s'en étonna, mais ne discuta pas, préférant brandir sa Platinum Mastercard qui se révélait un sésame fort pratique pour ouvrir toutes les portes, compte tenu des garanties qu'elle offrait. L'hôtesse procéda à la réservation sur-le-champ et demanda à Katherine de se présenter à la porte 12, d'où un minibus la conduirait à l'héliport.

Quinze minutes plus tard, Katherine survolait du regard la baie des Anges puis la rade de Villefranche-sur-Mer et ses paquebots de luxe, avant d'apercevoir le palais princier de Monaco et l'imposant bâtiment du musée océanographique. Mais l'hélicoptère n'alla pas jusqu'à survoler ces deux bâtiments, puisqu'il se dirigea vers le bas du Rocher, vers l'héliport monégasque situé dans le quartier de Fontvieille, dont Katherine avait entendu parler, car il avait été construit sur la mer au moyen de pontons flottants et de remblais.

Après avoir été prise en charge par un taxi qui la déposa devant le *Métropole Palace Hôtel*, Katherine se présenta à la réception, accomplissant les formalités d'usage avant de se faire couler un bain, trouvant même dans la salle d'eau des bougies odorantes. Elle choisit alors une lumière tamisée sur l'interrupteur à touches multiples et sélectionna une compilation de musiques classiques sur le lecteur MP3 intégré à la baignoire. Elle prit ensuite le temps de se délasser dans une mousse onctueuse et parfumée à la vanille, se laissant porter par les odeurs de lavande et de jasmin qui s'échappaient des bougies.

Puis elle sortit toutes ses affaires de sa valise et opta pour une tenue classique, une robe droite aux tons bleus et des escarpins à petits talons assortis, avant de rejoindre la salle à manger de l'hôtel pour déguster des jus d'orange et des cafés italiens, renonçant pour une fois à son sempiternel thé vert à la menthe. Puis elle calma sa faim en mangeant plusieurs pains au chocolat et des croissants.

Revigorée, elle remonta dans sa chambre, se lava les dents soigneusement et vigoureusement, se parfuma et reprit l'ascenseur avant de sortir de l'hôtel et d'orienter ses pas en direction du Rocher.

Après être passée entre le Casino de la *Société des Bains de Mer* et le non moins célèbre *Hôtel de Paris*, elle rejoignit le port de plaisance en empruntant une longue avenue bordée sur la droite de boutiques de luxe.

Elle longea le port qui se trouvait à sa gauche, atteignit en bout de quai une route qui semblait conduire au Rocher. Fort encombrée, celle-ci était surveillée par deux agents de la police monégasque et

Katherine eut les plus grandes difficultés à la traverser, tellement le trafic était intense. Une fois sur le trottoir d'en face, elle grimpa les marches de l'escalier qui courait sous les murailles du Rocher.

La centaine de marches éprouva la forme physique de la scientifique pourtant endurcie dans la forêt tropicale, puisqu'elle arriva très essoufflée sur la place d'Armes du palais princier.

Alors qu'elle s'était arrêtée pour reprendre son souffle et admirer cet édifice qu'elle avait pourtant déjà vu, elle se rendit compte qu'obnubilée par son souci de renouer contact avec son compagnon, elle n'avait même pas pris la peine de prendre rendez-vous et encore moins de s'assurer que le prince était là. Elle commença à paniquer et réprima un tremblement avant de lever la tête et de constater que le drapeau monégasque flottait sur la tour la plus haute, un étendard rouge et blanc qui signifiait que le prince se trouvait bien en principauté, puisque ce drapeau était enlevé dès lors que le monarque quittait le palais. Elle poussa un soupir de soulagement et, d'un pas devenu tout à coup léger, s'approcha de la garde composée de six hommes.

Elle expliqua sa situation et l'un des factionnaires l'accompagna jusqu'à une guérite où le capitaine de la garde princière l'écoula avec bienveillance avant de décrocher un téléphone. À peine eut-il décliné l'identité de l'étonnante visiteuse, qu'il hocha la tête et raccrocha :

— Madame Krall, le secrétariat du prince vous attend et va prévenir Son Altesse de votre présence ici. Un de mes adjoints va vous conduire dans les dédales du château.

Le capitaine héla un de ses hommes qui s'approcha de la guérite en faisant le salut militaire à son supérieur.

— Sergent ! Veuillez accompagner madame Krall jusqu'au secrétariat personnel de Son Altesse Sérénissime !

Le sergent fit claquer ses talons et ouvrit la marche en direction d'une porte discrètement placée à la droite des deux grandes portes cloutées à la couleur vert-de-gris. Le capitaine fit un signe à Katherine en lui indiquant de suivre son subalterne.

Ce que fit la jeune femme, qui pénétra dans un lieu chargé d'histoire, avec au centre un jardin à la française entouré par des galeries au plafond voûté. Elle emprunta celle de droite et, tout au bout, rejoignit son guide dans un ascenseur des plus modernes qui la déposa trois étages plus haut. Elle fut accueillie par une femme d'une cinquantaine d'années, à l'allure sévère et au tailleur noir à la coupe stricte, arborant tout de même un sourire qui la mit immédiatement à l'aise :

— Madame Krall, je suis ravie de faire votre connaissance. Je m'appelle Jacqueline Véronèse, secrétaire en chef auprès de Son Altesse. Puis-je vous offrir une boisson ? Café, thé, chocolat, jus de fruits ?

— Thé vert, s'il vous plaît !

— Très bien, madame Krall. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire dans notre salon d'attente. Le prince est actuellement occupé à régler une affaire urgente avec un ministre et vous recevra d'ici peu. Il a été agréablement surpris de votre venue inopinée, si vous me permettez de m'exprimer ainsi.

— Je vous en prie, madame ! répondit Katherine avec douceur.

— Pour les viennoiseries, ce sera ? demanda de nouveau la secrétaire.

— Rien, je vous remercie, je viens d'avalier un solide petit déjeuner ! répondit Katherine. Seulement un thé vert...

La secrétaire tourna les talons et se dirigea vers une porte qu'elle ouvrit pour laisser passer Katherine, qui pénétra alors dans une vaste pièce agrémentée de dorures, meublée confortablement de fauteuils et de canapés de cuir anglais, ornée d'une immense table basse en acajou couverte de revues et de plusieurs tableaux aux murs d'un blanc laqué. Dans l'un d'entre eux était encadré un écran plasma diffusant les actualités minute par minute.

Katherine patienta une bonne demi-heure en regardant les images spectaculaires d'un incendie dévastant les hauteurs d'Athènes avant que la secrétaire revienne la chercher. Elle lui emboîta le pas jusqu'au bout d'un long couloir. La secrétaire s'annonça en appuyant sur une sonnette avant d'ouvrir l'imposante porte capitonnée de cuir noir et de s'effacer pour laisser le passage à la visiteuse.

La scientifique pénétra dans une pièce aux lumières tamisées et aperçut une silhouette qui s'approchait d'elle :

— Alors ? vous venez de New York sans même prendre la peine d'obtenir un rendez-vous ? fit une voix aux sonorités joyeuses.

— J'ai oublié mon répertoire dans la jungle amazonienne ! rétorqua Katherine, non sans humour, en lui tendant une main chaleureuse vers laquelle le prince s'inclina pour y déposer un baiser.

— Vous êtes toute pardonnée... Venez, nous allons nous asseoir dans le petit salon qui jouxte mon bureau.

Katherine balaya du regard la pièce dans laquelle elle se trouvait.

Elle était immense et pourtant dépourvue d'ameublement ostentatoire. Elle était fonctionnelle, tout y respirait le labeur, le travail, l'étude, la réflexion. Hormis deux bureaux à la surface confortable et quatre fauteuils, le reste de l'espace était vide, mais entouré de livres qui occupaient des étagères sur les quatre murs, jusqu'au plafond. La scientifique repéra même un rail qui courait le long de l'imposante bibliothèque, ainsi qu'une échelle coulissante dont elle ne discerna pas la couleur. Verte ? Marron ? Grise ? Un mélange patiné par le temps et l'utilisation assidue.

— Vous semblez surprise par ma bibliothèque, n'est-ce pas ? fit le prince.

— On le serait à moins ! répliqua Katherine.

— J'en suis fier effectivement, mais je n'ai pas beaucoup de mérite... C'est vrai que je l'ai bien alimentée depuis le jour où j'ai su lire, mais la majorité des volumes qui se trouvent ici proviennent de l'héritage de mes aïeux lettrés, et en particulier Charles III l'Économiste, qui a fait connaître la principauté au monde entier et Albert I^{er}, appelé le prince savant ou le prince navigateur, ainsi que le prince Rainier III dit le Bâtitteur.

— Je vois... commenta Katherine.

Le prince invita la scientifique à le suivre d'un geste de la main.

— Si vous voulez bien me suivre dans le petit salon...

Le prince se dirigea vers l'aile droite du bureau où un recoin masquait une salle plus modeste que l'on appelait le petit salon, meublé en style Napoléon III.

— Ce petit salon n'a pas changé depuis 1860, date à laquelle Charles III l'a conçu... Je vous en prie, asseyez-vous dans ce fauteuil qui est en fait un voltaire, mais en beaucoup plus fleuri, fit le prince en lui indiquant de la main le siège en question.

Il est vrai que les fleurs foisonnaient sur les quatre fauteuils et les deux canapés qui formaient un cercle intime, et jusque sur les rideaux de drap épais et lourd.

Malgré la ligne du fauteuil qui paraissait offrir très peu de confort, Katherine ressentit très vite une détente appréciable, une fois assise, tandis que le prince prenait place dans le siège qui se trouvait à sa droite.

— Alors, vous vous êtes décidée à me faire confiance, madame Krall ?

Katherine prit le temps de rassembler ses idées et son courage avant de dire :

— Vous m’avez invitée à vous rencontrer si un jour j’en ressentais le besoin ou la nécessité...

— Je m’en souviens très bien, je vous l’ai suggéré à New York, il y a à peine quelques jours... Alors ?

— Mon compagnon a disparu, je n’ai plus de nouvelles de lui...

Le prince sembla troublé et l’expression de son visage, devenu plus douce encore, tentait d’apaiser son interlocutrice en l’invitant à se confier.

— Comme vous le savez, j’ai séjourné six mois au cœur de la jungle amazonienne. Durant mes recherches, j’ai été approchée par un autochtone, un chaman d’un village situé aux confins de la forêt Uatuma. Cet homme m’a conduite encore plus loin dans la jungle, afin de me montrer quelque chose que je n’aurais jamais dû voir...

— À savoir ? demanda le prince.

— Quelque chose de terrifiant ! Vraiment horrible et inacceptable ! s’indigna la jeune femme.

Piqué au vif, le prince montra quelques signes d’impatience en croisant et décroisant plusieurs fois ses jambes.

— Vous excitez ma curiosité, madame, qu’en est-il alors ?

L’expression de Katherine, si sûre d’elle jusqu’alors, laissa transparaître des signes d’hésitation.

— Puis-je vous parler en toute sincérité et surtout en toute sécurité ? s’inquiéta la chercheuse.

Le prince redressa le torse, étonné.

— Vous voulez me parler de cet étrange acronyme, « HIVCORP », Katherine ? devina le monarque.

Katherine lui répondit par un sourire et l’observa un long moment, un silence que le prince respecta sans baisser le regard qui observait la jeune femme.

— Dites-moi si vous savez quelque chose sur cette dénomination ! finit par demander Katherine, visiblement étonnée d’aller si loin dans ses propos.

Le prince adopta un visage impassible rehaussé par un regard hypnotique tandis que ses lèvres dessinaient un rictus crispé.

— Très bien ! On va jouer cartes sur table, Katherine ! Puisque vous

me faites confiance, à mon tour je vais vous faire une révélation ! C'est l'un de mes sujets d'investigations actuel et prioritaires...

— Ah bon ? laissa échapper Katherine, surprise.

— Absolument !

— HIVCORP est le nom d'un puissant consortium international aux maintes ramifications. D'ailleurs, il y a dix ans, cette enseigne a installé sa filiale de cosmétiques, COSMOCORP, dans la principauté. Pour la petite histoire, Fergusson Mills, alors consul honoraire des États-Unis, s'était chargé de convaincre mon père d'autoriser son implantation. Mais depuis six mois environ, cette société se trouve dans le collimateur de mon Ministre d'État qui s'est promis, avec mon soutien ainsi que celui de la République française, de nettoyer Monaco de tout ce qui brasse de l'argent sale, que ce soit les banques ou les entreprises qui s'y installent. Un important travail de repérage et d'enquêtes approfondies sur tout ce qui est installé ou peut venir s'implanter ici, les personnes physiques comme les personnes morales. Et pour tout vous dire, le profil de HIVCORP ne nous plaît pas du tout ! D'ailleurs, ils ont essayé à maintes reprises d'infiltrer la fondation en nous proposant de financer plusieurs expéditions scientifiques. J'ai refusé à chaque fois. Accepter leurs offres alléchantes, hors de question, autant faire un pacte avec le diable !

— Mais qui est HIVCORP? s'enquit Katherine.

— Souvenez-vous, il y a trois ans maintenant, de la troublante histoire d'un holding pharmaceutique installé en Floride, accusé d'expériences médicamenteuses sur des populations africaines, mais aussi d'un trafic d'organes de grande ampleur dans le cadre de la recherche d'un vaccin contre le sida.

Katherine Krall chercha jusque dans les tréfonds de sa mémoire sans rien trouver, tandis que le prince reprenait son exposé.

— Rappelez-vous, la presse américaine de l'époque en a largement fait état et le Sénat avait même créé une commission d'enquête qui a fait grand bruit, avant que les autorités décident brusquement de sa dissolution.

Le cerveau de Katherine était en ébullition, lorsque jaillit de sa pensée, un nom.

— *Health International Valley Corporation*, autrement dit « HIVCORP ». Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Diantre ! s'écria-t-elle.

— Je suis heureux que la mémoire vous soit revenue ! L'affaire avait eu beaucoup d'écho à l'époque, que ce soit aux USA, en Europe ou en Afrique du Sud, mais avait été enterrée aussitôt, une fois la dissolution de la commission prononcée et les responsables blanchis. On est en droit de croire que Fergusson Mills a usé de son influence dans les milieux politiques pour étouffer l'affaire.

— Cela ne m'étonne guère.

— Je ne vous apprendrai rien en ajoutant que si tout ce bruit a très vite fait place au silence, c'est que creuser plus loin aurait mis en cause d'autres puissances et impliqué des personnes beaucoup plus importantes encore.

Katherine hésita sur l'opportunité de ce qu'elle avait à ajouter :

— Mais si vous saviez ce que j'ai vu et les moyens colossaux mis en œuvre, tant en logistique qu'en hommes, vos inquiétudes sur HIVCORP seraient décuplées...

Le prince fronça les sourcils, visiblement impatient d'en savoir davantage.

— Allez jusqu'au bout, Katherine, dites-moi tout, au point où vous en êtes...

Katherine émit un petit rire pour cacher ses craintes. Elle examina le prince, étudiant les traits de son visage et l'éclat de son regard, se demandant si elle pouvait lui faire réellement confiance, avant de se dire que de toute façon elle était déjà allée trop loin.

— Voilà...

La scientifique partit dans un long compte rendu de son expédition au cœur de la jungle avec Jim et Yaméo, en racontant dans le détail ce qu'on lui avait rapporté des expériences faites là-bas, sans oublier de traduire au mieux les inquiétudes de Yaméo et de son peuple. À la fin de l'exposé, le prince sembla complètement sonné et perdu, mais il sut dominer ses émotions en s'exclamant :

— Il faut agir au plus vite ! Sans le savoir, vous allez peut-être m'offrir l'opportunité de faire tomber le masque de Fergusson Mills en m'apportant des preuves sur ce qui se trame en Amazonie. C'est la raison pour laquelle je vais vous aider, Katherine.

— Mais comment faire sans éveiller les soupçons ? Pour l'heure, il faut que je retrouve au plus vite la trace d'Arthur ! Ni lui ni Jim, mon contact sur place, n'ont répondu à mes appels et ce silence n'est pas normal. Il leur est obligatoirement arrivé quelque chose... Je crains le pire.

Le flot de paroles de Katherine qui s'était presque levée du fauteuil en s'appuyant sur les accoudoirs, fut interrompu par le prince.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons unir nos forces.

Katherine reprit place dans le fauteuil et laissa retomber la tension qui l'avait animée.

— Je ne vous cacherai pas que je me méfie du directoire de la fondation, j'ai la désagréable sensation que nos bureaux sont infiltrés par HIVCORP , et ce que vous m'avez dit sur Fergusson Mills ne me rassure pas du tout ! De plus, un ténor du barreau new-yorkais, un dénommé Greg Morrisson, m'a menacée un soir en me conseillant de me mêler de mes seules affaires...

— Un avocat ?

— Ce serait trop long à vous expliquer...

— On n'est jamais à l'abri de ce type de comportement à partir du moment où l'on entrave les intérêts d'un groupe puissant... Comme je vous l'ai confié précédemment, ils ont déjà essayé de s'ingérer dans nos projets en utilisant l'appât financier ! On appelle cela de la biopiraterie, un nouveau fléau économique, confirma le prince.

— Rien n'arrête la soif de profit, enchaîna Katherine.

Le prince acquiesça.

— Mais en attendant, il vous faut obtenir un congé de longue durée pour ne pas éveiller les soupçons du directoire, suggéra-t-il.

— De surcroît, il me faut recevoir un ordre de mission officiel de la fondation assorti d'un budget qui puisse m'aider à mener à bien ma mission en Amazonie, renchérit-elle.

— En passant, bien entendu, au-dessus du vice-président du directoire ? en déduisit le prince qui avait déjà compris.

— Absolument. Depuis que Fergusson Mills a repris les rênes de la fondation, suite à la soudaine maladie de Casper Capelli, notre président, les choses ont radicalement changé. L'ambiance n'est plus la même. Mon retour prématuré d'Amazonie semble presque le gêner. Quoi qu'il en soit, le seul à pouvoir intervenir en ce sens, c'est vous !

se risqua la chercheuse.

— Je comprends, mais...

Le prince crispa sa bouche et ses yeux plongèrent dans une intense réflexion, car s'il était le chef suprême de la fondation en qualité de monarque, il ne fallait pas non plus que sa toute-puissance attire les regards et les commentaires ou, pire encore, la méfiance, surtout si certains membres du directoire noyautaient la fondation.

Katherine l'interrompit dans sa réflexion :

— Il va de soi que mon nouvel ordre de mission doit concerner autre chose que l'Amazonie, afin de ne pas éveiller les controverses...

Les yeux du prince s'illuminèrent.

— Une étude au Groenland, qu'en pensez-vous ? poursuivit Katherine. La fondation Albert I^{er}, qui observe les changements climatiques et la fonte des glaciers, possède sur place un navire qui sillonne le coin en permanence...

— Très astucieux... Le fait du prince... Je vais en jouer même si ce n'est ni dans ma nature ni dans mon habitude, mais nécessité faisant loi, je vais faire adresser un courrier par fax au président du directoire l'informant de votre convocation au palais suite à votre brillant rapport à la réunion de Manhattan et par conséquent de votre mise à disposition auprès de la fondation Albert I^{er}, ce qui justifiera votre absence...

— Mais je suis ici aujourd'hui et si le secrétariat ne me trouve pas à mon domicile... s'alarma Katherine.

— Je préciserai que je vous en ai informée personnellement et que vous avez pris le premier vol, ils n'iront quand même pas vérifier que vous êtes partie de New York deux jours plus tôt...

— J'ose l'espérer...

— Nous faisons comme convenu ? demanda le prince.

— On fait comme ça ! confirma Katherine en lui offrant un large sourire.

*

* *

Le prince avait raccompagné la scientifique jusqu'aux portes du palais et s'était excusé de ne pas pouvoir l'inviter à déjeuner, car il était attendu par ailleurs.

Comme elle sortait du palais princier, le clocher de la cathédrale

Notre-Dame Immaculée annonça treize heures à l'horloge, ce qui creusa l'estomac de Katherine qui eut tout à coup très faim.

Elle redescendit vers le port de plaisance, traversa la route qui menait au Rocher et qui s'avérait toujours aussi fréquentée, et aperçut à sa droite un immense quai sur lequel s'alignaient des terrasses de restaurant. Elle s'en approcha, aperçut une plaque murale qui indiquait qu'elle se trouvait sur le quai Antoine 1^{er} et repéra immédiatement la brasserie à l'appellation si sympathique : *Quai des Artistes*.

Elle entra et fut accueillie par une jeune femme au teint noir et aux traits fins, très grande, élégamment habillée d'une robe droite blanche.

Elle lui proposa au choix une table en extérieur ou à l'intérieur, et Katherine préféra profiter de l'ambiance très brasserie parisienne de luxe en choisissant de manger sur l'un des sièges en moleskine.

Le lieu, abondamment fréquenté, offrait à la vue un cénacle de gens bien nés ou de parvenus fortunés ou faisant semblant de l'être, et l'esprit scientifique de Katherine prit plaisir à analyser tous ces spécimens qui se haussaient du col tout en arborant un visage lisse et une gestuelle polie, voire maniérée.

La jeune femme poursuivit son étude tout en mangeant avec grand appétit son assiette de saumon fumé sauce vinaigrette et une belle côte de veau, accompagnée d'une purée verte de légumes et échalotes confites avec son jus de viande, s'offrant même le luxe de boire une demi-bouteille de vin de Bandol rosé et, pour finir, de déguster un croustillant de fraises à la chantilly.

Son repas achevé et son diagnostic sociologique posé, Katherine longea le port de plaisance pour rejoindre Monte-Carlo où se trouvait son hôtel.

Une fois dans sa chambre, elle sortit de sa valise son ordinateur portable, se connecta à un moteur de recherche et fit la réservation d'un vol Nice-Rio et Rio-Manaus qui partait le lendemain à 9 h 40, ainsi que d'un transfert hélicoptéré entre Monaco et Nice.

Elle inspecta son bagage pour vérifier si elle n'avait rien oublié et si des achats de dernière minute s'imposaient. Elle eut le plaisir de constater que ce n'était pas le cas et décida de tirer les rideaux, de se déshabiller et de se glisser entre les draps.

Le sommeil l'enveloppa aussitôt. Alors qu'elle se sentait sortir en douceur d'une torpeur qui l'avait apaisée de ses tensions physiques et psychologiques, la sonnerie du téléphone de la chambre retentit et, alors qu'elle se tournait vers la table de nuit pour se saisir du combiné, elle constata qu'il était six heures du soir !

Ainsi donc, sa sieste avait duré trois bonnes heures ! Elle décrocha

et, aussitôt, s'assit au bord du lit. À l'autre bout du fil, le prince se proposait de l'inviter au dîner de gala du Forum international du Cinéma et de la Littérature, qu'il devait présider au Sporting d'été à vingt et une heures et qui serait suivi d'un bal d'inauguration.

Encore groggy, elle déclina l'invitation. Le prince insista. Sa présence était indispensable afin de conforter leur ruse. Elle lui indiqua qu'elle n'avait rien prévu pour ce genre de circonstances. Son illustre interlocuteur la rassura sans tarder, en lui signalant que le service de l'hôtel allait prendre en charge tout cela. Son secrétariat venait juste de s'en charger. Elle raccrocha et se précipita dans la salle de bains pour se réfugier sous la douche, alternant les jets puissants d'eau froide et d'eau chaude. Le réveil de ses sens fut rapide. Elle prit ensuite le temps de se démaquiller pour se remaquiller soigneusement.

Moins de trente minutes plus tard, une employée de l'hôtel frappait à sa porte et lui présentait quatre cintres sur lesquels pendaient quatre robes de soirée de modèle identique, mais aux motifs différents. L'employée pénétra dans la chambre et déposa le tout sur le lit. Katherine, surprise, fit très vite le choix d'une robe mauve à volants. Alors qu'elle se rendait compte qu'elle n'avait aucune paire de chaussures assorties à cette couleur, un nouveau coup fut frappé à la porte qu'elle ouvrit et une seconde employée entra avec six boîtes de chaussures qu'elle alla déposer sur la table. Katherine les ouvrit toutes afin de faire sa sélection. Sans tarder, la jeune femme trouva son bonheur en choisissant une paire d'escarpins aux nuances parme à talons hauts.

*

* *

Le Forum international du Cinéma et de la Littérature était devenu une institution monégasque depuis plusieurs années déjà et accueillait ce qu'il se faisait de mieux dans le milieu de la littérature et du cinéma : écrivains, éditeurs, agents littéraires, metteurs en scène, producteurs de films et de télévision, un rendez-vous incontournable pour la cession des droits des livres destinés au grand écran.

Sous les crépitements des flashes des photographes, Katherine était assise à la table d'honneur aux côtés de la famille princière, des organisateurs et de quelques artistes célèbres. L'entomologiste s'amusa à observer et analyser le comportement d'une peuplade singulière, une espèce à l'ego redoutable.

Tout le monde arborait un sourire de représentation, tous étaient aimables, mais on sentait planer les puissances indicibles qui

habitaient les esprits présents, où se mélangeaient l'orgueil, la prétention, la mégalomanie, la paranoïa et la mystification, mais également le talent. Étaient présentes malgré tout de belles et bonnes âmes avec qui Katherine s'obligea à participer à des discussions passionnées et elle accepta une seule invitation à danser, celle du prince. S'ensuivit le repas, cuisiné par l'équipe Ducasse de l'*Hôtel de Paris*, qui enchantait les papilles pour le plus grand plaisir des convives. Ce qui dissipa quelque peu l'inquiétude de Katherine et effaça ses angoisses tenaces, le temps d'une soirée.

Le gala se clôtura sur le coup de minuit trente par un discours de la présidente du Forum, suivi par celui du prince qui en profita pour présenter Katherine Krall, ne tarissant pas d'éloges sur son combat contre le changement climatique, annonçant sa nomination à la tête d'une mission sur la fonte des glaciers au sein de la fondation Albert I^{er}, exhortant les artistes à soutenir son action.

Un taxi ramena Katherine à son hôtel. Il lui restait moins de cinq heures de sommeil devant elle avant de partir vers le Brésil par le vol de 9 h 40. La sieste réparatrice qu'elle s'était accordée l'après-midi avait eu l'avantage de lui faire prendre quelque repos d'avance et une courte nuit ferait l'affaire. De toute façon, elle aurait tout le temps de récupérer dans l'avion. Restait seulement à prévenir la réception de bien vouloir la réveiller à six heures, ce qu'elle fit sur-le-champ avant de vérifier une dernière fois sa valise et d'aller se glisser entre les draps de son lit.

CHAPITRE 7

Rio Negro - Brésil

Un homme au visage poupin et barré de lunettes en titane trépignait sur la proue d'un bateau-hamac, alors qu'un magnifique coucher de soleil irisait l'horizon d'un ruban enflammé. Il s'efforçait d'allumer une cigarette avec un vieux briquet Zippo chromé, malgré un vent latéral violent, annonciateur de prochaines pluies. Un autre homme vint à sa rencontre, la carrure imposante. Vêtu d'un treillis noir et portant une coupe de cheveux en brosse, il possédait l'allure parfaite d'un militaire ou d'un mercenaire. Ses avant-bras musclés étaient souillés de sang. L'homme aux lunettes jeta sa cigarette par-dessus bord dans un accès de rage, puis apostropha le visiteur.

— Alors ? A-t-il enfin craché le morceau ?

— Négatif !

— Pourtant, colonel Bradford, vous m'avez certifié que vos méthodes étaient redoutables d'efficacité...

— Je vous le certifie encore, mais notre sujet est plus coriace que prévu.

— C'est un vieillard ! Bon sang ! s'empourpra l'homme aux lunettes.

— Peut-être, mais il est très résistant. Personne encore n'avait surmonté de tels supplices.

— Foutaises, colonel ! C'est juste un indigène famélique ! maugréa-t-il, le visage rembruni.

— Nous lui avons d'abord arraché un à un les ongles, puis lacéré la poitrine pour ensuite briser ses genoux. Sans compter que nous l'avons brûlé au fer rouge sur les parties génitales. Rien à faire, il n'a rien déballé...

— Allez plus loin, colonel ! Il me faut à tout prix le nom de ce mystérieux *Phyllomedusa* et surtout le dosage qui fait de ce poison un médicament miracle !

— Aller plus loin implique certainement la mort, répliqua l'officier.

— Non, pas forcément ! Avez-vous utilisé du thiopental sodique ?

— Le penthotal...

L'homme aux lunettes opina du chef. D'un geste de la main, il

indiqua ensuite au colonel de le suivre. Ils s'engouffrèrent dans la cabine de navigation du rafiot. L'homme aux lunettes retira d'un coffre-fort une petite mallette en métal. Il l'ouvrit et montra à l'officier un alignement de seringues et de flacons de sérums placé dans un écrin pourpre.

— Colonel Bradford, allez-y ! Servez-vous, ne perdons plus de temps ! Revenez vite avec des informations probantes. Arrêtez de tergiverser. Je veux des résultats rapides... Vous me comprenez bien ?

— Sauf votre respect, monsieur Truman, ce n'est pas un rat de laboratoire qui va me dicter la marche à suivre... Je connais mon job sur le bout des doigts, j'ai participé à cinq conflits majeurs et j'ai toujours eu raison de mes prisonniers pour leur arracher les tripes, riposta l'officier tout en le foudroyant d'un regard assassin.

— Il est donc temps de me le prouver.

L'officier attrapa une seringue et un flacon, tourna les talons puis rejoignit la cabine principale, souleva une trappe et descendit dans la salle des machines. L'homme aux lunettes lui emboîta le pas tout en refermant la petite mallette.

Arrivés en bas, ils s'isolèrent à l'intérieur d'une salle plongée dans la pénombre où un autre soldat armé d'un fusil d'assaut surveillait un homme dans le plus simple appareil ligoté à une chaise. Inanimé, il avait le visage tuméfié, le corps mutilé. Une flaque de sang s'étalait à ses pieds. Le colonel demanda à son subordonné si l'Indien avait repris connaissance. Ce dernier lui répondit par la négative. Il lui fit signe de se munir d'un seau d'eau. Le soldat exécuta l'ordre et aspergea abondamment le prisonnier jusqu'à ce qu'il entrouvrît à nouveau les yeux.

— Bien, c'est le moment, lança l'homme aux lunettes non sans une excitation malsaine.

L'officier enfonça l'aiguille de la seringue dans le bras de l'indigène et instilla le liquide transparent dans ses veines.

— *Qual ser o fama para aquilo rá ?* chuchota l'homme aux lunettes à l'oreille de l'Indien.

Ce dernier esquissa un sourire puis lui cracha au visage. Le colonel ne tarda pas à riposter en appuyant sur ses plaies béantes à l'aide du canon de son automatique. L'Indien se tordit de douleur sans mot dire. Son bourreau répéta la question.

— *Qual ser o fama para aquilo rá ?*

— ...

— *Ela formulação mágica*, ajouta l'homme aux lunettes, sur un ton excédé.

Toujours rien. Aucun son ne sortit de la bouche ensanglantée. Le vieil homme planta uniquement son regard magnétique dans celui de l'homme à lunettes. Très vite, celui-ci ne put le soutenir davantage, aux prises avec un violent mal de tête. Fou de rage, il ordonna au colonel de lui inoculer une seconde dose de sérum de vérité. Au même moment, l'Indien balbutia : « *Você não pode parar com a raiva da onça-pintada.* »

Excité, le docteur Truman demanda la traduction au colonel qui lui répondit de manière laconique : « Vous ne pouvez pas arrêter la colère du jaguar. »

CHAPITRE 8

Retour en Amazonie

Après un voyage exténuant entre Nice et Rio, puis la correspondance vers Manaus, Katherine connut une nuit agitée et tourmentée dans une chambre peu spacieuse et très peu climatisée de l'hôtel *Pousada Montemurro*. Couchée à deux heures du matin, son sommeil fut si lourd qu'elle pesta contre elle-même de s'être levée tard, regrettant alors de ne pouvoir rejoindre la zone des embarcadères que vers midi. Elle savait très bien que Jim avait l'habitude de partir au lever du jour, voire bien avant.

Toujours fatiguée, Katherine prit un taxi pour se rendre sur le port flottant de Manaus, voulant éviter l'effervescence des transports en commun de cette ville gigantesque érigée en plein cœur de l'Amazonie, lieu de prédilection des commerces les plus divers et de profils humains souvent peu fréquentables, sans omettre l'insécurité qui y planait depuis que le marasme économique s'était enkysté, permettant aux plus riches de s'enrichir et aux plus démunis de s'appauvrir plus encore. Quand on ne connaît pas Manaus, on ne peut pas s'imaginer qu'il s'agit d'une mégapole de deux millions d'habitants ou presque, qui essaient de survivre au milieu d'une circulation effroyable, d'une pollution irrespirable et de magasins en tout genre à tous les coins de rues et sur toutes les avenues. Arrivant au lieu du rendez-vous à l'heure du déjeuner, il aurait été peut-être plus opportun d'écumer tous les débits de boissons de la ville pour mettre la main sur Jim Henderson, mais Katherine préféra concentrer ses recherches sur les abords du port.

Elle arpenta les quais, bordés de bâtisses dépareillées, certaines faites de béton, d'autres de planches de bois, franchissant le seuil de toutes les *cantinas*, sans parvenir à repérer l'ombre de l'aventurier en train de noyer ses démons comme il le faisait lorsqu'il se trouvait inactif. Elle commença par le *Do Armando*, un bar fréquenté par les pêcheurs et contrebandiers de tout poil. Elle demanda à chacun d'entre eux s'ils n'avaient pas vu l'aventurier et tous répondirent qu'il n'avait plus montré sa trogne depuis plusieurs jours déjà. Elle continua ses recherches au *Ponta Negra Beach*, un strip-club malfamé où Jim

aimait finir ses longues nuits avinées jusqu'aux lueurs incandescentes du petit jour, mais en vain. Le bar était désert, seule une danseuse se tortillait de manière lascive autour d'une barre en acier. Le barman était affairé à nettoyer ses verres, le dernier client présent était occupé à cuver sa *caipirinha*, le visage écrasé sur la table aux motifs pommelés. Elle finit par rebrousser chemin et attendit la fin de l'après-midi pour effectuer une nouvelle visite au port où se trouvait habituellement le bateau de son guide.

Comme les derniers rayons de soleil commençaient à se dissoudre dans le crépuscule naissant, la scientifique reprit le chemin du port flottant de Manaus. Arrivée tout au bout des embarcadères qui recouvraient une eau saumâtre repoussante, Katherine n'aperçut pas le bateau-hamac de Jim, amarré là où il se trouvait d'habitude. À sa grande surprise, elle se retrouva face à une *lancha*, un petit bateau à la coque oblongue que lui avait montré Jim aux détours de leur périple sur l'Amazone, histoire de faire son éducation en la matière, puisque de nombreux bateaux de différents types pullulaient dans le coin. Elle remarqua que cette *lancha* avait été baptisée *Jacaré Coroa*, son nom ayant été peint sur les côtés. Un homme s'y trouvait moitié assis, moitié allongé, les yeux fermés, un chapeau Buffalo recouvrant en partie son visage. Il sursauta quand Katherine s'approcha du navire. La regardant droit dans les yeux, il afficha un sourire aimable, se leva tout en remettant son couvre-chef noir sur sa tête. Son teint était hâlé, ses joues rongées par une barbe de trois jours, cependant son visage émacié était illuminé par de grands yeux verts.

— Alors, chère madame, que puis-je pour votre service ? demanda l'homme qui parlait un français sans accent.

— Où est passé le bateau de Jim Henderson ?

— Il a coulé, chère madame.

— Et son propriétaire ?

— Volatilisé... Certainement un coup d'assurance. C'est assez fréquent par ici. Les affaires sont difficiles et le touriste se fait rare depuis quelque temps.

Katherine s'en étonna. Jim avait des réservations toute l'année ; d'ailleurs, cela lui avait posé des problèmes pour l'avoir à ses côtés lors de sa mission d'études pour la fondation.

— Vous êtes français ? lança-t-elle pour masquer son air dubitatif.

— Cent pour cent ou presque ! Je m'appelle Franck Cramozzi et je suis originaire de la Guyane française, un lointain descendant d'un

forçat corse qui a fini ses jours en enfer, si vous voyez ce que je veux dire ! s'exclama le marin en s'empêchant de rire.

— Oui je vois... Le célèbre bagne de Cayenne... J'ai lu *Papillon*, fit Katherine en remontant une mèche collée sur son front par la sueur.

— Anglaise ? se renseigna à son tour le passeur.

— Non, américaine...

— Vous cherchez un moyen de transport, chère madame ?

— J'aurais besoin d'un bateau, mais pour plusieurs jours, pour remonter le rio Negro...

— Pour aller où exactement ? s'étonna Franck.

— Pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus.

— Je connais bien la région, mais la nature est plutôt sauvage et hostile en remontant vers le nord, je préfère vous prévenir.

— Cent dollars par jour, ça vous irait ? coupa Katherine, sûre d'elle.

L'homme tiqua en passant sa main sur sa barbe.

— Humm... j'ai déjà un client que je dois emmener à Santarem pour cent vingt dollars. Désolé, ce sera pour une prochaine fois...

— Cent quarante dollars !

À ces mots, le Guyanais planta son regard de jade dans celui de Katherine en amorçant un rictus carnassier.

— Si on doit y passer plusieurs jours et s'équiper pour le bivouac, je préférerais deux cents dollars, argumenta Franck, tout en allumant un cigarillo en frottant une allumette sur le talon d'une de ses bottes.

— Cent cinquante !

— Non ! Cent quatre-vingts !

— Cent soixante, c'est mon dernier prix ! affirma Katherine.

Le passeur ôta son chapeau en faisant mine d'abdiquer.

— Bon, vous avez gagné... On se donne rendez-vous à cinq du matin et nous lèverons l'ancre immédiatement. Pas une minute plus tard, OK ? Tâchez donc d'être ponctuelle. Si, à cinq heures, vous n'êtes pas là, j'embarque mon ancien client pour Santarem...

— OK ! J'ai pour habitude d'être toujours ponctuelle...

La nuit était tombée sur les toits de la ville. Une lumière indigo nimbait le dôme en mosaïques du *teatro Amazonas* et les moustiques avaient repéré la peau sucrée de Katherine qui terminait ses derniers achats, dont une machette, pour sa traversée sur le rio Negro. Elle rejoignit en taxi son hôtel, où elle abandonna polo et bermuda pour une longue robe blanche en lin. Elle noua ses cheveux blonds dans un impeccable chignon et protégea ses épaules d'un châle léger.

Puis elle prit la navette de l'hôtel pour s'accorder un vrai dîner au *Choppicanha*, un restaurant situé au sud de la ville, réputé pour son panorama exceptionnel sur les rives du fleuve Amazone. Katherine n'hésita pas à mélanger poisson et viande, se délectant de *feijoada* et de *tucunare* en bouillabaisse pour se rafraîchir en fin de repas d'un cocktail de fruits exotiques, composé de *cupuaçu*, d'*açaí*, de *jaca* et de *graviola*. Alors qu'elle était sur le point de déguster son café, son attention se focalisa sur un couple de touristes. L'allure élégante de l'homme lui rappelait celle d'Arthur. Cette impression était renforcée par le port d'un élégant panama. Le même que celui que portait Arthur en vacances le long de l'Arno à Florence, les soirs d'été. Katherine eut un pincement au cœur. Son absence devenait de plus en plus insupportable. L'angoisse finit par l'envahir. Les pires choses lui passèrent par la tête. Si elle était condamnée à ne plus revoir son visage, ne plus se perdre dans ses yeux noirs ni entendre le son apaisant de sa voix, que deviendrait sa vie ? La tasse de café lui échappa des mains et alla se briser sur le sol carrelé. Un peu confuse, elle s'empressa de payer sa note. Elle s'éclipsa du restaurant avant que son désarroi fût trop grand, trop visible.

Elle se fit reconduire en minibus jusqu'à son lieu d'hébergement, puis régla son réveil à quatre heures du matin et vérifia son sac à dos, laissant à la consigne de l'hôtel sa valise contenant ses affaires de ville. Elle ne trouva cependant pas le sommeil. Elle finit par tuer le temps en vérifiant encore et encore l'itinéraire sur les cartes topographiques et orohydrographiques.

Le lendemain, à cinq heures comme convenu, Katherine, un sac à dos à l'épaule, en pantalon, sur lequel était attachée la machette, et

chemise à manches longues de toile écru, chaussures de randonnée aux pieds, chapeau blanc Silver Star sur la tête et lunettes de soleil noires sur le nez, se présentait devant Franck Cramozzi, lequel fumait un cigarillo, assis sur l'un des sièges du bateau.

Il la détailla du regard avant de s'exclamer :

— Ponctuelle et très bien équipée, à ce que je vois ?

— Toujours, c'est une règle d'or à laquelle je ne déroge jamais, cher monsieur !

— Vous êtes une femme avisée et j'aime ça...

— On y va ?`

Franck Cramozzi se mit debout péniblement, comme s'il se remettait d'une mauvaise nuit.

— Et pressée avec ça ! Et où va-t-on exactement ?

— Je vous le dirai en temps voulu, il vous suffit de remonter le rio Negro.

— À vos ordres, ma petite dame ! Mais d'abord, si vous le voulez bien, réglons les problèmes d'ordre budgétaire.

Katherine embarqua dans la *lancha*, déposa ses affaires et retira de son sac à dos une liasse de billets de cent et de vingt dollars. Le passeur compta les billets avant de dire :

— OK, chère madame, nous pouvons maintenant naviguer en toute sérénité.

Katherine hésita un moment avant de monter à l'étage où elle posa son paquetage sur le sol pour ensuite s'allonger dans un hamac. Brusquement, elle se redressa, passa sa main autour de son cou. Le talisman de Yaméo n'était plus là. Un instant, l'affolement la gagna. Une foule de questions défila dans sa tête. L'avait-elle oublié à l'hôtel ? Était-ce un mauvais présage ? Avait-elle fait le bon choix de partir avec ce Français ? Complètement paniquée, elle s'extirpa violemment de sa couche et une fois accroupie, elle ouvrit son sac à dos avec hâte, puis déversa ses affaires à même le sol. Elle écarta ses vêtements et découvrit le pendentif à son plus grand soulagement. Elle le mit immédiatement à son cou.

Pendant ce temps, Franck Cramozzi larguait les amarres avant de courir vers le poste de navigation à l'avant du bateau. Ce dernier

quitta lentement la zone des embarcadères avant de prendre de la vitesse et, moins d'une heure plus tard, parvint au fameux confluent où se joignent les eaux bleu foncé du fleuve Solimoes qui se trouve en amont du fleuve Amazone et celles noires et acides du rio Negro. Un phénomène qui perdure sur plusieurs kilomètres et attire curieusement des dauphins roses d'eau douce qui accompagnent les embarcations avant de disparaître dès lors que l'acidité du rio Negro se renforce.

Katherine avait retrouvé son calme et apprécia le décor grandeur nature qui s'offrait à elle. Elle connaissait la région pour en avoir étudié les cartes, savait que la *lancha* pénétrait maintenant dans le parc écologique de January. Aussi les rives se rapprochaient progressivement au point de laisser peu de place au bateau, tandis qu'apparaissaient les premiers dauphins de rivière, une espèce protégée appelée *Boto cor de rosa*, symbole même de la richesse de cette réserve. Un peu plus loin, Katherine aperçut également des singes paresseux, des aigrettes, des jacanas ainsi que les *Victoria regia*, les célèbres nénuphars géants d'Amazonie.

Après avoir longé puis dépassé l'île de Xiborena aux terres fertiles où la faune et la flore se diversifient à l'infini, notamment avec une multitude d'espèces d'oiseaux multicolores, puis celle de Jacareubal encore plus luxuriante, la *lancha* pénétra le grand lac d'Acajatuba et Katherine regretta de ne pas avoir le temps de s'arrêter et d'aller saluer les Caboclos, ces métis issus d'Indiens et de Blancs qui vivent de la pêche, de la chasse et de la farine de manioc, loin des turpitudes de la vie moderne. La *lancha* poursuivit sa glisse sur le fleuve et Katherine bascula le hamac pour attraper son sac et en sortir une carte d'Amazonie afin d'examiner encore une fois l'itinéraire, dans le souci de rejoindre au plus vite le village de Yaméo. Un étage plus bas, les deux mains sur le gouvernail, son éternel cigarillo entre les lèvres, Frank Cramozzi fut interrompu par les vibrations de son téléphone satellite, fixé sur le tableau de bord, qui lui renvoya le scintillement d'une icône jaune, signalant la réception d'un message écrit.

CHAPITRE 9

Londres - *South Bank* - Oxo Tower

Clayton Baker était fou de rage alors qu'il terminait une conversation au téléphone. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Leur sésame venait de leur claquer entre les doigts. Il consulta sa messagerie électronique sur son ordinateur avant de s'approcher de la baie vitrée et de regarder son reflet. Ses mâchoires étaient crispées, ses lèvres tombantes, son front strié de rides. Il avait perdu brusquement de sa superbe, de son assurance naturelle, au point que ses redoutés yeux verts avaient perdu leur magnétisme. Il se sentait pour l'heure si désarmé, et il détestait cet état. Lui, l'un des hommes les plus puissants de la planète, à la tête d'un des plus grands consortiums régnant sur le marché mondial de la santé ! Il ne pouvait pas en rester là. Son statut de leader ne le lui permettait pas. Il se dirigea vers le bar, dévissa le bouchon d'une bouteille de bourbon de cinquante ans d'âge et se servit un verre. Il avala deux rasades avant de retourner à son secrétaire. Il alluma le mur d'écrans qui lui faisait face, pianota ensuite sur des touches un numéro de téléphone. Une fraction de seconde plus tard, un visage carré aux traits saillants, barré de lunettes noires, apparut sur les plasmas. Ses sourcils courbés et ses narines frémissantes trahissaient son étonnement, voire son embarras. Accoutré d'un treillis noir, son correspondant s'apprêtait à s'attabler pour déjeuner, leur visioconférence ayant été prévue initialement en fin d'après-midi.

— Colonel Bradford, j'espère que vous avez de bonnes nouvelles à me transmettre, car le professeur Truman vient de m'avertir que notre paquet est perdu à jamais.

À ces mots, l'homme retira ses lunettes, puis baissa les yeux.

— Rien de plus, monsieur, il est toujours dans la nature, avoua-t-il. Mais nous continuons les recherches, j'ai mis mes meilleurs hommes à ses trousses, nous finirons bien par retrouver, cet ancien mercenaire de Jim Henderson. Maintenant qu'il est reconverti en guide, il ne doit plus être aussi difficile à localiser.

— Je le souhaite pour vous. J'ai demandé au professeur de vous emmener au village lors de sa prochaine sélection. On vient de porter à ma connaissance que notre paquet a une progéniture, un médecin qui a fait ses études à Manaus et qui fut proche du mouvement

écologique et altermondialiste *Indios Bravos*.

— Si je comprends bien, j'ai désormais deux gibiers à pister.

— Affirmatif, lui confirma Baker. Je vous transmets toutes les informations à ma disposition sur ce médecin. Une dernière chose, colonel Bradford, à partir de maintenant, je ne tolérerai plus d'échec, de contretemps ni d'approximation... Je veux des résultats !

— À vos ordres, monsieur Baker.

Baker interrompit la communication. La porte capitonnée de son bureau s'ouvrit. Une femme d'une cinquantaine d'année au chignon impeccable fit son apparition. Portant un tailleur gris ajusté, un foulard de soie aux nuances carminées noué à son cou, elle dégageait toute l'élégance et la froideur d'une secrétaire particulière.

— Monsieur Baker, votre rendez-vous est arrivé.

— Très bien, Gersende, conduisez monsieur Fergusson Mills dans nos salons privés.

*

* *

Fergusson Mills, la soixantaine, crinière blanche, regard bleu acier et corps longiligne revêtu d'un costume de marque à la coupe personnalisée, profitait, depuis le dernier étage de l'Oxo Tower, de la vue panoramique sur la Tamise et le *London Bridge* orné de sa grande roue appelée communément par les Londoniens « *Eye* » tout en consultant ses SMS sur un Blackberry.

Son observation fut troublée par le bruit fracassant de la porte du salon et des talons claquant sur le parquet flottant. Se retournant calmement, il trouva face à lui un Clayton Baker au visage rembruni et au regard inquisiteur. Celui-ci tendit une main ferme au vice-président de la fondation *Green Rock Planet* qui glissa machinalement son portable dans la poche extérieure de son blazer.

— Des soucis, Clayton ?

Son hôte ne pipa mot et se dirigea vers une cave à cigares posée sur une étagère en verre. Il choisit un churchill du Nicaragua et coupa sa tête conique avant d'en embraser l'extrémité.

— Oui, plutôt, lâcha-t-il en tirant sur son havane.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins ni tourner autour du pot, Clayton... Votre consortium attire l'attention et certaines rumeurs deviennent persistantes, beaucoup trop... Le prince en personne commence à avoir des soupçons. Autant j'avais pu convaincre son père

parce que l'époque permettait toutes les opérations de blanchiment d'argent et que le capitalisme était sans limites, autant aujourd'hui, avec tous ces mouvements altermondialistes et écologistes, les enjeux de la principauté ont bien changé !

— Pas de ça avec moi, Fergusson, vous étiez au courant des tenants et des aboutissants et de leurs évolutions possibles. Personne ne vous a forcé à encaisser les huit millions de dollars d'actions de COSMOCORP ! Mais le marché reste identique : votre rôle est de contrôler officiellement *Green Rock Planet*.

Fergusson accusa le coup d'un hochement de tête comme s'il avait eu un renvoi.

— Asseyons-nous et parlons, voulez-vous ? proposa Clayton en indiquant des deux mains un coin de la pièce où quatre fauteuils et deux canapés de cuir écru entouraient une table basse en verre à la ligne ovoïde.

Les deux hommes prirent place, Clayton sur le bord d'un des fauteuils alors que Fergusson Mills s'asseyait confortablement en face de lui dans l'un des canapés. Clayton exhala une fumée brune de son cigare avant d'engager la conversation.

— Fergusson, vous vous demandez toujours pourquoi nous avons choisi comme nouvel espace d'exploitation, l'Amazonie. Pour une raison simple : cette région est un eldorado pour l'industrie pharmaceutique. Savez-vous que soixante-dix pour cent des plantes répertoriées dans cette forêt sont utilisées pour la lutte contre le cancer ?

— Votre argument est de taille, je le reconnais !

— Mais vous ne savez pas tout, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Il existe quelque part en Amazonie une peuplade reculée et aux rites mystérieux, les Waimiri... Certains d'entre eux savent doser une certaine substance à même de tuer, mais aussi de soigner les maladies les plus graves. C'est pourquoi nos laboratoires recherchent le moyen de doser ce médicament naturel. Et le sujet est sensible à manipuler, car on touche au chamanisme, à des croyances et à des coutumes ancestrales. L'Amazonie a tout à nous apprendre. Comment vous expliquer cela... Les sociétés amazoniennes ont en commun une représentation dynamique de l'univers caractérisée par un flux cyclique d'énergie qui explique l'alternance de la vie et de la mort, la construction et la destruction, la santé et la maladie, l'équilibre et le

déséquilibre. Cette énergie est conçue comme une métaphore qui recouvre des notions aussi diverses que l'âme, le pouvoir, le désir et l'intention. Les humains, les plantes et les animaux sont des entités dotées d'intentionnalité et de pouvoir d'action. Toute action humaine, comme la chasse, l'anthropologie et la guerre, implique une redistribution collective et une ritualisation. Cependant la chasse, le cannibalisme ou le meurtre commis par des individus peuvent revêtir un aspect asocial et négatif. C'est là que les chamans sorciers évoluent : le chaman prêtre, le chaman du temps, le chaman de lumière et le chaman de l'obscurité... Mais le chamanisme amazonien est avant tout un animisme de la prédation. L'association du chaman et du jaguar est capitale, comme celle du tabac qui sert à relier les deux, une substance qui a pour fonction d'effacer « l'odeur du sang ». Le chaman « rêve » et suit la route du jaguar afin de devenir prédateur d'êtres humains. Rêver étant aussi la faculté de recevoir des chants qui appartiennent à l'individu rêvé et qui serviront à le tuer.

— Vous devriez vous produire en conférences, vous êtes brillant, cher ami ! s'exclama Fergusson Mills sur un ton narquois.

— Vous croyez ? demanda benoîtement Clayton Baker.

— Ce que je crois, c'est que vous avez mis beaucoup trop de moyens encore une fois pour canaliser le savoir de quelques sauvages, voilà ce que je crois ! Comme de construire un bâtiment à l'architecture futuriste en plein enfer vert...

— Je viens de vous faire la démonstration que derrière ce que nous recherchons se cachent des millénaires de savoir, de connaissance et de pratiques qui échappent à la culture occidentale. La tâche s'est révélée plus ardue que prévue et nous avons dû créer les conditions adéquates à des expérimentations *in situ*, car nous n'avons trouvé à ce jour ni l'espèce ni le dosage, c'est pourquoi nous essayons toutes les pistes...

— Dosage ? Espèce ? Quelle espèce ?

— Un batracien, Fergusson, un batracien de deux à sept centimètres qui peut arborer toutes les palettes de couleur de la création que les indigènes appellent grenouilles à flèches et que nos chercheurs appellent aposématiques, aussi belles que vénéneuses... Des espèces si nombreuses que nous avons perdu beaucoup de temps à les réunir toutes. Il en existe trois grandes familles : les dendrobates, les phyllobates et les phylloméduses et nos recherches ont demandé beaucoup de cobayes... Car il y a un hic, Fergusson !

— Lequel ?

— En captivité, elles ne produisent plus de poison.

— Nous avons été obligés de passer à la vitesse supérieure.

Expérimenter sur autre chose que les animaux...

— Cela n'était pas prévu dans nos accords ! s'insurgea Fergusson Mills.

— Que croyez-vous, Fergusson, que le secteur médical se contente seulement de petites souris ? Ne me faites pas rire ! Le défi est énorme. Nous avons compris au fil des recherches que les molécules des phylloméduses sont fortement antibactériennes, si bien qu'elles peuvent tuer des bactéries résilientes. Un autre exemple ! L'une des toxines sécrétées par ces animaux s'appelle l'épibatidine. C'est un analgésique deux cents fois plus puissant que la morphine. Ce n'est pas tout, nous avons découvert également qu'elles peuvent combattre et traiter les maladies sexuelles. Vous voyez où je veux en venir.

Fergusson Mills hocha la tête de surprise en écarquillant les yeux, comme s'il venait de saisir qu'il se trouvait face à la caverne d'Ali Baba.

— Les deltorphines et les démorphines fabriquées par ces batraciens sont l'accès à la création d'un vaccin contre le *HIV*. Vous comprenez maintenant pourquoi nous n'avons pas lésiné sur les moyens et les sacrifices... L'enjeu est historique. Fergusson, les huit millions d'actions qu'on vous a offerts pour entrer dans le capital de notre société ne sont rien par rapport aux bénéfices colossaux que nous ferons.

— Vu comme ça, l'actionnaire que je suis devenu ne peut que se réjouir...

— Maintenant, vous comprenez mieux pourquoi nous avons besoin de soutirer aux chamans leurs secrets. En effet, seuls quelques-uns d'entre eux connaissent les dosages et les formules secrètes pour arriver à fabriquer un vaccin. Hélas ! cette entreprise est plus laborieuse que prévue. Mais ce n'est pas tout. Un autre problème est venu se greffer sur nos difficultés, l'une de vos employées a mis son nez dans des affaires qui la dépassent et ne la regardent pas... Un de ses complices a pénétré la nuit dans l'un de nos laboratoires de spectrométrie.

— Katherine Krall ?

Le maître des lieux cligna des yeux tout en tirant sur son havane.

— Comme vous n'avez pas su faire le nécessaire pour l'évincer de sa mission, il nous faudra recourir à certaines actions dont vous déplorez la portée d'un point de vue moral. Mais nous n'avons pas le choix et vous non plus ! Il n'y a pas d'autre issue. D'ailleurs, les représailles ont

d'ores et déjà commencé.

— C'est une menace, Clayton ?

— Non, une mise au point, tout simplement... C'est pour cette raison que je vous ai demandé de venir ici au plus vite... Ce que vous avez fait et je vous en remercie...

— Je l'aurais fait de moi-même, ma position risque de devenir critique et il va m'être difficile de vous soutenir bien longtemps sans compromettre la présidence de la fondation *Green Rock Planet*... rétorqua Fergusson Mills.

— Vos arguties sont inutiles, répliqua Baker tout en déposant son cigare sur un cendrier en verre. Vous êtes des nôtres et vous êtes déjà mouillé jusqu'au cou ! Comme nous tous ici... et vous n'avez pas d'autre possibilité que de nous soutenir encore pour sortir de l'impasse ! Vous êtes avant toute chose un homme d'affaires et l'humanitaire ou l'écologie ne sont là que pour les faire fructifier ! Vos intérêts se trouvent dans les domaines les plus divers mais aussi les plus juteux, que ce soit dans les secteurs de la pharmacie, de l'armement, du pétrole, de l'environnement, de l'assurance et de la banque, dois-je vous rappeler vos jetons de présence aux divers conseils de surveillance des sociétés en question ?

Clayton Baker avait presque rugi mais Fergusson Mills évita de relever l'affront de cette invective et rassembla ses énergies pour rester calme, tandis que son hôte se levait du fauteuil en glissant sa main droite dans la poche de la veste de son costume, pour en sortir son iPhone, dernier modèle d'Apple, dont l'écran affichait un message SMS. Tout en s'éloignant du petit salon en direction des baies vitrées, le patron de HIVCORP tourna la tête vers le vice-président de la fondation en lui annonçant :

— Veuillez m'excuser, Fergusson, mais il faut que je passe un coup de fil urgent... un dossier que je surveille personnellement...

Malgré l'éloignement, une voix éraillée s'entendait de là où se trouvait Fergusson Mills, sans qu'il parvienne à comprendre les mots prononcés. L'interlocuteur en question ne cessait de parler et Clayton l'écoutait avec intérêt.

Quand son contact cessa de brailler, Clayton Baker raccrocha sans avoir prononcé un seul mot et revint vers son visiteur tout en esquissant un sourire de satisfaction qui inquiéta Fergusson Mills, au point que son visage, habituellement hâlé par les ultraviolets dont il abusait, se mit à pâlir.

CHAPITRE 10

Quelque part sur le rio Negro

La sonnerie du cellulaire et la voix rogue enrouée par l'abus de tabac et d'alcool de Franck Cramozzi attira l'attention de Katherine, qui abandonna aussitôt son étude de la carte de l'État d'Amazonia, déjà fort perturbée par ses pensées qui s'en allaient régulièrement vers Arthur, se demandant bien ce qu'il avait pu devenir. Pour mettre fin à son tourment, elle sortit de son hamac pour ensuite descendre les marches et rejoindre la cabine de pilotage où elle vit son pilote raccrocher son téléphone par satellite. Franck Cramozzi sembla surpris de sa venue, osant espérer qu'elle n'avait rien entendu de son monologue téléphonique et, pour mettre fin à ses doutes et à sa gêne, il l'apostropha d'un ton léger :

— Alors, ma belle dame, on s'ennuie ?

Katherine ne s'offusqua pas du ton familial employé et répondit aussitôt :

— Pas le moins du monde, mais le chemin est long, autant bavarder un peu, qu'en pensez-vous ?

— Je n'en pense que du bien et je prendrai bien un verre avec vous... proposa Franck tout en mâchouillant son cigare.

— Ici et maintenant ?

— Absolument ! Si vous voulez bien me rendre le service de nous servir à boire pendant que je continue à barrer, il y a des verres, du whisky, de la vodka et du rhum sur votre gauche, là dans le petit meuble...

Franck désigna d'un hochement de tête le rangement en question, un confiturier en rotin vers lequel elle se retourna pour s'agenouiller devant et commença à mettre verres et bouteilles sur la tablette du dessus. Mais, au moment où elle allait se relever, Franck Cramozzi vérifia les alentours d'un regard circulaire, sortit une lame acérée dissimulée entre sa ceinture et sa chemise, puis lui asséna deux coups violents entre les omoplates. La jeune femme s'écroula, puis s'étala sur le sol, la bouche gorgée de sang. Les deux verres qu'elle tenait dans les mains volèrent en éclats. Le barreur diminua la vitesse du bateau jusqu'à l'arrêt complet et ne perdit pas une minute pour se baisser, se saisir du corps et le passer par-dessus bord. Il balaya une nouvelle fois l'horizon d'un regard rapide, craignant l'irruption des patrouilles de la police fluviale qui depuis quelques années étaient omniprésentes sur le fleuve, à cause de l'explosion du trafic de drogue en provenance de Colombie. Il observa le corps inanimé de Katherine s'enfoncer

doucement dans l'eau noire. Il aurait pu, certes, l'achever d'une balle en pleine tête, mais il valait mieux éviter de faire du vacarme et d'éveiller la suspicion d'assassinat par balle au cas où le cadavre serait un jour retrouvé. Ce qui avait peu de chances de se produire puisque de nombreux prédateurs aquatiques sillonnaient les eaux du rio Negro ; caïmans et piranhas ne tarderaient pas à venir festoyer.

Il s'empara ensuite d'un balai-serpillière qui trempait dans un seau rempli d'eau saumâtre à côté du gouvernail et fit disparaître le sang que Katherine avait laissé, ainsi que les débris de verre. Il essora le frottoir, s'empara du seau dont il jeta le contenu dans le fleuve. Il nettoya ensuite scrupuleusement la lame de son couteau.

Une fois l'attirail de nettoyage remis à sa place, Franck Cramozzi sourit de satisfaction. Il alluma un nouveau cigarillo, car il savait qu'il avait désormais une bonne nouvelle à transmettre. Son contrat était rempli. D'abord le journaliste et maintenant la scientifique. Les cinq cent mille dollars facturés pour ses services allaient être virés sur son compte situé aux îles Caïmans dès son prochain coup de fil. Le tueur à gages reprit en main son téléphone fixé sur la tablette près du gouvernail. Alors qu'il pressait la touche de rappel automatique, un jaguar au pelage sombre accourut sur la berge et stoppa net devant la *lancha*, foudroyant Franck, qui en eut le souffle coupé, d'un regard lumineux et meurtrier. Il dut rassembler toute son énergie pour articuler ses mots à l'interlocuteur qui répondait à son appel.

Le visage de Franck Cramozzi avait ruisselé de sueur tout au long de la brève conversation qu'il avait eue avec son mystérieux correspondant dont il n'avait prononcé ni le nom ni le prénom ni la fonction et à qui il avait confirmé le passage de vie à trépas du « deuxième colis ». Les yeux topaze du jaguar n'avaient eu de cesse de le transpercer d'un regard magnétique. Le tueur ne semblait pas rassuré, bien que rompu à tous les dangers et menaces de cette terre sauvage. Ce félin dégageait quelque chose d'à la fois malsain et indicible. Comme si le prédateur allait sauter de la rive sur la *lancha* pour le tuer à son tour. Le navigateur détourna le regard, reposa délicatement le combiné téléphonique sur la tablette, craignant que le moindre bruit puisse l'exciter, avant de pousser le levier de vitesse. Le bateau reprit sa route sur le fleuve tandis que le jaguar quittait la rive pour s'enfoncer dans la forêt à grandes foulées bondissantes, alors qu'une silhouette descendait d'un *Eperua bijuga*, cet arbre longiligne et majestueux dont le feuillage s'élève vers le ciel jusqu'à trente mètres de hauteur.

Une silhouette qui s'avança à pas de loup vers la rive du rio Negro, en mettant ses pas dans les traces que le jaguar avait laissées.

CHAPITRE 11

Londres - Parvis de l'Oxo Tower

Clayton Baker avait tenu à raccompagner Fergusson Mills au pied de l'immeuble.

Si le PDG de HIVCORP s'était montré affable avec son interlocuteur qui avait insisté pour saluer Gersende dont il admirait le classicisme vestimentaire et la prestance tout à la fois digne et dévouée, il changea immédiatement l'expression de son visage et le voyage en ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée se fit dans un silence glacial. Les deux hommes restèrent côte à côte sans croiser leurs regards ni échanger un seul mot.

Une fois sur le parvis de la tour, Clayton fit signe au concierge en livrée rouge carmin d'arrêter un taxi alors que son cellulaire vibrail. Comme il répondait à l'appel, son visage sombre s'éclaira d'un sourire rayonnant qui réussit à détendre les muscles de sa mâchoire carnassière, laissant apparaître une dentition d'un blanc ivoire éclatant. Il ralluma son cigare qu'il avait négligé pendant sa conversation avec Fergusson Mills et dessina des volutes cobalt dans l'air pendant qu'il écoutait le son nasillard sortant de l'oreillette Bluetooth accrochée à sa tempe.

Une fois qu'il eut raccroché, Fergusson chercha à croiser son regard et reçut pour récompense une phrase lapidaire : « La chasse aux papillons est bel et bien terminée. » Le vice-président de *Green Rock Planet* se garda bien de commenter et s'engouffra dans le taxi qui venait d'arriver, visiblement soulagé, en passant sa main dans sa chevelure argentée.

Clayton Baker pivota rapidement sur ses talons et rejoignit les ascenseurs, bien décidé à lancer la deuxième partie de son plan. Mais avant de plonger dans la vague du travail, il se trouvait fort disposé à expérimenter la nouvelle génération de pilules pour la vigueur sexuelle, largement plus puissantes que les fameuses pilules bleues que ses laboratoires avaient naguère mises au point, bien qu'il ait été mis en garde contre leurs effets secondaires encore non maîtrisés, et dont les résultats semblaient prometteurs.

Il remonta au dernier étage de la tour. Une fois arrivé, il descendit les marches en marbre rose qui conduisaient à son spa particulier, sans pouvoir contenir un sourire jubilatoire. Il avait un grand besoin de

décharger à la fois son excitation et sa colère et pour cela il pouvait compter les yeux fermés sur la diligence de sa secrétaire. Il fallait en convenir, malgré sa rigidité apparente, Gersende n'avait pas d'équivalent pour sélectionner les meilleures filles. Elle n'hésitait pas non plus à participer aux ébats collectifs de son patron et amant. Comme une certaine collaboratrice l'avait autrefois fait pour assouvir les besoins pressants, incessants et sans limites d'un certain président des États-Unis, dopé par un traitement contre des douleurs insupportables, qui à l'époque pourtant, ne possédait nullement la puissance des substances dont profitait Clayton Baker aujourd'hui. Et ce, grâce aux avancées scientifiques menées par les laboratoires de HIVCORP, sans compter la multitude de maladies incurables qu'elles guériraient un jour.

CHAPITRE 12

Forêt de Uatuma

Jim Henderson passa sa main sur son front perlé de sueur et tuméfié par des coups de crosse. Cela faisait près d'une heure qu'il courait à travers la jungle, pisté par quatre mercenaires à qui il avait faussé compagnie. Ses ravisseurs avaient négligé le fait qu'il était un ancien des forces spéciales rompu à toutes les techniques d'évasion. Séquestré plusieurs jours dans une ancienne aciérie à proximité de la ville de Balbina sans boire ni manger, Jim avait fini par les supplier de le détacher pour satisfaire un besoin naturel. Son apparente faiblesse due aux supplices qu'il avait endurés avait poussé l'un d'entre eux à lui ôter ses liens et à l'accompagner en retrait du baraquement. Il n'avait alors pas fallu longtemps au prisonnier pour briser les vertèbres de son gardien, s'emparer de sa machette et s'enfuir dans la forêt d'Uatuma.

La forêt d'Uatuma n'était qu'un enchevêtrement d'arbres et de lianes abritant des centaines d'espèces de prédateurs, un vrai guêpier pour celui qui ne connaissait pas les pièges de cette flore luxuriante et hostile. Cet espace feuillu et sauvage dissimulait également en son sein de nombreux marécages mouvants. C'était bien dans cet endroit dangereux que Jim comptait les entraîner. Il enleva sa chemise tachée de sueur, déchira une manche puis accrocha un morceau d'étoffe sur une branche en direction de l'ouest, afin de fausser les pistes. Il fit quelques pas et s'immobilisa à nouveau. Le reste de la chemise, il s'en servit pour recouvrir ses chaussures afin d'effacer toute trace. Le baroudeur, torse nu et muscles saillants, rebroussa chemin et s'engagea vers le sud. Une pluie soudaine se mit à l'accompagner. Jim eut un léger sourire de satisfaction. Ces précipitations semblaient se manifester en sa faveur, apportant une confusion supplémentaire à ses adversaires. Sa prochaine destination était la *Caverna da Maroaga*, un endroit chargé de mystères et prisé par les chamans Waimiri ; il espérait ainsi retrouver dans ses galeries Yaméo. L'averse se transforma en véritable déluge au fur et à mesure de sa marche et ses pieds s'enfoncèrent de plus en plus dans une terre molle. Il craignait par-dessus tout de tomber sur l'un de ces îlots de sable mouvant tant redoutés par tous ceux qui entreprenaient une équipée dans la forêt d'Uatuma. Il réussit à parcourir une distance appréciable sur le sentier cahoteux et parvint en peu de temps à rejoindre un pont en bois délabré. Il le traversa puis sauta dans un vallon très argileux. Dans sa

course, il perdit l'équilibre et une coulée de boue l'emporta. Cette chute lui sauva malgré tout la vie, car des rafales de balles sifflèrent très près de son crâne, écorchant les troncs d'arbre avoisinants. Une fois sur ses jambes, il s'aperçut qu'il avait égaré sa machette. Son stratagème n'avait fonctionné qu'à moitié. L'un des deux mercenaires lui avait emboîté le pas et se trouvait désormais à proximité. Pas le temps de la chercher. Que faire ? Il regarda les environs, choisissant non pas le sentier qui s'ouvrait devant lui et qui lui serait fatal, mais le feuillage compact qui se trouvait à sa gauche et sous lequel il se faufila à plat ventre. La densité herbeuse de cette forêt sempervirente à feuillage coriace dite *caatinga* était telle que Jim se trouvait abrité sous une sorte de tonnelle qui le protégeait de la pluie qui avait encore redoublé de vigueur. Au bout de quelques mètres à peine, il bifurqua sur sa gauche juste à temps pour éviter la seconde salve tirée par son poursuivant. Après quelques coudées, le consistant abri naturel se fit moins dense et il se trouva face à un arbre de type bois de rose, reconnaissable entre tous, étant donné la puissance de ses racines s'enfonçant dans la terre jusqu'à quinze mètres, et dont le sommet pouvait en atteindre trente, et surtout grâce à l'odeur bienfaisante qu'il dégagait. Il se propulsa sur le tronc et entreprit de l'escalader, trouvant prise sur les feuillages épars avant de parvenir enfin sous la frondaison touffue.

Il prit place sur l'une des branches alors que des pas et une voix parlant la langue de Goethe se faisaient entendre à quelques mètres de sa cachette. Son adversaire fut très vite à proximité, parlant dans un talkie-walkie, certainement à son partenaire, pour savoir quelle position il devait choisir, lorsqu'il décida de faire quelques pas supplémentaires, parvenant ainsi au pied de l'arbre. Jim ne réfléchit pas et sauta dans le vide pour s'écraser sur lui de toute la force que lui donnait la distance. Il lui brisa ensuite la nuque d'un seul geste de la main. Il s'empara du couteau à sa ceinture et se tapit dans le feuillage. Comme le second poursuivant accourait, Jim bondit sur lui. Ce dernier n'eut pas le temps d'ouvrir le feu, recevant une série de coups de couteau dans le ventre et s'écroula. Une fois debout, Jim empoigna le fusil d'assaut tombé dans la boue, mit en joue ses assaillants, et leur tira à chacun une balle entre les deux yeux. Le chargeur vidé, il s'en débarrassa et se baissa vers le premier cadavre pour lui prendre son arme de poing, un Taurus 971 qu'il rangea dans sa ceinture puis il reprit sa course sans attendre.

Jim rejoignit le sentier par lequel il était venu, en se faufilant sous l'épaisse tonnelle. Il le suivit à marche forcée, alors que la fatigue se faisait sentir et que la faim lui vrillait les entrailles. Il continua néanmoins à marcher sous la bruine qui avait remplacé l'orage. D'après ses souvenirs, ce chemin devait le conduire vers la *Caverna da*

Maroaga. Il marcha encore longtemps, alors que la bruine avait cessé de tomber, remplacée par un soleil écrasant qui filtrait à travers la canopée pourtant épaisse.

Évitant de trébucher sur les nombreuses racines qui s'épalaient sur le sentier, il s'enfonça très loin dans la forêt. Il fut bientôt en présence de monticules rocheux qui grimpaient au milieu de la flore de plus en plus dense. Il s'agissait des premières cavernes du site du Maroaga qui annonçaient le lieu sacré des chamans, certains d'entre eux venant de très loin d'après ce que le baroudeur en savait depuis qu'il parcourait cette contrée d'Amazonie. Mais Jim fut tout à coup stoppé dans sa marche par le feulement d'une bête qu'il connaissait trop bien pour ne pas la respecter : un jaguar. Une mise en situation exceptionnelle qui ne pouvait laisser insensible l'ancien chasseur de fauves. Était-ce là un appel du destin ou un signe de Yaméo ? Il aperçut le félin au poil ras et à la robe de jais satinée derrière un bosquet, allongé sur une branche d'arbre penchée. Il soutint le regard de citrine de la bête et fut impressionné par sa tête volumineuse et ses puissantes mâchoires. Le jaguar émit un nouveau feulement avant de se mettre sur ses pattes et de montrer ses canines acérées. Jim baissa la tête et laissa son arme automatique fixée à sa ceinture. Non pas qu'il craignît le félin, mais il s'était juré de ne plus en tuer. Sachant très bien que son pistolet et sa rapidité à dégainer ne donneraient aucune chance à cette bête à la combativité féroce, il prit la décision de reculer calmement, un pas après l'autre, sans faire de bruit. Le manège s'éternisa jusqu'à ce que Jim sorte du périmètre des monticules rocheux. Puis, constatant que le jaguar ne l'avait pas suivi, il se retourna et mit ses pas dans le premier espace dégagé qui pouvait annoncer un possible passage tout en réfléchissant à ce qu'il allait faire. Le plus simple étant de rejoindre les rives du rio Negro dont il savait la présence à l'ouest de sa position, il changea de direction et enleva les tissus qui camouflaient les semelles de ses boots, puis sans attendre, il poursuivit sa route. Les feuillages acérés eurent très vite raison de son torse déjà ensanglanté et la boue recouvrit entièrement les jambes de son pantalon déchiré. Deux heures plus tard, à bout de forces, alors qu'une pluie lourde, grasse et brûlante s'était mise à tomber, son regard se porta enfin sur l'entrée de la caverne. Il lâcha un soupir de soulagement avant de vaciller et de s'écrouler face contre terre.

*

* *

Une heure plus tard encore, alors que le soleil avait repris ses droits,

un homme barbu, griffé d'une cicatrice à la joue et armé d'une carabine munie d'un silencieux fit son apparition derrière un arbre, suivi d'un second, attifé d'un bandana noir et habillé d'un treillis coupé à la taille par une ceinture qui portait deux grands couteaux. C'étaient les deux autres poursuivants de Jim Henderson dont le subterfuge n'avait visiblement pas fonctionné comme il l'avait espéré. L'un des deux mercenaires balaya les environs d'un regard circulaire avant de s'approcher et de se pencher sur le corps de Jim tombé d'épuisement. Avec un sourire carnassier, il retira le poignard de l'étui fixé à sa ceinture mais, alors que le tueur allait s'agenouiller pour porter la lame sur la gorge de Jim, une fléchette déchira l'espace pour venir se loger avec force dans sa veine jugulaire. Tétanisé, il demeura debout, interdit, le regard fixe et brumeux avant de s'écrouler à terre sur le dos, le corps agité de convulsions, la bouche écumante, envahie d'un magma spongieux composé de salive et de sécrétions acides qui remontaient de son œsophage. Le second n'eut pas le temps d'armer son fusil qu'une seconde fléchette siffla et alla perforer son cou. Il connut le même sort que son compagnon d'armes. La douleur foudroyante avait injecté ses yeux de sang et il vécut alors les secondes comme des heures, avant que l'étouffement ait raison de sa vie. Il passa de vie à trépas dans une ultime plainte de souffrance, provoquant l'envolée fulgurante des volatiles en présence, qui rompirent le macabre silence.

CHAPITRE 13

Caverna da Maroaga

Katherine Krall entrouvrit les yeux péniblement. Autour d'elle ne flottait qu'ombres insaisissables et silhouettes évanescentes. Une odeur nauséabonde envahissait l'espace nébuleux qui l'entourait. Elle distingua néanmoins tout près d'elle une lueur vacillante au-dessus de laquelle des petits animaux empalés sur de longs pics en bois étaient en train de suinter. Une ombre furtive passa devant elle. Katherine eut le temps de distinguer le totem de son talisman. La même griffe de jaguar noir qu'elle portait à son cou. Était-elle morte ? songea-t-elle. Son corps astral venait-il de quitter son enveloppe charnelle pour les chemins célestes ? La grande faucheuse avait certainement eu raison d'elle. Le film de ses derniers instants défila sous ses yeux en des flashes violents : la lame s'enfonçant dans son dos, le goût âcre du sang dans sa bouche, le sourire malsain de son agresseur, se délectant de la voir agoniser, le contact froid de l'eau et sa plongée dans les abysses noirs du rio Negro.

Au même moment, une violente douleur irradiia l'ensemble de son corps et elle devina la lame oblongue d'un poignard récoltant les gouttes qui ruisselaient des animaux embrochés. La silhouette s'approcha d'elle à nouveau, un bout de bois à la bouche. Katherine sentit un souffle lent sur sa nuque, à l'instar d'un félin embusqué dans la jungle, prêt à bondir sur sa prochaine proie. Katherine, aussi bizarre que cela pût paraître, ne semblait plus avoir peur. Comme si l'idée de la mort n'avait plus de prise sur elle. Au-dessus d'elle, la présence mystérieuse se mit à fumer le bâton lentement jusqu'à ce qu'une flamme jaillît de son extrémité. Elle apposa ensuite la flamme sur le dos de la jeune femme, prit en main le poignard imbibé de liquide et l'appliqua sur ses omoplates. Katherine ressentit à l'intérieur de son être une forte chaleur et l'accélération de son flux sanguin. La tension intense commença au niveau de son crâne puis traversa son cœur pour envahir toutes les parties de son corps. À la suite de ces deux minutes de circulation intense de son fluide vital, des vomissements firent leur apparition et durèrent près de quatre minutes, jusqu'à ce que la bile fût expulsée, le mal chassé. Le front de la scientifique se constella de sueur. Les haut-le-cœur laissèrent place à des sueurs froides, mais curieusement elle recouvra un sentiment de légèreté. Elle ressentit même une certaine vigueur envahir ses cellules. Ses yeux se

refermèrent progressivement pour la plonger dans le néant, un néant apaisant, voire libérateur.

*

* *

Le docteur Fernando Katikuna était connu pour son dévouement et les heures interminables qu'il consacrait aux soins des malades de l'hôpital Conte Teles de Manaus depuis maintenant cinq ans, après avoir suivi ses études à la faculté fédérale de Rio de Janeiro et exercé un temps son métier dans les favelas sur les hauteurs de la ville. Période où il fut initié à la cause révolutionnaire du mouvement écologique et altermondialiste *Indios Bravos*, dirigé par Manuela Baptista, chef du service de chirurgie traumatologique et orthopédique dans lequel il termina son internat. La légende raconte qu'elle fut son mentor et aussi sa maîtresse. Leur lutte commune commença par une opposition farouche à la future construction du barrage de Belo Monte sur le rio Xingu, dans l'État du Pará, au Brésil.

Un projet à l'impact environnemental désastreux, menaçant la biodiversité et provoquant la disparition d'espèces rares. Le docteur Fernando Katikuna connaissait la valeur inestimable de la rivière Xingu, riche de plus de six cents variétés de poissons et de batraciens, en particulier la grenouille *Allobates crombiei*, chère au peuple des Kapayos.

Mais ce que la plupart des personnes qui le côtoyaient tous les jours ne savaient pas, c'est qu'il portait un autre nom pour une autre destinée en tant qu'héritier et dépositaire d'une tradition sacerdotale. En effet, chaman et fils de chaman de la tribu des Waimiri, Fernando Katikuna, une fois dans la jungle, n'était autre que Jivajos, fils de Yaméo. Dès qu'il avait appris sa mort quelques jours plus tôt, il avait posé un congé sans solde à durée indéterminée pour rejoindre son village natal et prendre sa suite. Son peuple se trouvait en danger et sa place était désormais parmi les siens.

Depuis son retour sur ses terres natales, le travail ne manquait pas, par ailleurs. Si Jim Henderson s'était rétabli en deux jours, le cas de Katherine Krall semblait plus difficile à résoudre, même si le mal avait été recraché grâce au mystérieux sérum du jeune chaman. Pendant les dix jours qui suivirent, les deux hommes se relayèrent au chevet de Katherine et partaient à tour de rôle se laver à la cascade qui se trouvait à quatre kilomètres de là. Quand Jivajos s'y rendait, il revenait toujours avec une gibecière chargée des racines et des plantes

qu'il avait ramassées, mais le plus impressionnant était quand il arrivait avec la dépouille d'un caïman ou d'un singe posée sur l'épaule. Quand c'était le cas, il dépeçait la viande dès son arrivée et préparait le repas sur le parvis de la grotte, transformée en rôtissoire et cuisine de fortune pour l'occasion. Des braises s'y trouvaient toujours actives avec au-dessus une broche fabriquée de branches d'arbres humides reliées entre elles par un savant tissage de feuillage. Une source coulait des rochers en un mince filet d'eau, juste à côté de l'entrée de la grotte. Jivajos prenait également grand soin de Katherine en la déshabillant entièrement pour la masser minutieusement deux à trois fois par jour et lui donner à boire à l'aide d'un roseau en guise de paille, qu'il glissait entre ses lèvres qu'il veillait à conserver constamment humides. Il lui changeait aussi sa tunique blanche chaque jour, puisant alors dans l'immense réserve constituée dans une panier entreposée dans le coin le plus sec de la grotte. À court de vêtements, qui séchaient difficilement compte tenu de la forte humidité renforcée par les pluies nocturnes, Jim avait fini par adopter lui aussi cette tenue de circonstance, imitant la tenue traditionnelle de Jivajos.

Ainsi, dix jours après avoir repêché Katherine, les soins qu'il lui avait prodigués n'étaient pas encore parvenus à provoquer sa guérison et elle demeurait toujours endormie sur sa couche de fortune, constituée de feuilles de palmiers déposées sur une roche plate, haute et rectangulaire. Mais Jivajos ne désespérait pas de réussir. Là où le médecin se serait découragé, le chaman croyait aux vertus de la science transmise par son père, qui la tenait de ses ancêtres, et de tous les secrets médicaux que renfermait la forêt. Afin d'accélérer le processus de guérison de Katherine, Jivajos décida de partir plus loin sous la canopée, à la recherche de certaines plantes et écorces d'arbres rarissimes, afin de constituer une pharmacopée plus efficace. Jim insista pour l'accompagner et compléter son savoir en la matière. Jivajos n'y vit aucune objection et laissa Katherine Krall seule et sans surveillance dans la grotte qui leur servait de refuge. Jim s'en étonna et Jivajos calma son inquiétude d'un regard apaisant et d'un mouvement de tête vers le ciel et la forêt, désignant ainsi les invisibles protections. Jim retrouvait en Jivajos la sagesse de Yaméo, bien que son physique soit bien différent. Alors que son père était maigre et de petite taille, avec une peau foncée, des cheveux longs et une bouche édentée, Jivajos était très grand, musclé, avait les cheveux courts, la peau plus claire et un sourire qui découvrait une dentition très blanche. Seul le noir de jais des yeux et des cheveux était commun aux deux hommes, sans compter la puissance, la profondeur du regard et la connaissance infinie de l'environnement qu'ils côtoyaient.

Jivajos et Jim parcoururent les recoins les plus reculés de la forêt et

cueillirent de nombreuses espèces de fleurs, de feuilles et de bourgeons.

Pendant ce temps, alors que son corps se trouvait encore plongé dans une torpeur profonde, l'âme de Katherine se réveillait et repassait le film de toute la vie qu'elle avait vécu jusqu'alors, avec un arrêt sur images concernant la période partagée avec son compagnon Arthur McMillan, qui vint lui parler et lui dire qu'il était passé de l'autre côté du miroir, tout en lui assurant un amour éternel. Puis vint à elle le visage de Yaméo qui lui annonçait qu'il avait été torturé et tué, que son peuple la réclamait et que son fils Jivajos l'aiderait à rendre justice. Deux apparitions qui firent hurler Katherine de terreur, alors que son corps se dédoublait pour ensuite survoler la forêt et apercevoir un jaguar noir qui bondissait dans l'ancre où Yameo se recueillait avec ses ancêtres. D'un pas feutré, le félin vint se coucher à ses pieds. Cette dernière image apaisa l'âme de l'entomologiste, interrompant son curieux voyage dans le temps et dans l'espace.

Au retour et avant de rentrer dans la grotte, Jivajos prit avec lui l'un des vases placés à l'extérieur, remplis d'eau de pluie. Puis, une fois à l'intérieur, il concassa au mortier dans une vasque en marbre un mélange de feuilles, de fleurs et d'écorces d'espèces diverses qu'il arrosa d'eau de pluie jusqu'à produire un onguent. Il effectua ensuite un massage minutieux de toutes les parties du corps de Katherine, en psalmodiant des incantations mélodieuses, sous le regard curieux de Jim qui resta silencieux, accroupi, préparant le repas du soir, composé de viande de singe séchée et de *chicha*, prenant bien soin de mâcher la *yuca* avant de recracher ce légume et de le placer dans une coupe de *pilche*.

En fin de soirée, alors qu'ils avaient terminé leur repas et que les deux hommes fumaient des feuilles de coca, ils furent interrompus par les gémissements de Katherine Krall qui semblait vouloir se réveiller enfin. Jim fut le premier à se lever et à se précipiter au chevet de la jeune femme qui ouvrit les yeux, bientôt suivi de Jivajos qui imposa les mains au-dessus du visage de Katherine, tout en chuchotant et inspirant cérémonieusement, comme s'il lui retirait les derniers stigmates du mal, avant de lui saisir les bras et de l'aider à se mettre sur ses pieds. Une fois debout, la jeune femme fut soutenue par les deux hommes.

Katherine, encore hébétée, fut elle-même surprise de tenir sur ses jambes qu'elle pensait flageolantes. Une énergie profonde l'habita aussitôt et elle offrit un sourire heureux à ses deux compagnons, qu'elle avait déjà aperçus dans ses songes. Jim s'en étonna en fronçant les sourcils, tandis que Jivajos se réjouissait en arborant un large sourire.

— Bonjour Katherine... Heureux de faire votre connaissance... s'exclama le jeune chaman.

— Bonjour Jivajos... répondit Katherine.

— Vous connaissez mon prénom ? s'étonna Jivajos.

— Vous étiez tous les deux dans mes songes, ainsi que deux autres hommes et j'ai entendu Jim vous appeler ainsi...

— Vous savez donc qui je suis ?

— Je pense que vous êtes le fils de Yaméo, c'est votre père qui est venu me parler depuis l'au-delà.

Jim, bien qu'habitué à entendre des propos liés à la spiritualité parmi les peuplades indiennes qu'il côtoyait depuis déjà longtemps, demeura interloqué avant que Katherine vienne le tirer de sa réflexion d'une voix douce accompagnée d'un large sourire.

— Bonjour Jim, je suis heureuse de vous revoir sain et sauf.

Jim parvint enfin à se détendre et à lui rendre son sourire.

— Moi aussi, Katherine, mais je vous suggère de vous asseoir.

Jim, aidé de Jivajos, accompagna la jeune femme jusqu'au premier siège de fortune en pierre et aida la miraculée à prendre place. Le jeune Indien ranima le foyer en jetant une poignée de branchages dans les flammèches.

Katherine plongea son regard encore vitreux dans les yeux attendris de Jim, ce qui était rare chez cet aventurier endurci par tant d'épreuves.

— Nous avons tant de choses à nous dire, Jim !

Ce dernier lui déposa sur les épaules une couverture.

— Où est Arthur, Jim ? murmura-t-elle.

— Qui donc ?

— Mon compagnon, Arthur McMillan, grand reporter à ABC. Il devait entrer en contact avec vous dès son arrivée à Manaus.

— Jamais entendu parlé ni rencontré, Katherine.

— Dites-moi la vérité, Jim, souffla-t-elle en grimaçant. Vous me cachez quelque chose ?

— Pas du tout ! On a saboté mon bateau, puis on m’a enlevé, torturé et séquestré. Notre intrusion ne semble pas avoir été très appréciée. Nous sommes tous en danger.

Le jeune chaman s’approcha de la scientifique et lui tendit un bol de soupe chaude avant de s’immiscer dans la conversation.

— Il a certainement été capturé par les hommes en noir comme mon père l’a été. Mais je crois que vous savez déjà tout cela, Katherine. Pendant votre convalescence, votre esprit a voyagé, n’est-ce pas ?

Katherine acquiesça d’un hochement de tête.

— Mon père vous a appelée. Vous êtes toujours en connexion avec lui, bien que le rio Negro ait rejeté son corps de ses eaux noires.

— Vous pensez qu’Arthur a été victime du même sort ?

— Que vous dit votre cœur, Katherine ?

Elle ne répondit pas, comme si sa bouche était subitement incapable d’émettre le moindre son, puis elle fondit en larmes. Jim, sans réfléchir, la serra dans ses bras et essaya de la réconforter, tandis que Jivajos égrenait la vérité qu’elle ne voulait pas encore admettre.

— Dans vos rêves, qui avez-vous vu aux côtés de mon père ?

— ...

— Dites-moi, qui était présent dans vos songes hormis mon père ? répéta-t-il d’une voix douce et hypnotique.

— Arthur, balbutia-t-elle.

— Désolé, madame Krall, mais il n’y a pas l’ombre d’un doute. Désormais votre compagnon est sous la protection de mon père. Ils ont rejoint ensemble le monde invisible.

— Je crois que cela suffit, coupa Jim. Il faut lui laisser le temps, Jivajos.

L’Indien acquiesça.

— Cela étant, Katherine, reprit Jim, une question me brûle les lèvres : comment vous êtes-vous retrouvée sur les berges du rio Negro ?

Avant de répondre, Katherine avala une grande gorgée du consommé à base de plantes et de viande d’iguane que lui avait préparé le jeune chaman.

— Jim, je me suis rendue à l'emplacement de votre bateau et là, en lieu et place, je suis tombée nez à nez avec le propriétaire d'une *lancha*, expliqua-t-elle en essuyant ses joues à l'aide de son avant-bras. Un Français originaire de la Guyane, un certain Franck Cramozzi.

— Je présume que c'est lui qui vous a conduite sur le rio Negro ?

Elle acquiesça.

— Je voulais rejoindre le village de Yaméo, n'ayant plus de nouvelles d'Arthur. Mais très vite le voyage s'est transformé en véritable guet-apens.

— Un tueur à gages à coup sûr ! Ces charognards pullulent en Guyane. Ce pays est un vrai coupe-gorge ! Pour quelques dollars, ils tueraient père et mère. J'ai encore pas mal de contacts dans ce maudit pays. Je vous fais le serment que je retrouverai cette vermine, Katherine ! Mais avant de lui faire la peau, je lui ferai cracher le morceau afin de savoir qui se cache derrière tout ça. Pendant ce temps, Jivajos prendra soin de vous. Vous avez encore besoin de repos. Vous avez frôlé la mort. Sans ses soins et sa science, vous ne seriez plus parmi nous.

— C'est pour cette raison que ces hommes nous traquent, Jim, l'interrompt Jivajos. Ils veulent acquérir nos connaissances ancestrales, notamment la magie secrète des phylloméduses, les fameuses grenouilles des *Rain Forests*. L'enjeu est simplement d'ordre économique. Le prochain sur leur liste, c'est sûrement moi !

— C'est ce qu'on verra, Jiv !

— Mais il faut agir vite, car je suis de la seule lignée chamannique qui possède le savoir et la connaissance nécessaires pour extraire et doser le venin pour en faire un bienfait. Dans le cas contraire, c'est la mort assurée. Et maintenant, ils le savent. C'est la raison pour laquelle j'avais déjà demandé à mon père d'envoyer loin d'ici mes six frères, mes trois sœurs et mes dix-sept neveux et nièces. De l'autre côté de la frontière, en Bolivie.

Jim rassembla ses affaires. Aux premières lueurs du jour, il irait rejoindre le rio Branco pour remonter jusqu'au rio Negro et, après deux jours de navigation, regagner Manaus pour s'envoler vers la Guyane.

CHAPITRE 14

Cayenne - Guyane française

Comme prévu, Jim Henderson avait laissé Katherine aux bons soins de Jivajos, et avait marché longtemps avant de rejoindre la rive du rio Branco où il avait suivi les indications du chaman pour trouver une pirogue cachée sous des feuilles de palmiers séchées.

De là, il remonta le fleuve étroit pour déboucher sur le rio Negro, puis sur le fleuve Amazone quarante-huit heures plus tard, et enfin débarquer non loin des berges du port de Manaus, à un endroit où il savait qu'il ne serait pas repéré. Il rallia la ville à pied et parcourut les plus grandes artères de celle-ci afin de se noyer dans la population et éviter de se faire repérer. Il fallait qu'il fasse vite, mais sans se faire pointer, car il se savait surveillé. Ou du moins le supposait-il. Son but était simple : retirer sur son compte une bonne somme d'argent, des coupures en dollars et d'autres en euros qui lui permettraient d'acheter sur place, en Guyane, de quoi s'armer jusqu'aux dents face à des adversaires qui le seraient aussi.

Le lendemain matin, une fois l'argent retiré, il héla un taxi et se fit conduire à l'aéroport de Manaus, attrapant un vol direct pour Cayenne. Sans un seul bagage ni nécessaire de toilette ou tenues de rechange. Il s'équiperait sur place en conséquence, mais acheta néanmoins de quoi se changer avant de partir et fit un brin de toilette dans les sanitaires de l'aéroport avant d'embarquer.

Dès son arrivée à Cayenne, il louerait une Jeep Grand Cherokee, le seul véhicule capable d'affronter les routes défoncées par manque de moyens pour les entretenir de la Guyane française, et rejoindrait alors la ville de tous les dangers et de tous les trafics, Saint-Laurent-du-Maroni, située au bord du fleuve le plus beau, mais le plus dangereux de la Guyane, le Maroni, et où se mêlent des combines glauques et périlleuses : or, drogue, plantes, animaux, organes, jeunes enfants, sans parler des immigrants clandestins venus de toute l'Amérique du Sud, qui convergent vers le Surinam pour séjourner un temps dans les environs d'Albina, avant de rejoindre l'eldorado français d'outre-mer situé de l'autre côté du fleuve.

Mais avant toute équipée vers les endroits les plus reculés du pays, il lui fallait investir la ville de Cayenne et réveiller l'un de ses anciens contacts, un frère d'armes qui avait opéré avec lui au Kosovo, Matt

Taylor, ancien lieutenant-colonel de la *Navy Seal*, reconverti en tenancier du plus grand bordel de la Guyane. Endroit idéal pour servir de couverture à un trafic d'armes avec l'Amérique du Sud et les pays de l'Est.

Matt Taylor lui fournirait sans nul doute tout ce dont il avait besoin, contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Il le savait, le milieu qu'il allait côtoyer de nouveau était le plus sordide qu'il ait connu tout au long de la vie d'aventurier qui l'avait conduit certes au Kosovo, mais également au Sierra Leone, au Liberia, en Angola, au Mozambique, au Burundi, au Rwanda et au Liban.

Les villes d'Amazonie avaient toutes en commun leur structure : d'un côté, un grand quartier huppé composé de villas pour les parvenus qui s'enrichissaient dans les trafics illicites ou la corruption politique et, de l'autre, un petit quartier bourgeois, constitué principalement d'immeubles occupés par de vieilles familles qui se trouvaient être les descendantes directes des cadres des différents sites du célèbre bagne de la Guyane française fermé en 1946, après quatre-vingts ans de service. Et puis, au milieu des héritiers et des parvenus, s'alignaient tout d'abord les zones commerciales modernes, puis les quartiers commerçants des différentes ethnies présentes et leurs boutiques aux couleurs bigarrées, aux senteurs variées et enivrantes : le quartier des créoles guyanais, le carré des descendants des Noirs marrons ou « Bushinengé » qui s'étaient affranchis de l'esclavage en se réfugiant dans la forêt avant d'en revenir. Il y avait aussi le quartier asiatique occupé par les H'mongs qui avaient fui les dictatures communistes au milieu des années soixante-dix, le quartier amérindien composé de cinq à sept ethnies qui n'avaient jamais réussi à s'unir et enfin tous les réfugiés clandestins des pays sud-américains avoisinants. Restaient les quartiers du port ou ceux qui jouxtaient l'immense forêt amazonienne, où s'entassaient les laissés-pour-compte du système et tous les mercenaires interlopes qui louaient leurs services dans la région.

Jim Henderson, après s'être remémoré tout ce passé chaotique et peu glorieux, passa le reste du vol à dormir. Une hôtesse vint le réveiller lorsque le Fokker termina de poser son train arrière sur le sol.

Une fois sur le tarmac de Cayenne-Rochambeau, il loua un véhicule tout-terrain et constata que l'horloge de l'agence indiquait midi tapante. Il était déjà en sueur. L'humidité était suffocante, presque intenable. Il prit sans attendre la direction du nord-ouest de l'île, vers Saint-Laurent-du-Maroni. Après deux cent cinquante kilomètres de route cahoteuse, entre orages et timides rayons de soleil, Jim reconnut l'enseigne lumineuse du *Manococo* qui éclaboussait de ses couleurs acidulées le bitume rongé à la fois par les fortes pluies fréquentes en

cette saison et le soleil brûlant. *Le Manococo* était le nom de l'établissement tenu par son ancien compagnon d'armes. Il stationna sur le parking jouxtant la maison close, alors que le crépuscule étalait à l'horizon sa toile enflammée.. Un nuage de poussière se souleva alors qu'il s'apprêtait à sortir de son 4x4. Ce phénomène provenait de l'arrivée fulgurante d'un bolide à la carrosserie rouge rutilante, une Ferrari, une F430 flambant neuve. Jim reconnut au volant le propriétaire des lieux : Matt Taylor. Son allure de soldat d'élite avait quelque peu changé. Il avait troqué ses cheveux blonds en brosse pour une crinière argentée. Les tablettes de chocolat saillantes qui faisaient naguère sa fierté étaient désormais enveloppées d'une graisse de notable. Signe extérieur de richesse révélant qu'il profitait de tous les plaisirs de la vie sans aucune retenue. Jim se campa devant sa voiture. Matt Taylor reconnut en une fraction de seconde la silhouette massive de son ami, et ne put s'empêcher de s'esclaffer en ôtant ses lunettes de soleil.

— Vieux frère ! lança-t-il en claquant la portière. Quelle surprise !

Les deux hommes échangèrent une accolade chaleureuse.

— Que me vaut ta venue, Jim ? poursuivit-il d'une voix enjouée.

— Des problèmes, Matt !

— Tu cherches du boulot ? Pas de problème, Jim.

— C'est plus sérieux que ça...

— Bien ! Allons à l'intérieur pour en discuter. Nous allons boire d'abord quelques bières, puis on se finira au rhum en refaisant encore une fois le monde et après on s'occupera de ton problème... Comme au bon vieux temps, Jim.

— Comme au bon vieux temps, Matt ! répondit le baroudeur. Mais d'abord, si ça ne te dérange pas, j'aimerais prendre une vraie douche et j'aurais également besoin de vêtements propres.

— Pas de lézard, il y a tout ce qu'il te faut ici, même une fille qui te lavera si tu en veux une ! Viens, suis-moi ! lança Matt dans un rire gras et bruyant.

Ce dernier tapa un code sur un boîtier posé sur le mur juste à côté d'une porte blindée noire qui s'ouvrit instantanément.

Matt invita son ami à entrer et Jim ne put s'empêcher d'inspecter les lieux d'un regard rapide. Le contraste avec l'extérieur était saisissant. Si le bâtiment en ciment brut du *Manococo* faisait peine à voir, avec son enseigne lumineuse multicolore criarde, l'intérieur de

l'établissement était remarquablement aménagé : tables et chaises en bambou vert émeraude, comptoir de bar en bakélite marron, large piste de danse rectangulaire, studio doté d'un matériel hi-fi dernier cri et enfin une estrade où s'alignaient quatre barres en acier pour les shows de strip-tease et de pole dance.

Les deux hommes traversèrent la salle jusqu'à une porte qui se trouvait sur leur droite, Matt plaqua la paume de sa main sur une interface lumineuse, un lecteur mural d'empreintes digitales. Un instant plus tard, l'antré s'ouvrit sur un escalier qu'ils gravirent.

Ils accédèrent à une immense pièce d'habitation meublée luxueusement en style colonial, avec deux magnifiques cabriolets au cuir vieilli entourant une table basse en bois d'acajou. Matt Taylor s'approcha d'une boîte à cigares posée sur un secrétaire et l'ouvrit. À l'intérieur, des havanes étaient parfaitement alignés. Il en saisit un et le tendit à son ami. Ce dernier déclina l'offre. Alors, Matt coupa l'extrémité du corona et l'alluma en engageant la conversation.

— Tu as tort, Jim, ce sont des fameux cigares du Nicaragua... Bien ! voilà mon humble demeure. La salle de bains est au fond sur ta droite, tu trouveras serviette, peignoir, shampooing et savon ainsi que dans une armoire toutes les tenues que je portais avant de grossir démesurément et qui doivent t'aller.

Jim hocha la tête pour le remercier. Matt tira sur son cigare, puis posa une main amicale sur son épaule.

— Jim, si aujourd'hui j'ai l'immense plaisir de te parler, c'est à toi que je le dois. Tu m'as sauvé la vie au Kosovo. Dans ce borbier, on ne pouvait compter que l'un sur l'autre. Je n'ai rien oublié, même si je me suis un peu embourgeoisé.

Il éclata de rire. Jim ne put s'empêcher de sourire.

— Rien ne pourra rembourser cette dette, confia Matt sur un ton plus solennel. Je ne te laisserai jamais tomber !

— Je le sais. C'est pourquoi je suis venu à toi.

— Quoi que tu me demandes, tu peux compter sur moi, trancha-t-il.

— Très bien, Matt, tu as gagné ! Sers-moi donc une double dose de ton meilleur whisky !

— Ah ! Enfin je te retrouve !

CHAPITRE 15

Umbigo da Floresta

Jivajos ne pouvait plus retourner dans son village où, surveillé et espionné, il se serait vite fait repérer et capturer par les intrus du dôme d'argent. Néanmoins, il lui fallait rentrer en contact avec les siens, en particulier les derniers rescapés des multiples razzias effectuées par les hommes en noir.

Le jeune chaman descendit de la grotte au lever du jour et s'assit en tailleur sous un arbre, enleva de son cou son habituelle gibecière. Il ferma les yeux en concentrant toutes les forces de son corps et de son esprit, rassemblant tout son être en fredonnant différents sons qu'il articula du grave à l'aigu pour psalmodier ensuite des prières. Puis il ouvrit les yeux, attrapa sa gibecière, en sortit deux silex et un pot de tabac dont il prit quelques pincées pour les rouler dans une grande feuille séchée, qu'il alluma. Il se mit à tirer sur la tige et produisit une épaisse fumée blanche tout en refermant les yeux. Soudain, la connexion s'établit, son âme dépassant les arbres pour atteindre les cieux qui lui transmirent mentalement un message.

Le sourire aux lèvres, il rejoignit la grotte et réveilla Katherine en lui demandant de se préparer à partir. Celle-ci ne posa aucune question et rejoignit le jeune chaman qui l'attendait à la sortie de la grotte.

Jivajos ne prononça aucun mot et Katherine respectant son mutisme, se contenta de le suivre. Ils marchèrent ainsi quatre bonnes heures sous la canopée abondante qui cachait le ciel, avant de parvenir dans une zone moins luxuriante où seuls quelques arbres formaient un cercle, lieu sacré connu de tous les chamans, nommé *umbigo da floresta*, le nombril de la forêt. Avec, au sommet de l'un des arbres, une cabane en bambou recouverte de feuillages solidement arrimée, accessible par une échelle. Jivajos l'emprunta, bientôt suivi de Katherine.

Le chaman, s'asseyant au milieu de la pièce dans la position du lotus face à l'entrée, fit un signe de tête à l'adresse de Katherine pour qu'elle prenne place en face de lui. La jeune femme obtempéra.

— Vous êtes ici en sécurité, Katherine, vous êtes au sein du conseil des chamans d'Amazonie, garant de la survie de nos tribus, de leurs croyances et de leurs rituels. Maintenant que mon père n'est plus de ce

monde, je suis chargé de la protection de mon peuple.

— Les Waimiri.

L'Indien esquissa un sourire.

— En effet, ce peuple a besoin de soins autant médicaux que spirituels pour continuer à survivre dans ce milieu devenu hostile, depuis l'intrusion de vos valeurs viles et mercantiles sur cette terre nourricière, qui est un véritable trésor pour l'humanité. Aujourd'hui le mal est partout. Les âmes de la forêt appellent ses enfants à s'unir pour chasser cette malédiction. Je dois aider mes semblables, c'est pourquoi je leur ai donné rendez-vous ici.

— Rendez-vous ici, mais comment ? Vous n'avez pourtant aucun moyen de communication ! s'étonna Katherine.

— Par la pensée... j'ai parlé à l'un d'entre nous et bientôt dans quelques jours, quelques heures, des femmes, des hommes et des enfants, ceux de mon village et de certains autres avoisinants, vont venir ici me rencontrer...

Katherine arbora un visage étonné.

— Comme vous le savez, l'être humain est constitué de trois dimensions. Le corps, le mental et le spirituel. Si l'humanité est parvenue à investir le corps, le mental reste difficile à comprendre et, quant au spirituel, le mystère demeure plus vaste encore. Et pourtant, toutes les énergies convergent, s'entremêlent, se chevauchent, se superposent et s'interpénètrent, que celles-ci proviennent de la flore, de la faune ou des êtres humains, vivants ou morts...

— Je vois où vous voulez en venir, déduisit Katherine.

— Curieuse de savoirs comme vous l'êtes, vous avez déjà dû vous intéresser à cette question. D'autant que depuis votre séjour parmi nous, vos certitudes ont dû certainement être éprouvées...

— C'est le moins que l'on puisse dire, confirma la scientifique.

— Certains croient au phénomène de la réincarnation, d'autres à une possible résurrection, poursuivit le jeune chaman. Nous, nous savons que tout ce qui a existé a laissé son empreinte sur cette planète. C'est pourquoi nous faisons tant référence aux ancêtres, dont l'âme énergétique plane encore parmi nous. C'est d'ailleurs grâce à cela que nous développons nos capacités mentales, comme la transmission de pensée et la communication à distance.

Katherine eut un geste d'impatience en tentant de trouver une position assise plus confortable, ses articulations étant en train de se rebeller contre cette posture inhabituelle. Sa convalescence n'était pas

arrivée encore à son terme. Rester longtemps assise à la même place lui était pénible. Jivajos lui prit alors les mains. Une chaleur bienfaisante envahit soudainement son corps. Très vite, elle retrouva sa plénitude et ne put s'empêcher de plonger son regard cobalt dans celui du jeune homme avant de parler :

— J'ai bien étudié en théorie tout cet univers de la gnose. Mais pour être franche, ces derniers jours ont mis à mal mes convictions. Oui ! J'avoue que depuis que je suis ici, les faits valident ce que vous dites...

— En effet ! Comment croyez-vous, Katherine, que nous pourrions acquérir le pouvoir de guérison de ces grenouilles venimeuses tant convoitées par ces Occidentaux, si nous n'étions pas guidés... Certains d'entre nous ont été choisis, comme mon père, comme moi aujourd'hui, pour sauvegarder et perpétuer les secrets des peuples de la forêt. Ça ne vient pas tout seul. Cela reprend quelque part les préceptes du christianisme pour retrouver le jardin d'Eden, et un peu les mots mis dans la bouche du Christ : « Demande et tu obtiendras ! Frappe à la porte et on t'ouvrira ! Aide-toi et le ciel t'aidera ! » Il ne s'agit pas de miracle, mais d'une philosophie de l'universalité.

Katherine acquiesça lentement et ressentit une surprenante attirance pour cet homme. Son regard s'illuminait au son de sa voix tandis que montait en elle un sentiment coupable, celui de ne pas respecter la mémoire d'Arthur. Mais tout cela semblait la dépasser.

Jivajos se mit tout à coup à sourire et Katherine l'observa, cherchant à comprendre.

— Vous avez eu une pensée pour votre compagnon. C'est normal, il était avec nous, là, il y a une seconde.

À peine sa phrase achevée, le médecin adressa un mouvement du menton à Katherine, l'invitant à regarder au dehors.

La jeune femme, à la fois bouleversée et interloquée, pivota alors sur elle-même et se leva. Elle découvrit au pied des arbres un groupe composé de femmes, d'enfants et d'hommes âgés aux cheveux longs, les oreilles alourdies de pendentifs, le bas du corps revêtu d'un pagne et le buste dénudé. Le chaman descendit à leur rencontre. Katherine assista à un accueil empreint de cérémonie, comparable à celui que l'on réserve à un prince.

CHAPITRE 16

Le Manococo

Jim Henderson apprécia plus que d'habitude le jet puissant de la douche et ses pensées partirent vers Katherine et Jivajos, se demandant bien comment ils sortiraient de toute cette histoire. Il était conscient aussi qu'il devrait renouer avec ses anciennes habitudes. Il avait l'intime conviction qu'il serait amené à tuer de nouveau pour connaître la vérité. Avait-il fait le bon choix lorsqu'il avait poussé la scientifique à suivre Yaméo dans la jungle ? s'interrogea-t-il. Il passa une main sur son visage constellé de gouttes d'eau comme le pan en verre de la douche qui coulissait. La silhouette d'une jeune fille à la chevelure frisée, à la peau caramel, aux lèvres charnues et aux courbes parfaites le tira de ses pensées. Nue, la belle métisse au regard de jade s'invita dans la cabine, se colla derrière son dos scarifié de plaies et lui souffla à l'oreille : « Monsieur Henderson, cadeau de bienvenue de votre ami Matt... »

Une heure plus tard, Jim, qui portait un costume en lin couleur sable, rejoignit son hôte. Ce dernier était occupé avec trois jeunes donzelles à se faire des lignes de cocaïne entre leurs seins rebondis. Affalées dans un sofa, ces jouvencelles pulpeuses en diable émettaient des petits cris aigus. Leurs caresses lascives se transformèrent en jeux coquins pour dériver vers un show saphique improvisé.

— Je vois que tu ne t'ennuies pas, Matt ! lança Jim.

Celui-ci s'essuya le nez, poudré de résidu blanchâtre, avant de répondre.

— Comme tu vois, je soigne mes « pubis relations » ! plaisanta-t-il.

— Il faut qu'on parle, Matt.

— Au fait, tu ne m'as pas dit pour l'envoûtante Hanna...

Jim ne répondit pas.

— C'est la meilleure de mon cheptel... Du premier choix !

— Matt, arrêtons de déconner, coupa l'ancien mercenaire.

— Bien, comme tu veux, parlons affaires, alors !

Matt frappa vigoureusement dans ses mains, signalant à ses filles que la partie était bel et bien finie et leur ordonna de quitter la pièce sur-le-champ. Les filles à moitié nues s'empressèrent de ramasser leurs vêtements et de déguerpir. Entre-temps, le patron de la boîte de nuit avait allumé la pointe d'un nouveau cigare.

— Bien, je t'écoute, marmonna-t-il entre ses dents.

— Comme tu le sais, depuis quelques années, je me suis reconverti en guide spécialisé pour les expéditions dans la jungle amazonienne. Pour cela, je me suis procuré l'un des plus beaux bateaux-hamacs de la région. Bref, les affaires marchent plutôt bien. Je n'ai pas à me plaindre. D'ailleurs, je travaille depuis quelque temps pour le compte d'une expédition américaine emmenée par une scientifique, Katherine Krall. Tout se passait pour le mieux jusqu'au jour où un chef indien des peuples de la forêt est venu nous demander de l'aide. Nous avons décidé de le suivre et nous avons assisté à quelque chose que nous n'aurions pas dû voir. Une importante opération meurtrière sur les indigènes, sous couvert d'expérimentations médicales.

— Alors les ennuis ont commencé, interrompit Matt en tirant sur son double corona.

— En effet, Matt, on a commencé à nous traquer. Le chef du village a été tué, le compagnon de la scientifique a disparu. Journaliste, il voulait en savoir davantage sur ce trafic en se rendant à Manaus. Pour ma part, ils ont d'abord saboté mon bateau et après ils m'ont kidnappé et torturé pour que je leur fournisse l'identité du fils du chef du village. Heureusement, j'ai pu m'enfuir. Entre-temps, ils ont essayé d'éliminer la chercheuse.

— Dis-moi, t'en pincas pour elle ou quoi ?

— Matt, merde, un peu de respect ! rétorqua Jim en haussant le ton.

— Désolé, Jim...

— Tous ces événements funestes ramènent à un seul homme.

— Tu as un nom, Jim ?

— Affirmatif ! Un certain Franck Cramozzi.

— J'ai déjà entendu parler de lui, Jim. Un sale type. Un tueur à gages qui a longtemps fricoté avec les cartels de la drogue. On le dit insaisissable.

— Je veux retrouver sa trace, insista le baroudeur.

— Ça ne va pas être une mince affaire. Ça risque de prendre un peu de temps.

— Il faut faire vite, Matt, comme je te l'ai déjà dit, des vies sont en jeu. Dès qu'ils vont apprendre que Katherine est toujours en vie, ils n'en resteront pas là.

— Je vais faire le maximum, Jim. Tu as ma parole.

— Ce n'est pas tout. J'ai besoin d'autre chose.

— Quoi donc ?

— D'arguments convaincants...

Matt s'esclaffa.

— T'inquiètes, Jim, j'ai tout ce qu'il faut ici !

Matt Taylor se redressa et se dirigea vers les portes de sa bibliothèque. Son rire ne l'avait pas quitté. Il s'approcha d'un boîtier mural, fixa son œil à un écran infrarouge qui scanna puis lut son empreinte rétinienne. Les portes s'ouvrirent sur un mur d'acier. Il détacha la clef qu'il portait à son cou, l'introduisit dans la fente et actionna le mécanisme d'ouverture.

Presque aussitôt, le pan en acier coulissa dans un chuintement discret et donna accès à une impressionnante armurerie où s'alignaient sur des étagères en verre des fusils d'assaut, des armes de poing de premier choix dont l'incontournable Glock 17 et le Steyr M Pistol, des lance-roquettes multiples MLRS, mais aussi des pains d'explosifs et des grenades. Matt pivota en direction de son ami et lui annonça en dardant sur lui un regard rempli de malice :

— Maintenant, Jim, tu peux faire ton shopping, régale-toi !

CHAPITRE 17

Umbigo da Floresta

Katherine ne put que demeurer sous le charme de Jivajos dont le charisme dépassait l'aura déjà puissante. Pendant deux jours, tous les rescapés du village défilèrent dans la cabane hautement perchée, pour confier au chaman leurs préoccupations, leurs souffrances physiques et désordres mentaux, sous l'observation attentive de paresseux, ces mammifères aux griffes impressionnantes qui s'étaient accrochés aux rambardes, la tête en bas. Des témoins non invités qui firent sourire Katherine, qui avait le plus souvent un bébé dans les bras ou qui prodigait des soins mineurs ou encore qui jouait au milieu d'enfants, préparant aussi les repas avec les femmes qui étaient venues avec des victuailles, tandis que Jivajos soignait par incantations, impositions des mains, fumées et onguents longuement malaxés avec sa salive.

Puis le flot humain cessa, car tous allèrent se réfugier sous les arbres, à l'abri des assauts des hommes en noir. Jivajos put alors préparer une couche dans un coin de la cabane et s'endormit d'un sommeil riche et profond, son âme chevauchant à travers la forêt sur le dos d'un jaguar, puis survolant la canopée, les mains sur les ailes d'un aigle harpie. Katherine le regarda dormir six heures durant, jusqu'à ce qu'elle soit elle-même happée par le sommeil, elle qui n'avait fermé l'œil que quelques heures en deux jours.

Lorsque Katherine ouvrit les yeux, la cabane était vide et elle eut un court moment de panique. Jivajos ne devait pourtant pas être loin. Elle se leva, s'approcha de la sortie et entreprit de descendre l'échelle. Une fois en bas, elle se retourna et scruta les alentours. Personne. Une pointe d'angoisse la fit alors tressaillir et elle sursauta de frayeur lorsque derrière elle une main s'appuya sur son épaule. Elle se retourna à la vitesse de l'éclair, alors que Jivajos la prenait dans ses bras, sourire aux lèvres, ravi de voir les yeux de Katherine ruisseler de larmes de joie. Il la serra très fort, lui transmettant toute l'affection qu'il lui portait, avant de s'immobiliser et de desserrer lentement son étreinte, les sens en éveil, interpellé par le silence bas et lourd qui s'était soudainement abattu. Ressentant l'approche d'un danger, Jivajos effectua un aller-retour éclair à la cabane pour récupérer ses effets personnels et prit Katherine par la main. Il l'entraîna à vive allure vers le cœur touffu de la forêt, le seul refuge qui pouvait les

placer hors d'atteinte, car il en connaissait toutes les issues et les cachettes possibles.

Jivajos et Katherine coururent jusqu'à perdre haleine, puis continuèrent longtemps leur avancée sous la pluie grasse et lourde qui s'était mise à tomber. Katherine trébucha à plusieurs reprises, chaque fois rattrapée par un Jivajos débordant d'énergie, les yeux couleur de feu. Le danger s'approchait, il le sentait, l'anticipait. Il stoppa soudainement la marche, aida Katherine à grimper dans un arbre abondamment feuillu où ils se calèrent tous deux sur la plus haute branche, suffisamment cachés pour ne pas être vus d'en bas, et signifia à Katherine de faire silence, en plaçant son index à l'horizontale sur ses lèvres. L'Indien scruta les environs comme un félin prêt à bondir sur sa proie. Sa respiration était d'une lenteur extrême, son regard acéré et ses sens tendus vers un seul objectif : neutraliser le danger imminent qui ne se fit d'ailleurs pas attendre longtemps. Quatre hommes en treillis noir, armés de pied en cap passèrent sous l'arbre, inspectant les environs d'une attention soutenue. L'escouade se sépara en deux. La première unité demeura dans les environs tandis que la seconde continuait les recherches plus loin dans la forêt. Le chaman se munit de sa sarbacane et d'une poignée de flèches empoisonnées, puis glissa de l'arbre en silence, laissant la scientifique à l'abri. Une fois à terre, il enfila une pointe dans son arme redoutable et se faufila entre les feuilles des bananiers et les lianes à la recherche du premier ennemi.

Katherine resta dissimulée entre les branches fournies une heure durant, jusqu'à ce qu'elle aperçoive sous elle le chaman lui indiquant de descendre, d'un signe de la main. Il l'attrapa dans ses bras et amorça un sourire satisfait.

— Le danger est écarté, mais il va falloir fuir la jungle au plus vite, car je crains d'être kidnappé à mon tour !

— Mais où pouvons-nous aller ? demanda la jeune femme, visiblement éprouvée.

— J'ai mon idée, suivez-moi, rétorqua le chaman.

— Dites en plus, Jivajos, exigea-t-elle.

— Nous allons nous rendre à Belém. Là-bas, j'ai mon ancien professeur de médecine qui travaille. Elle pourra nous loger et nous mettre à l'abri quelques jours, d'autant que son père est capitaine de police. Il pourra assurer notre protection...

— Il faudra contacter Jim pour l'informer du changement de programme, coupa Katherine.

— Bien entendu !

— Mais comment va-t-on s'y rendre ? s'inquiéta la scientifique en lissant ses cheveux.

— En remontant l'Amazone la nuit, en pirogue. Le jour, on se reposera sous les arbres. Il faut compter quatre jours si tout se passe bien. Je crains que nous ne disposions pas d'autre alternative. Comme vous vous en doutez, ils ne vont pas nous lâcher. Ces gens sont déterminés. Ils vont continuer à nous traquer sans relâche.

— De plus, si nous restons dans la forêt, nous mettons en danger le reste de votre peuple...

Le chaman approuva d'un signe de la tête.

*

* *

Ils rejoignirent le groupe des rescapés réfugiés dans les forêts de brouillard à la lisière du territoire des Yanomami. Ils rassemblèrent tout l'équipement nécessaire pour leur périple sur l'Amazone : pirogue, nourriture, toile et pics pour bivouaquer, ainsi qu'un peu d'argent pour se procurer un téléphone portable dans le dessein de rejoindre Jim dès leur arrivée à Belém. Le chaman confectionna deux fioles de sérum ; l'une pour soigner, l'autre pour tuer le cas échéant. Il récupéra également les treillis et les chaussures des mercenaires qu'il avait éliminés. Il troqua sa tenue traditionnelle de chaman pour la panoplie du parfait aventurier. Katherine se confectionna un bermuda de fortune avec l'un des pantalons et attacha un foulard sur sa tête en guise de bandana. D'un commun accord, elle et Jivajos décidèrent d'emporter aussi deux pistolets et quatre chargeurs pleins. Avant de quitter son peuple, le chaman s'accorda un moment pour communiquer avec les esprits, afin qu'ils leur apportent protection et discernement tout au long de ce voyage périlleux. Il sacrifia trois grenouilles desquelles il retira un jus ocre sous le contact des flammes. Il le versa dans un bol et prépara une décoction verdâtre en mélangeant diverses plantes ainsi qu'une mystérieuse poudre pourpre. Il tendit ensuite la potion à Katherine en lui indiquant qu'il leur fallait rendre visite au jaguar afin de savoir s'ils avaient fait le bon choix. La jeune femme porta à ses lèvres le breuvage qu'elle but à moitié, laissant l'autre à Jivajos. Une fois la nuit tombée, rassurés par les visions répétées du mystérieux félin, ils partirent en direction du fleuve et, une fois sur la berge, firent glisser la pirogue sur l'eau, embarquèrent leurs affaires, puis sautèrent dans l'embarcation. Munis chacun d'une lampe torche accrochée à leur tête, ils commencèrent à

pagayer, tandis qu'un couple de caïmans glissait lentement dans l'eau sombre de l'Amazonie, semblant les épier de leurs yeux translucides.

CHAPITRE 18

Saint-Georges - Guyane française

Cela faisait bientôt une semaine que Jim Henderson végétait dans les locaux bigarrés et agités du *Manococo*. Retrouver la trace du tueur s'avérerait plus difficile que prévu pour le propriétaire du bordel. Pourtant, ce dernier n'avait pas lésiné sur les moyens autant humains que financiers. La redoutable réputation de Cramozzi incitait les indics et autres dénonciateurs, habituellement plutôt bavards, à jouer la carte de la discrétion. Jim n'en pouvait plus des massages libidineux et des strip-teases à la carte que lui offrait son collègue pour le faire patienter. Il voulait maintenant passer à l'action, le temps pressait, l'absence de nouvelles de Katherine et Jivajos le taraudait au plus haut point. Il tuait le temps en s'entraînant au tir afin d'appriivoiser le Glock 21 SF que lui avait confié Matt Taylor. Un matin, alors qu'un violent orage avait éclaté, celui-ci déboula dans la chambre de Jim. Il lui lança une enveloppe sur son lit. Jim, les cheveux ébouriffés et le regard embué, attrapa le pli et le décacheta d'un seul geste de la main. Il y trouva des photos en noir et blanc imprimées sur du papier machine d'un homme d'une trentaine d'années, habillé d'un costume en lin blanc, attablé à la terrasse d'un restaurant.

— Voici notre homme, Jim, déclara Matt Taylor, tout en lui tendant une tasse de café. Belle gueule, cette crapule de Cramozzi, non ?

— Plutôt photogénique. Cela dit, il ne faut pas se fier aux apparences, bougonna Jim.

— Tu as raison, c'est un vrai enfant de salaud. Ta Katherine a dû tomber sous son charme apparent...

— S'il te plaît, Matt, va à l'essentiel !

— OK ! On vient de m'envoyer ces clichés par mail, confia le patron de la boîte. C'est un bookmaker qui s'est mis à table pour une centaine de dollars. Notre cible crèche à Saint-Georges, près de la frontière brésilienne.

— Très bien, Matt Taylor, file-moi son adresse, rétorqua le baroudeur en bondissant du lit.

— Je ne sais pas exactement où il se trouve.

— Ton info n'est pas fiable ! s'empourpra Jim.

— Bien sûr qu'elle l'est ! Certes, je ne connais pas le lieu exact de son repaire, mais notre tueur a un petit faible pour les combats de coqs et je sais où il se rend chaque mercredi pour parier sur ces volatiles. Il faut compter au moins un jour et demi de route pour se rendre à Saint-Georges. Et ce temps pourri n'arrangera pas les choses.

— Alors je n'ai pas de temps à perdre, Matt. Prête-moi une de tes bagnoles !

— Hors de question ! l'interrompit Matt.

— Hors de question quoi ? s'exclama Jim en avalant une grande gorgée du breuvage chaud.

— Hors de question que tu y ailles seul, Jim, précisa le patron de la boîte. Je fais la route avec toi et ce n'est pas négociable. On y va ensemble, comme au bon vieux temps.

— Très bien ! Prépare le matos !

*

* *

La pluie ne les avait pas quittés de tout le trajet par la nouvelle route nationale. Aux environs de minuit, ils traversèrent le pont de la crique Gabaret qui annonçait qu'ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de leur destination. Ils arrêterent leur Range Rover sur le chemin des Abbatis et décidèrent de se reposer quelques heures à tour de rôle. Celui qui ne dormait pas prenait son tour de garde. Car les routes à cette heure avancée de la nuit restaient de véritables guêpiers pour les touristes égarés. Dès que l'aurore enflamma l'horizon d'un rouge carminé, les deux partenaires reprirent leur route vers Saint-Georges. Une fois arrivés dans le bourg, ils stationnèrent près de l'église, seule relique de l'ancien bain édifié en 1853. Les deux hommes prirent un copieux déjeuner et attendirent l'heure du rendez-vous pour les combats de coqs dans une ancienne scierie aux portes de la ville. Trois heures plus tard, ils immobilisèrent leur véhicule tout-terrain parmi d'autres pick-up, Jeep et camionnettes. Matt repéra le véhicule de Cramozzi qui tranchait au milieu des autres. Il roulait dans une vieille 2CV jaune. Vêtu d'un élégant costume en lin azur, le visage barré de lunettes de soleil, il donnait l'impression d'être un notable respecté du village. Jim sortit de la voiture et alla enquêter sur l'éventuelle protection dont Cramozzi pouvait bénéficier grâce à la présence d'hommes de main dissimulés parmi les parieurs. Jim Henderson se mêla discrètement à la foule alors que le premier combat de coqs allait débiter. Un homme

récoltait les liasses de billets dans un chapeau tandis que deux autres préparaient les combattants à plumes dans une arène de fortune entourée de gradins en bois. Jim avait eu le nez creux. Il remarqua très vite que deux hommes postés aux sorties de l'enceinte semblaient surveiller les faits et gestes du tueur à gages. Il décida de s'en occuper dès que l'affrontement entre les deux coqs aurait lieu. Les esprits seraient occupés à admirer la joute sanguinaire tandis que les organisateurs s'empresseraient de tamiser la lumière afin de rendre le spectacle plus captivant encore. Lorsque les deux volatiles se retrouvèrent face à face, Jim vissa discrètement un silencieux à l'extrémité de son Glock SF 21. Dans le brouhaha enfiévré de la mise à mort, Jim n'eut point de mal à loger un troisième œil sanguinolent aux deux sbires de Cramozzi. En une parfaite synchronisation, Matt Taylor vint rejoindre son ami et l'aida à se débarrasser des corps. Personne ne remarqua quoi que ce soit. Les paris reprirent de plus belle. Le deuxième combat promettait d'être plus intense encore. Cramozzi, excité par l'enjeu, sortit de la poche de sa veste une épaisse liasse de billets de cent dollars et héla l'homme au chapeau. Trois autres combats suivirent avant que Cramozzi quitte les paris, fou de rage, non pas parce qu'il ne trouvait plus ses deux gorilles, mais parce qu'il avait perdu une sacrée somme d'argent. Les tuyaux de son bookmaker s'étaient avérés foireux. Un peu plus loin sur le parking, Jim Henderson et Matt Taylor glissèrent sur leur tête des cagoules noires. Ils approchèrent lentement leur Range Rover de la vieille Citroën du tueur. Celui-ci ne fit pas attention au manège des deux hommes à sa barbe, un piège qui était sur le point de se refermer sur lui, aveuglé qu'il était par sa colère noire. Ils attendirent ensuite qu'il introduise la clé de sa voiture dans la serrure de la portière avant de bondir sur lui et de lui asséner une série de violents coups de crosse au visage. Le nez pissant le sang, Cramozzi finit par s'écrouler face contre terre. Les deux anciens militaires le soulevèrent et le balancèrent à l'arrière de leur 4x4. Sans attendre, le véhicule tout-terrain démarra en trombe, ne laissant derrière lui qu'un énorme nuage de poussière.

CHAPITRE 19

Belém

Manuela Baptista n'avait pas hésité, trois ans auparavant, à prendre la direction du tout nouveau centre de recherches sur les maladies tropicales de Belém, après plusieurs années passées à diriger le service de chirurgie et traumatologie orthopédique du centre hospitalier Ortega de Valladolid de Rio de Janeiro.

Ce centre de recherches, doté d'un matériel de très haut niveau et des meilleurs chercheurs recrutés à travers le monde, avait été l'idée du président de la République fédérative du Brésil, qui avait réussi à arracher son financement à l'ONU et à l'Organisation mondiale de la santé.

Un projet qui avait pris forme en quelques années seulement, transformant la petite ville de Belém en un immense laboratoire de recherches médicales toutes disciplines confondues, puisque cette réalisation avait aussi attiré de nombreux centres pharmaceutiques et plusieurs fondations de recherche contre diverses maladies comme le cancer, le sida, la mucoviscidose et diverses pathologies dites orphelines, ainsi qu'un centre d'affaires international. Un concours d'architecture avait été lancé et de nombreux buildings de plusieurs étages étaient sortis de terre en quelques mois.

Le professeur Manuela Baptista était l'exemple même de la réussite sociale de la femme au Brésil.

Fille unique de deux petits fonctionnaires, Manuela avait très tôt démontré des qualités intellectuelles surprenantes. Bachelière à l'âge de quinze ans, diplômée en médecine sept ans plus tard, elle avait choisi une spécialité jusqu'alors réservée aux hommes, la chirurgie orthopédique, où elle avait très tôt gagné ses galons de professeure puis de chef de service, remarquant alors un interne qui sortait du lot, Fernando Katikuna, qui devint son amant pendant plusieurs années. Leur différence d'âge de quinze ans avait beaucoup fait jaser à l'époque, ce qui n'avait pas empêché leur idylle de durer quatre années, permettant à Manuela d'en savoir davantage sur le monde des chamans d'Amazonie, puisque Fernando lui avait fait connaître son village où tous l'appelaient Jivajos. Un prénom qui lui plut immédiatement. Très vite sensibilisée à cette question complexe de la déforestation et de ses conséquences écologiques et humaines, elle

intégra cette dimension dans les combats de son mouvement écologique et altermondialiste *Indios Bravos*, dont elle était une ardente militante et un leader charismatique, entraînant dans sa lutte le jeune Indien peu familier des luttes révolutionnaires qui essaimaient en Amérique du Sud .

Mais à quarante-trois ans passés, fatiguée de cette vie consacrée à une chirurgie lourde et à des combats humanitaires sans fin, elle avait décidé de quitter l'environnement bruyant et trépidant de Rio pour vivre une autre vie dans la tranquille ville de Belém et occuper un poste de direction aux horaires beaucoup plus classiques. Fini les nuits de garde et les interventions chirurgicales en urgence, il était temps pour elle d'aborder un autre versant de sa vie dans la sérénité. Elle n'excluait pas la rencontre d'un grand amour. Un vœu qui se réalisa très vite, puisqu'à peine installée à Belém, Manuela fit la connaissance de José Mendélès, un député travailliste quadragénaire au physique d'athlète, bref, une tête bien faite dans un corps entretenu, séduisant et prévenant, avec qui elle décida de vivre avant de se marier. Le conte de fée tourna très vite au cauchemar. Le couple traversa plusieurs périodes de crise. L'homme était un coureur de jupons notoire et un flambeur frénétique. Les tables vertes du poker et ses incartades conjugales les conduisirent progressivement à une indifférence réciproque. José Mendélès était devenu au fil du temps distant, voire indifférent à la vie à deux, encourageant Manuela à se consacrer uniquement à son travail. Leur foyer n'était plus que le lointain souvenir d'un rêve englouti. Pour ne rien arranger, son mari était parti au Canada pour une quinzaine de jours, dans le cadre d'une mission parlementaire.

Alors que Manuela achevait son petit déjeuner dans la cuisine, perdue dans ses pensées tourmentées, elle fut tout à coup tirée de sa réflexion morose en entendant sonner à sa porte.

Elle descendit du tabouret pour se diriger vers la porte d'entrée et jeta un œil dans le judas. Elle eut peine à croire à ce qu'elle voyait : Fernando, le regard cerné de noir, accompagné d'une femme blonde aux cheveux longs, visiblement épuisée.

Elle actionna le verrou et ouvrit la porte avec empressement.

— Bon sang ! Fernando ! Quelle surprise ! s'exclama-t-elle, le visage rempli d'étonnement à la vue du treillis que portait Jivajos et du bermuda effiloché de Katherine.

Le chaman s'approcha de Manuela. Celle-ci se jeta dans ses bras et

l'embrassa sur les joues dans une interminable étreinte. La scientifique sourcilla de surprise.

— Bonjour Manuela, lança Jivajos un peu gêné. Je te présente Katherine, une amie...

— Mais entrez donc !

— Fernando est mon nom civil, Katherine, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Ils franchirent le seuil et suivirent Manuela dans une cuisine aux couleurs safranées et émeraude entourée par un comptoir en teck, le tout agrémenté d'une magnifique mosaïque représentant une cascade dans un lagon, les fameuses chutes d'Iguaçu.

— Tu as une sale mine, *meu gatinho*, confia leur hôtesse à Jivajos.

— Cela fait quatre jours qu'on n'a pas pris de douche, avoua-t-il.

— J'ai besoin de me procurer un téléphone cellulaire, enchaîna Katherine en plaquant une mèche rebelle sur son front.

— Une tasse de café ? coupa Manuela faisant mine de ne pas entendre.

— Bien volontiers, rétorqua Fernando.

— Prenez place sur un tabouret, ajouta Manuela.

Jivajos tenta de croiser le regard de son ancienne maîtresse occupée à servir le café.

— Manuela, nous avons besoin de toi, d'un hébergement provisoire, disons que nous avons quelques soucis en ce moment...

— Aucun problème, l'appartement est grand et la chambre d'amis vous attend !

— Nous ne sommes pas ensemble, précisa Katherine en attrapant la tasse de café qui fumait devant elle.

— *Tanto melhor*, s'exclama Manuela en esquissant un large sourire.

— Nous avons également besoin de nous entretenir au plus vite avec ton père.

— Fernando, tu as des soucis *com a policia* ?

— Pas vraiment, c'est plus compliqué que ça, coupa Katherine. J'ai besoin également d'acheter un téléphone portable au plus vite, Manuela. Le temps presse.

— *Não há problema*. Quand vous vous serez lavée, je vous prêterai des vêtements. Nous avons l'air d'avoir la même taille, lui affirma-t-elle avec un regard torve.

Devant la hâte de l'Américaine, Manuela lui indiqua l'emplacement

de la salle de bains et lui donna le nécessaire pour faire sa toilette. De retour à la cuisine, elle reprit le fil de la conversation avec son ancien petit ami.

— Fernando, *ela enfatizou os l'americana*, lança-t-elle.

— C'est normal, son compagnon a été assassiné. Tout comme mon père ! confia Jivajos d'une voix empreinte d'une soudaine émotion.

— *Maldição !*

— Il se passe des choses terribles dans la forêt. Depuis quelque temps, une gigantesque structure s'est installée sur notre territoire et procède à des expérimentations scientifiques et ils ont pratiquement anéanti notre peuple...

— Encore l'exploitation forestière ? Les gisements de minéraux ? L'eau douce alors ?

— Non, rien de tout cela, Manuela, ils en veulent à notre science traditionnelle pour soigner.

Manuela resta interdite en éloignant la tasse de ses lèvres. Elle planta son regard écarquillé dans celui de Jivajos.

— Tu es donc en danger et ils sont à tes trousses parce que tu es désormais le seul dépositaire de ces secrets, déduisit-elle.

— Tu as tout compris.

— Il faut que tu reprennes contact avec les camarades d'*Indios Bravos*, ils pourront t'aider, même si je ne fais plus partie du mouvement.

— Mais pour l'instant, on a besoin d'une protection policière.

— OK. J'appelle *meu pai* !

*

* *

Bien que retraité de la police militaire, Lula Baptista avait conservé un grand nombre de contacts dans tous les corps de la police du pays et jouissait d'une grande renommée, s'étant distingué dans les favelas de Rio, en particulier, dans la lutte incessante contre le trafic de drogue dans la colline des Singes. Et quand Manuela lui expliqua le danger encouru par son ami et Katherine, il promit de se renseigner et de rappeler dès que possible, leur conseillant de ne pas sortir de l'appartement. Après sa toilette, Katherine, l'air soucieuse, ne respecta pas les recommandations de l'ancien capitaine de police et demanda à

son hôtesse de la conduire au premier magasin de téléphonie. Manuela lui proposa d'appeler directement de son poste fixe. Katherine refusa, car Jim Henderson lui avait conseillé de se munir d'une puce jetable afin d'éviter toute traçabilité. D'après lui, les types étant à leurs trousses semblaient rompus aux dernières techniques d'espionnage, dont la triangulation et l'interception des communications à l'aide de crackings sophistiqués. C'est ce qu'on appelait, dans le jargon du renseignement militaire, la géolocalisation.

Aussi les deux femmes prirent-elles le chemin du centre-ville, tandis que Jivajos attendait l'appel du père de Manuela. La voiture de Manuela emprunta plusieurs avenues où les arbres de Mango formaient de véritables tunnels verdoyants. Durant tout le trajet, les deux femmes ne se parlèrent pas. Seul l'autoradio déversa son babil habituel et Katherine observa ce que le voyage en voiture lui offrait. Le véhicule longea tout d'abord l'*Estadio do Mangueirão*, puis l'*Estação das Docas*, laissant sur la droite l'espace São José Liberto et sur la gauche le *Bosque Rodrigues Alves* avant de traverser la *Praça da Republica*, une demi-heure plus tard. Après avoir dépassé Ver-O-Peso, le plus grand marché du Brésil qui longe le fleuve jusqu'au Vieux-Fort, elles empruntèrent les rues de la vieille ville coloniale, caractérisée par ses façades décrépies ou colorées en briques de céramique ainsi que son dédale de petites rues aux échoppes bigarrées. Dans l'une d'entre elles, Manuela trouva à se garer.

En marchant, Katherine remarqua que de nombreux éléments historiques avaient été importés d'Europe. Ces derniers se mêlaient parfaitement à une architecture coloniale et à des monuments historiques, notamment l'*Igreja do Carmo*, l'église du Carmo. À proximité de cet édifice imposant se trouvait un commerce spécialisé dans les télécommunications. Katherine s'y engouffra, se procura un cellulaire ainsi qu'une carte jetable d'appels internationaux. Manuela en profita pour se rendre dans une boutique voisine et acheter des vêtements à son ancien compagnon : un jean, deux polos et une paire d'Adidas. Katherine, les traits du visage apaisés, sortit de la boutique sans attendre, inséra la puce, alluma le téléphone. Soudain un orage éclata. Les deux femmes se précipitèrent en direction de la voiture. Arrivée à la place de stationnement, Manuela poussa un cri d'effroi lorsqu'elle découvrit que sa vieille Coccinelle n'avait plus de roues avant. Une pratique fréquente des gangs d'adolescents des bidonvilles du nord de la ville pour se faire de l'argent facile et sans risque. Elle contacta aussitôt une société de dépannage tandis que Katherine, de son côté, se mettait à l'abri sous la bâche d'un restaurant pour composer le numéro de Jim. La sonnerie résonna dans le vide.

CHAPITRE 20

Saint-Laurent-du-Maroni - Guyane française

Jim Henderson balança un seau d'eau sur le visage tuméfié de Cramozzi encore inconscient, tandis que Matt Taylor arrachait sa chemise maculée de sang pour déposer sur son torse des sangsues à l'aide d'une seringue. La séance de torture était sur le point de commencer pour le tueur à gages. Il était hors de question qu'il ne leur crache pas le morceau. Les deux hommes n'allaient pas lésiner sur les moyens. Comme Jim s'apprêtait à se saisir d'une pince, son portable vibra dans la poche de son pantalon. Il hésita avant de le prendre car son otage ouvrait lentement les yeux et revenait à lui. Jim voulait tout de suite frapper fort en lui arrachant les ongles, mais une voix intérieure le poussait à prendre la communication. Il se ravisa donc et prit son cellulaire dans sa poche. Un numéro inconnu s'affichait sur l'écran mais il subodorait l'identité de l'appelant. Ou plus précisément de l'appelante. Un sourire barra son visage buriné. Matt tiqua. Il ne comprenait pas ce soudain ravissement. Tout près de lui, Cramozzi, ligoté à une chaise, se mit à sursauter lorsqu'il distingua de petites bêtes gluantes qui frétilaient sur sa poitrine. Matt Taylor arbora un sourire malsain, comme pour montrer à sa proie le plaisir qu'il allait prendre à la faire souffrir. Jim approuva et lui fit signe de continuer à recouvrir le corps de Cramozzi de sangsues, puis s'écarta de la scène. En aparté, Jim indiqua à Katherine qu'il avait retrouvé la trace du tueur et qu'il aurait très vite de nouvelles informations. La scientifique l'informa à son tour de leur nouvelle position. Il lui fit la promesse de les rejoindre sous quarante-huit heures à Belém. Il éteignit son cellulaire et se rapprocha de Cramozzi. Il empoigna à nouveau la pince et se pencha vers lui. Cramozzi, dans un sursaut de fierté, se risqua à le défier du regard.

— Dis-moi qui t'a payé pour détruire mon bateau, éliminer le journaliste Arthur McMillan et Katherine Krall ? grogna Jim Henderson.

Cramozzi ricana. Instinctivement, Matt Taylor lui décocha une droite en pleine figure. Bien que son nez se mît de nouveau à pisser le sang, son sourire frondeur ne l'avait pas quitté. Jim répéta la question.

Pour simple réponse, il lui cracha au visage une spume ensanglantée. Jim se renfrogna, saisit la main du tueur et lui arracha l'ongle du pouce. Cramozzi hurla. Au même moment, Matt Taylor monta le volume de la chaîne hi-fi qui se trouvait sur l'établi du garage. Cramozzi planta à nouveau son regard de jade dans celui de son tortionnaire, comme pour le narguer une nouvelle fois. Jim ne se fit pas prier pour lui arracher un deuxième ongle. Le tueur se tordit de douleur, mais demeura muet. Matt Taylor décida de répliquer à sa manière. Il empoigna un marteau et lui asséna un coup sur le genou droit. Le Guyanais hurla comme jamais.

Malgré tout, il continua à résister, muré dans son mutisme. Jim poursuivit son supplice et finit par meurtrir sa deuxième main. Cramozzi avait perdu son regard frondeur. Son front était emperlé de sueur. Jim sentit qu'il serait bientôt disposé à tout déballer. Matt Taylor prit la relève. Il saisit un poignard de commando et commença à arracher une à une les sangsues. Cramozzi grimaça en gémissant. La plainte se fit plus forte encore lorsque l'ancien *Navy Seal* décida d'ôter les parasites visqueux au chalumeau. Cramozzi finit par craquer.

— Scott Bradford ! hurla-t-il en les suppliant d'arrêter ces tortures.

— Qui ça ? rugit Jim en lui tirant la tignasse.

— Colonel Scott Bradford. Officier à la retraite, à la tête d'une armée privée. Il travaille pour d'importants consortiums. C'est lui qui m'emploie de temps à autre pour des missions à haut risque.

— Où crèche ce fumier ? questionna Matt Taylor en faisant grésiller la pointe de son cigare cubain avec la flamme du chalumeau.

— Je n'en sais rien, gémit le Guyanais.

— Ne nous prends pas pour des cons ! lança Jim.

— Je vous jure, ce type est prudent. Il ne se trouve jamais au même endroit plus de quarante-huit heures.

Jim lâcha la tête du tueur qui perdit connaissance d'épuisement, puis se tourna vers son copain.

— Qu'en penses-tu, Matt ? Il nous dit la vérité, tu ne crois pas ?

— Je crois que oui !

— Moi aussi ! affirma Jim.

Ce dernier lui fit signe de s'avancer vers lui. Ils se parlèrent en sourdine.

- Matt, je dois m'éclipser au plus vite.
- Pas de problème ! Prends ma bagnole et tire-toi par le premier vol, chuchota-t-il en lui tendant les clés.
- J'ai encore un petit service à te demander, confia Jim en lui posant une main sur l'épaule.
- Je t'écoute, mec ! souffla Matt.
- Rencarde-toi sur ce mystérieux colonel et essaie de me trouver une adresse.
- Considère que c'est déjà fait.
- Merci !
- Et pour lui ? demanda Matt en désignant du doigt Cramozzi.
- Fais le ménage !

Les deux hommes échangèrent une accolade fraternelle. Dès que Jim Henderson franchit le seuil, le propriétaire de la maison close arrêta la musique, vissa ensuite un silencieux sur son Beretta, puis logea une balle dans le crâne de son otage. Quelques minutes plus tard, il enveloppa le corps sans vie dans une toile de plastique noir qu'il ligota soigneusement. Enfin, il termina son imposant cigare en se disant qu'il irait ce soir sur les berges du Maroni, donner à manger aux alligators.

CHAPITRE 21

Belém

Après avoir fait un brin de toilette, Jivajos s'était allongé sur le petit canapé en bambou installé sur la terrasse, observant le panorama que pouvait offrir le dixième étage où il se trouvait, le sommeil enveloppant son esprit qui était parti courir dans la jungle amazonienne sur les traces du jaguar aux côtés de son père. Si le plaisir de se retrouver auprès des siens l'avait réjoui, le jeune chaman fut amèrement surpris de ne plus trouver dans ses songes les traces du jaguar, le calme de la forêt se volatilissant, alors qu'il entendait tambouriner à la porte. Il mit un bref instant à comprendre qu'il s'agissait de la porte d'entrée de l'appartement. Il ouvrit les yeux et s'extirpa de sa couche pour se diriger vers le hall, tout en luttant contre une curieuse contraction de son estomac, comme si une angoisse était venue soudainement l'habiter. Un signal lui indiquant qu'une menace semblait se rapprocher. Aussi, il regarda à travers l'œilleton et aperçut la silhouette d'un sexagénaire trapu, au visage familier barré d'une grande moustache argentée. Autrement dit, Lula Baptista, le père de Manuela.

Quelque peu rassuré, il actionna le verrou et ouvrit la porte. Il n'eut pas le temps de dire un mot que trois hommes se ruèrent sur lui pour le ceinturer et le plaquer au sol, tout en enfonçant une aiguille dans le pli de son bras gauche qui le priva de toute conscience.

Les assaillants observèrent leur proie s'endormir sous l'œil inquiet du père de Manuela qui était tenu en joue par un quatrième homme au crâne rasé, à l'allure stricte et aux traits plus marqués.

— Allez, ne perdez pas de temps, emmenons-le corps, ordonna ce dernier.

Ils ôtèrent leur veste noire, revêtirent à la place des blouses blanches et déplièrent un brancard sur lequel ils placèrent le corps de Jivajos, puis quittèrent les lieux sous l'œil vigilant du troisième homme qui sortit de la poche de son costume un stéthoscope qu'il passa autour de son cou.

Ainsi déguisé, le trio quitta les lieux. Le chef du commando ferma la porte, puis ordonna à son prisonnier de se rendre dans la salle de

bains. Le vieil homme obtempéra. Une fois à l'intérieur, il le somma de fermer les yeux puis appuya sur la détente.

Arrivés au rez-de-chaussée, les trois hommes en blouse blanche traversèrent les jardins de la résidence pour rejoindre l'ambulance garée sur le parking réservé aux visiteurs, à l'arrière de laquelle ils enfournèrent le brancard. Alors qu'un des deux hommes prenait place derrière le volant, le second, ainsi que le faux médecin s'asseyaient à l'arrière de part et d'autre du patient, et la voiture quitta les lieux. Une deuxième voiture attendait le chef du groupe. Ce dernier ne tarda pas à faire son apparition et s'engouffra discrètement dans la berline noire aux vitres teintées.

*

* *

Trois heures plus tard, de retour de chez le garagiste, Manuela et Katherine trouvèrent la porte de l'appartement ouverte, ainsi que des traces de lutte dans le hall. Dans la plus grande panique, elles fouillèrent chaque pièce à la recherche du chaman jusqu'à ce qu'elles découvrent l'impensable : le corps inerte du père de Manuela allongé dans la baignoire. La Brésilienne s'effondra en larmes lorsqu'elle aperçut une flaque rougeoyante qui avait dessiné une auréole autour de la tête de son père. Katherine essaya de la calmer, mais la peur l'avait envahie. À l'idée que les auteurs de ce forfait pussent encore être dans les parages, son corps était agité de tremblements.

Katherine trouva la force de s'avancer vers Manuela et de la serrer fort dans ses bras, partageant son chagrin, mais également le tourment de l'absence alarmante de Jivajos. La chercheuse l'aida à s'allonger sur le divan, lui apporta un verre d'eau tout en réfléchissant à ce qu'elle devait faire. La première chose était d'appeler Jim. Ce qu'elle fit. Une chance pour elle, celui-ci s'apprêtait à embarquer pour le vol à destination de Belém. Très vite, il lui dicta les instructions à suivre. Une fois la communication terminée, elle ramassa ses affaires et se saisit également du sac du chaman dans lequel étaient stockés ses fioles médicinales, le poison, ainsi que sa sarbacane et ses fléchettes. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Elle appela les secours, chuchota à Manuela de ne surtout pas évoquer leur visite à la police. Celle-ci acquiesça tout en continuant à sangloter. Katherine, un peu gênée de l'abandonner à la hâte, l'embrassa sur la joue, puis s'éclipsa pour courir jusqu'à l'ascenseur. Les pans en acier s'ouvrirent. Elle s'y engouffra. Alors que l'ascenseur descendait, ses nerfs craquèrent et elle dégobilla ses tripes en fondant

en larmes. Au-dehors, elle essuya ses joues humides, s'engagea sur l'artère principale du quartier résidentiel et se réfugia dans le premier taxi qui passa à sa portée. Direction l'aéroport Val de Cães de la capitale de l'État du Pará.

CHAPITRE 22

Venise

Superbement vêtu d'un smoking noir taillé sur mesure, Clayton Baker attendait son épouse dans l'un des superbes salons de l'hôtel *Danieli* tout en dégustant un cognac XO de plus de cinquante ans d'âge. Ce splendide et élégant palais du xv^e siècle était prisé de toutes les personnes fortunées de ce monde qui se rendaient dans la cité des Doges, y compris le PDG de HIVCORP qui y détenait une suite attitrée à l'année. Une fois de plus, Clayton Baker était exaspéré par le manque de ponctualité de sa femme Clothilde. Ils seraient une nouvelle fois en retard à un rendez-vous d'importance où tous les yeux du monde seraient braqués sur eux. Il enrageait intérieurement, car il aurait voulu être parmi les premiers arrivés au vernissage de son ami français Jean-Édouard Pinelet, qui organisait une grande vente de charité des tableaux méconnus de sa collection, au profit de diverses associations humanitaires. Toute la presse internationale allait s'agglutiner devant le tapis rouge du *palazzo* Grassi. Mais sa colère s'estompa en apercevant la silhouette de sa compagne qui se déhanchait, affichant son air pincé légendaire, accentué par de récentes interventions de chirurgie esthétique qui mettaient notamment en valeur un décolleté plongeant qui révélerait aux grands de ce monde sa nouvelle poitrine siliconée.

Clayton soupira en terminant son digestif, quitta son confortable fauteuil vénitien et rejoignit la sortie de l'hôtel en rajustant son écharpe blanche en soie, suivi de son épouse. Toujours sans s'adresser la parole, ils marchèrent jusqu'à l'embarcadère qui se trouvait à quelques mètres de la sortie, puis montèrent sur un vaporetto privé, un magnifique Riva.

À peine avaient-ils pris place sur un canapé de cuir couleur ivoire que le puissant moteur du bateau se mit en marche et que le vaporetto commença à sillonner la lagune fortement encombrée en cette soirée par de nombreuses embarcations. Clayton Baker sortit de la poche intérieure de sa veste de smoking son étui à cigares en or serti de diamants bleus qui formaient les initiales de son nom. Il choisit un churchill, un *Romeo y Julieta* et en coupa la tête. Alors que madame Baker tentait d'améliorer son maquillage, en inspectant son visage dans un miroir de poche, par de petits rajouts de produits divers, le cellulaire de son mari vibra. Sur le point d'allumer son havane, il se

ravisa, prit la communication et écouta son interlocuteur dont la voix grave résonnait dans l'écouteur. Très vite, ses yeux pétillèrent. Un sourire carnassier vint bientôt se dessiner sur son visage, suivi d'un rire rauque et grinçant avant qu'il éteigne son portable. Clayton Baker exultait, jubilant comme jamais il ne l'avait fait.

Madame Baker soupira, avant de s'exclamer :

— C'est encore votre maudite secrétaire Gersende qui vous a trouvé de jeunes et nouvelles pouliches à monter ?

Clayton la regarda d'un œil dédaigneux, avant de partir la tête en arrière dans un rire tonitruant, alors que sa femme arborait une mine de désolation.

— Je ne vois pas ce qui peut vous faire rire, cher ami ! Notre mariage est un champ de ruines !

— Et vous ? Vous n'êtes plus qu'un vestige !

— Serais-je donc le reflet de votre empire, bâti avec les larmes et le sang d'innocents ?

— Cela ne vous empêche pas pour autant d'en profiter, n'est-ce pas, Clothilde ? Et pour votre gouverne, sachez que je suis aux portes de la consécration et à l'apogée de ma suprématie dans l'univers pharmaceutique ! Je suis sur le point de maîtriser l'inexplicable et de mettre la main sur le tabernacle de la tradition ancestrale dont les seuls dépositaires aujourd'hui sont les chamans d'Amazonie...

Interloquée, Clothilde fixa son époux en faisant claquer son miroir.

— Clayton, même quand vous philosophez, la pilule reste amère à avaler !

Clayton cessa tout à coup de rire, reprit une assise normale, alluma enfin son cigare, tout en arborant un visage crispé par le mépris.

— Vous ne pouvez pas comprendre... C'est au-delà de vos capacités. Il vaut mieux que vous continuiez à vous peinturlurer la face, parce que pour réussir à vous faire belle, croyez-moi, il y a du boulot !

CHAPITRE 23

Aéroport de Belém

Après trois heures d'attente, Katherine, en pleurs, le visage décomposé, se jetait dans les bras de Jim qu'elle avait attendu, assise à une table de la seule brasserie digne de ce nom dans l'enceinte de l'aéroport de Belém.

Après un long moment de plaintes et de soupirs, Katherine desserra son étreinte et regarda Jim dans les yeux.

— Jivajos a disparu et ils ont tué le père de sa copine qui nous a hébergés, vous vous rendez compte, Jim ? s'écria-t-elle entre deux crises de larmes.

— C'est bien ce que je redoutais ! s'inquiéta Jim, que s'est-il passé exactement, racontez-moi !

— Je ne sais pas par quel miracle, les sbires de HIVCORP ont retrouvé notre trace. Quand Manuela et moi sommes rentrées de nos achats, nous avons tout de suite remarqué des traces de lutte dans le hall d'entrée. Ensuite, nous avons retrouvé le père de Manuela gisant dans la baignoire, une balle dans la tête !

— Et Jivajos ?

— Plus aucun signe de vie, envolé ! Disparu ! hurla Katherine.

— Merde, il nous manquait plus que ça ! Mais ce n'est pas étonnant, notre ennemi est très puissant. Nous avons contrarié leurs plans et mis un coup de pied dans la fourmilière, ils n'aiment pas ça et ils viennent de nous le faire savoir, affirma Jim Henderson.

— Concernant Jivajos, il représente à leurs yeux une valeur inestimable pour mener à bien leurs desseins. La clef de leur réussite, confirma Katherine.

— Je suis convaincu que son kidnapping provient de la même source, j'en mettrais ma main à couper. Un certain colonel Scott Bradford.

— Bradford ?

— Un ancien gradé de l'armée britannique, qui est maintenant à la tête d'une armée privée. Celle-ci travaille, bien entendu, pour le compte du consortium HIVCORP.

— Jim, que devons-nous faire ? demanda Katherine, visiblement perdue.

— Matt Taylor, mon ami de Guyane, doit me contacter d'ici peu pour me fournir un contact qui puisse me mettre sur la piste de ce mercenaire.

— Bon sang ! Je suis inquiète pour Jivajos. Si on n'agit pas vite, il va finir comme Arthur ou Yaméo, confia la chercheuse en essuyant ses joues avec son mouchoir.

— Tant qu'il ne révélera pas ses secrets, il restera en vie.

— Vous avez certainement raison, Jim. Ils ont déjà laissé passer leur chance avec Yaméo, ils ne peuvent pas se payer le luxe de perdre celle qui leur reste de détenir les formules chamaniques à même de soigner ce que la science occidentale n'arrive pas encore à endiguer.

Jim Henderson invita Katherine Krall à s'asseoir à une table en attendant l'appel de son ancien compagnon d'armes. Ils prirent deux grandes tasses de café noir. Pour faire baisser un peu la pression, son partenaire changea de conversation et lui demanda comment elle avait rencontré le journaliste Arthur McMillan. Avant de commencer son histoire, Katherine trempa ses lèvres dans le breuvage chaud. Un ange passa. Elle semblait chercher ses mots, la bouche pincée. Elle toucha ensuite l'amulette pendue à son cou que lui avait offerte Yaméo, comme si elle lui insufflait le courage nécessaire pour surmonter cette nouvelle épreuve. Elle posa enfin sa tasse et expliqua les circonstances de sa rencontre avec le grand reporter d'ABC. Deux heures plus tard, alors que la serveuse leur apportait leur troisième café, la sonnerie du téléphone de Jim se fit entendre. Ce dernier examina l'écran sur lequel s'affichait le nom de son copain. Il décrocha aussitôt en appuyant sur la touche verte, avant même de porter l'appareil à son oreille.

— Salut, Matt ! Du nouveau ?

— ...

— Quoi ? Belfast ?

Jim écouta religieusement les propos que lui assénait Matt Taylor en acquiesçant régulièrement de la tête sous l'œil attentif de Katherine.

— OK, Matt, je te remercie !

Jim raccrocha et replaça son cellulaire dans la poche de sa veste. Il planta un regard grave dans celui de sa collègue.

— Matt vient de me donner les coordonnées d'un contact qui se trouve en Irlande, plus précisément à Belfast. Ce type connaît la localisation du refuge de ce colonel Bradford, mais il y a un hic...

— Quel hic ? demanda Katherine.

— Un très gros problème ! confirma Jim.

- Lequel ?
- Un problème à six chiffres.
- Soyez plus précis.
- Pour nous renseigner, cet intermédiaire exige cent cinquante mille euros en espèces, compléta Jim. Et cela n'est pas négociable.
- Maudit soit-il ! grommela-t-elle entre ses dents.
- Malheureusement, je ne détiens pas une telle somme, précisa-t-il. Et vous ?
- Moi non plus. Il faudrait, pour réunir la somme, que je vende mon appartement de New York, mais ça risquerait de prendre quelques semaines !
- Si on n'a pas ces cent cinquante mille euros sous deux jours, alors je crains que la partie soit définitivement perdue pour nous, annonça Jim en grimaçant.

Katherine Krall fixa sa tasse de laquelle une petite fumée s'échappait. Un éclair traversa son regard. Elle esquissa un sourire malicieux.

- Je pense avoir la solution...
- Ah bon ? Laquelle ? s'étonna Jim.
- Le prince, je ne vois que lui...
- Mais comment va-t-on faire pour le convaincre ?
- Il n'y a qu'à aller lui demander !
- À Monaco ?
- Absolument, je l'ai déjà fait, confia la jeune femme.
- Et alors ?
- Il sera disposé à nous aider, j'en suis sûre, il est de notre côté.
- Très bien, Katherine. Sur ce coup-là, c'est vous qui menez la danse.
- Il nous faut au plus vite rejoindre Rio pour attraper un vol direct pour Nice... Allons acheter les billets !
- De toute manière, nous n'avons pas vraiment le choix, Katherine. Qui ne tente rien n'obtient rien !

CHAPITRE 24

Quelque part dans une cellule aux murs noirs

La lumière qui provenait de la dizaine de spots fixés au plafond n'avait pas cessé de s'allumer et de s'éteindre à intervalles réguliers, empêchant tout sommeil. De plus, des gouttes d'eau s'écoulaient une à une sur un socle en fer haut perché. Le prisonnier qui croupissait là entre quatre murs subissait stoïquement cette torture insupportable et cette attente interminable. Et pour ajouter au supplice, toutes les dix minutes une voix métallique sortait des haut-parleurs pour lui demander son nom, son âge et sa profession. Et à chaque fois qu'il refusait de répondre, une musique assourdissante jaillissait des enceintes et explosait dans la cellule. Allongé sur les lattes du banc de bois qui courait le long des murs, l'otage, entièrement nu, tentait de récupérer de ce qu'il avait enduré ces jours derniers. En effet, la drogue qu'on lui avait injectée durant le rapt avait été longue à s'éliminer et le calvaire physique et psychologique qu'il subissait depuis plusieurs jours maintenant était devenu insoutenable. Sans compter que l'air de la cellule était souillé par l'odeur émetique de son urine mêlée à ses excréments qui avaient du mal à s'évacuer dans le simple trou situé au milieu de la pièce, qui venait s'ajouter aux relents putrides d'un corps allongé de l'autre côté de la pièce. Le chaman avait tenté de capter son âme par des prières et des incantations, en vain. L'homme en question avait rejoint le Nadir éternel et l'Indien ne pouvait plus rien y faire. Alors, pour supporter son calvaire, le prisonnier se réfugiait dans ses songes et voyageait sous la canopée qui protégeait sa terre natale, celle de ses ancêtres, celle de son père qui revenait régulièrement le visiter. Puis les propos entendus avaient peu à peu changé. On ne lui demanda plus de décliner son identité. On lui suggérait de collaborer. Ce n'était plus cette voix métallique qui parlait désormais, mais une belle voix féminine, claire et limpide. Peu à peu, les jeux de lumière cessèrent, ce qui autorisa le sommeil pendant un temps où la récupération fut un bienfait inestimable. Puis le manège infernal reprit, jusqu'à épuisement total du captif qui tomba du banc pour s'écrouler à terre.

À ce moment précis, la porte de la cellule plongée dans le noir s'ouvrit sur la silhouette imposante d'un homme en treillis sombre. Il pénétra dans les lieux et alla se poster devant celui qui gisait à terre. L'impérieuse stature de l'arrivant incita le prisonnier à se redresser non sans difficulté. Il s'affala sur le banc en grimaçant de douleur, sous le regard silencieux de celui qui le scrutait.

— Il serait temps que tu parles, mon ami, dit la voix grave, on ne

peut pas aller contre le progrès, il faut que tu prennes conscience que ton savoir, associé à nos compétences et nos moyens colossaux, permettra de sauver des millions de vie et d'améliorer le sort de beaucoup de malades...

L'otage ne bougea pas d'un cil et ne desserra pas les lèvres.

— Ton mutisme ne sert à rien. On perd du temps. On en perd car l'issue de tout cela est que tu collabores. On ne refera pas l'erreur que l'on a faite avec ton père, on ne te tuera pas et on fera tout pour te maintenir en vie et en bonne santé. Alors ?

Le détenu demeura toujours inerte.

— Alors ? s'impatienta la voix grave de l'homme qui s'approcha de son prisonnier. Si tu ne parles pas, ton amie, Manuela Baptista, en revanche, connaîtra le même sort que son père et le tien, ainsi que l'ensemble de ton village. T'es-tu demandé comment on a retrouvé ta trace à Belém ? Un de tes congénères a craqué sous la torture pour sauver ses deux gamins. Puis, Lula Baptista, en allant demander de l'aide au chef de la police, nous a permis d'obtenir l'adresse de ton amie. Tu vois, rien ne peut nous échapper. Nous avons infiltré toutes les strates de l'administration brésilienne, ainsi que les arcanes du pouvoir. Nous possédons des yeux et des oreilles partout. Il est inutile de résister, docteur Fernando Katikuna !

Ce dernier ne répondit pas, mais trouva la force de planter son regard hypnotique dans celui de son tortionnaire. Très vite, celui-ci se mit à reculer, le teint blême. Les muscles de son visage se mirent à tressauter de panique lorsque l'apparition d'une forme humaine se campa devant lui. L'officier reconnut immédiatement la silhouette chétive de Yaméo. Armé d'une sarbacane, le vieux chaman se trouvait bien vivant en face de lui. Il souffla dans l'arme oblongue et une poudre ocre se répandit dans l'air. Les yeux du militaire furent éblouis par ce nuage granuleux. Soudain, un jaguar noir surgissant de nulle part bondit sur lui et provoqua sa chute. Dos à terre, le militaire resta tétanisé quelques secondes, puis, brusquement, fut stupéfié de ne plus rien voir devant lui, comme un mirage s'évanouissant dans les profondeurs de la nuit. Le fauve et le spectre du vieux chaman s'étaient volatilisés. Le front en sueur, il reprit peu à peu ses esprits pour ensuite se relever. Le prisonnier qui ne l'avait pas quitté des yeux, éclata de rire.

— Vous voyez, vous non plus vous ne pouvez rien contre moi. Tous vos supplices et votre technologie ne peuvent rien contre la force et le

pouvoir des esprits. Pour votre gouverne, mes ancêtres me prénomment Jivajos !

Fou de rage, l'officier sortit une arme à feu de son holster fixé à sa ceinture et se précipita vers le prisonnier pour lui asséner un coup de crosse sur le crâne. Le militaire ressentit une onde de jouissance en observant son prisonnier glisser du banc pour s'écrouler au sol, comme un pantin désarticulé. Néanmoins, le sourire frondeur n'avait pas quitté le visage ensanglanté de l'Indien, comme une ultime provocation.

CHAPITRE 25

Principauté de Monaco

Jim et Katherine attrapèrent le dernier vol pour Rio où ils arrivèrent en soirée cinq heures plus tard, et d'où ils purent embarquer sur un vol de nuit direct pour Nice.

L'épuisement aidant, le sommeil fut l'unique compagnon de voyage de Jim et Katherine qui avaient à peine touché au repas servi. L'image de Yaméo s'invita dans les rêves de la chercheuse. Depuis le haut de son éternité, le vieux chaman lui confia qu'elle devait croire en la force du talisman qu'elle portait sur elle. Grâce à lui, elle serait toujours en connexion avec son fils, même dans les pires moments. Il fallait faire confiance plus que jamais aux voix de la forêt. Elles lui indiqueraient le moment voulu le bon choix à faire. Soudain, la silhouette du chaman s'évapora et Katherine se réveilla en sursaut. Poussant un cri d'effroi, elle surprit désagréablement les autres passagers somnolents ou endormis. Une hôtesse se précipita vers elle, afin de s'enquérir de la situation. Katherine la rassura en lui expliquant qu'elle avait fait un rêve agité. L'hôtesse lui proposa de lui servir une collation, afin qu'elle se remette de ses émotions. À côté d'elle, Jim n'avait pas bougé d'un cil, comme s'il avait senti qu'il n'y avait pas le moindre danger à l'horizon.

Au petit matin, une fois débarqués dans le hall de l'aéroport de Nice, nos deux voyageurs ne reculèrent pas devant la dépense et empruntèrent la navette par hélicoptère en direction de la principauté monégasque. Katherine profita du vol pour appeler la secrétaire particulière du prince afin de la prévenir de leur visite impromptue. Arrivés sur l'héliport de Monaco, ils s'engouffrèrent dans un taxi pour remonter vers le palais princier, où Katherine se fit annoncer à la guérite d'accueil.

Sur-le-champ, le garde en faction appela le centre de sécurité qui se mit immédiatement en relation avec le secrétariat particulier de la principauté et, moins de cinq minutes plus tard, un gradé vint quérir Jim et Katherine pour les conduire jusqu'aux bureaux princiers.

Jacqueline Véronèse, avec son impeccable chignon et son tailleur à la coupe parfaite, vint à leur rencontre et les accompagna dans un salon privé. Elle leur annonça que leur hôte terminait de présider le Conseil de gouvernement et qu'il les recevrait au terme de celui-ci.

Deux garçons leur apportèrent un copieux brunch afin de les faire patienter.

Une heure plus tard, le prince vint lui-même accueillir Katherine à la porte du secrétariat, un sourire chaleureux aux lèvres, n'hésitant pas à l'embrasser sur les joues et à serrer vigoureusement la main que Jim lui tendait.

— Si vous venez à l'improviste, Katherine, je présume que la raison doit en être des plus importantes, je me trompe ? lança le maître des lieux tout en accompagnant les deux visiteurs vers son bureau.

Katherine acquiesça d'un mouvement de tête alors que d'un geste de la main, il les invitait à se diriger vers le petit salon où ils s'installèrent.

— Votre Altesse, permettez-moi tout d'abord de vous présenter Jim Henderson, mon guide en Amazonie et avant tout un précieux ami. Il y a malheureusement du nouveau dans l'affaire du mystérieux dôme d'argent... et les nouvelles que je vous apporte sont loin d'être encourageantes.

— C'est au sujet de votre compagnon ? s'enquit le prince.

— J'ai beaucoup de choses à vous dire dont certaines paraissent incroyables...

— Je vous écoute...

— Depuis notre dernière rencontre, j'ai rejoint Manaus à la recherche de Jim et de mon compagnon, Arthur McMillan. Sur place, je suis tombée dans un traquenard. L'homme qui avait pris l'emplacement du bateau de Jim m'a conduite vers le *pico da Neblina*, aux confins de la forêt où se trouve le dôme d'argent dont je vous ai parlé. Cet individu a essayé de m'assassiner durant le trajet en m'assénant deux coups de couteau avant de me jeter dans le fleuve...

Émue, Katherine marqua une pause tandis que le visage du souverain se décomposait.

— J'ai été sauvée par miracle, poursuivit-elle, grâce à Jivajos, le fils de Yaméo, qui est non seulement médecin, mais aussi chaman. Il m'a ensuite soignée selon ses pratiques chamaniques et m'a sortie des griffes de la mort à l'aide d'une potion issue du poison des phylloméduses, grenouilles des forêts pluviales. Et lorsque j'ai repris connaissance, à ma grande surprise Jim était également là. Ce dernier avait pu échapper à un commando de tueurs décidés à lui faire la peau, après avoir essayé de lui soutirer des informations sur le chaman

et ses pouvoirs de guérison. Et le pire de tout, j'ai appris la mort de Yaméo et d'Arthur.

Choqué, le prince éprouva des difficultés à trouver ses mots.

— Vos révélations me font froid dans le dos. Je suis à la fois peiné et scandalisé. À aucun instant, je n'aurais pu imaginer que votre vie et celle de vos amis puissent être en danger.

Katherine tenta de réprimer un flot de larmes, avant de reprendre :

— Ce n'est pas terminé. Le tueur en question s'étant présenté comme originaire de la Guyane française, Jim s'est proposé de retrouver sa trace, tandis que Jivajos et moi sommes restés dans la forêt jusqu'à ce que des mercenaires se lancent à nos trousses. Nous fûmes ensuite dans l'obligation de nous enfuir vers Belém. Une fois arrivés, Jivajos a pris contact avec Manuela Baptista, une consœur et amie qui a immédiatement demandé de l'aide à son père, Lula, officier de police à la retraite. Néanmoins, nous n'étions pas au bout de nos surprises. Quelques heures plus tard, de retour du centre-ville où j'étais allée acheter un téléphone portable, nous avons retrouvé dans l'appartement de Manuela le cadavre de Lula Baptista, exécuté d'une balle dans la tête, et avons constaté la disparition de Jivajos. C'est alors que Jim est venu me rejoindre à Belém après avoir retrouvé le Guyanais. La seule bonne nouvelle est que le tueur à gages a fini par cracher la vérité sur cette machination...

— Le chaman dont vous parlez aurait donc été kidnappé ?

— Aucun doute ! confirma Jim.

— Désormais, il est le seul à détenir les secrets du dosage des élixirs qui intéressent HIVCORP au plus haut point, compléta la scientifique.

Elle s'interrompit, reprit son souffle et vérifia que le prince suivait le débit rapide de ses propos.

— Je vous en prie Katherine, continuez...

— Le Guyanais a mis Jim sur la piste d'un certain colonel Scott Bradford qui semble commander les opérations de représailles pour le compte du consortium HIVCORP. Et quand nous étions à l'aéroport de Belém, Jim a reçu une information importante...

— Très importante ! renchérit Jim.

— Continuez, Jim... fit Katherine.

— On m'a informé qu'un contact qui se trouve à Belfast serait susceptible de nous renseigner sur le colonel Bradford, et surtout de nous dire où le localiser. Cependant, une contrepartie est exigée.

- Laquelle ? demanda le prince.
- Il exige pour parler la modique somme de cent cinquante mille euros, en espèces, bien entendu.
- Et j'en déduis que vous n'avez pas cette somme à votre disposition. C'est donc pour cela que vous êtes venus me trouver ...

Jim acquiesça de la tête.

— Ce que vous me demandez là est très risqué au regard de ma position. Mais d'un autre côté, je ne peux pas rester les bras croisés devant une telle menace. Mais même dans le cas où je déciderais de vous aider, vous auriez un autre problème à résoudre, confia le prince.

- Le transport de l'argent, devina l'ancien militaire.
- En effet !

Katherine les regarda d'un air à la fois surpris et désespéré.

— Pouvez-vous être plus précis ? demanda-t-elle.

Le prince argumenta.

— Comment comptez-vous transporter une somme pareille en espèces ? Dans votre valise jusqu'en Irlande du Nord ? C'est le Royaume-Uni là-bas, et cet État ne fait pas partie de l'espace Schengen. Les contrôles douaniers existent encore...

- Je n'avais pas pensé à cela, avoua Katherine.
- Mais il y a une solution...
- Je crois la deviner, révéla Jim.
- Que je vous accompagne ! ajouta le prince.

Jim et Katherine affichèrent en même temps une mimique d'étonnement.

— Ne faites pas ces têtes, je vous accompagnerai dans mon avion privé, car mon immunité diplomatique de chef d'État évitera tout contrôle.

Cette phrase détendit l'atmosphère et Jim et Katherine semblèrent soulagés.

- Génial ! commenta Katherine.
- Imparable ! rajouta Jim Henderson.
- Pendant que vous ferez le nécessaire à Belfast, je vous attendrai à Dublin, où je justifierai mon déplacement par une visite privée auprès de la famille de ma mère qui en était originaire. Et vous m'y

rejoindrez. On fait comme ça ?

Katherine esquissa un sourire discret, surprise de ce soudain langage familier employé par le prince, qui l'avait habituée à davantage de protocole dans ses propos.

— On fait comme ça ! confirma Katherine.

— En conséquence, nous partirons ce soir, j'ai encore des choses à régler ici. Il faudra quelques heures pour sortir des coffres la somme prévue pour votre rencontre. En attendant, je vous invite à prendre un peu de repos dans les appartements que je réserve à mes invités privés, une salle de bains sera à votre disposition et un repas vous sera servi à treize heures. Si vous avez besoin de quelque chose, comme des vêtements mieux adaptés à l'Irlande, vous n'aurez qu'à demander.

En guise de réponse, Jim lui tendit une poignée de main à la fois ferme et amicale.

CHAPITRE 26

Belfast - Ulster - Irlande du Nord

Katherine et Jim réservèrent un hôtel à Belfast, depuis le poste informatique du jet privé du monarque. Entre-temps, une conversation animée sur le chamanisme et l'Amazonie occupa les deux heures de vol, le prince prenant toutefois le temps de contacter son Ministre d'État afin d'obtenir de ses services un rapport circonstancié sur les mouvements financiers de COSMOCORP, spécialisée dans la cosmétique, la filiale monégasque de HIVCORP et ce, dans les plus brefs délais, manifestant son agacement à propos d'une enquête diligentée depuis déjà plusieurs mois et qu'il attendait impatiemment.

Une fois arrivés, alors que le prince repartait pour Dublin, Jim et Katherine prirent un taxi pour rejoindre le centre-ville de Belfast. Harassés, ils n'eurent pas la force de regarder le paysage, relevant seulement la tête une fois la voiture arrêtée devant l'hôtel où Jim tendit au concierge de la réception sa Gold Master Card, sans hésiter ; il avait beau avoir connu tous les périples les plus tordus, le héros avait ce soir besoin d'un bon lit très confortable, après tout ce qu'il avait vécu les jours précédents.

Arrivé dans la chambre, il jeta sa valise en cuir et la mallette contenant la somme d'argent pour leur rendez-vous sur une desserte, sépara les deux lits accolés afin que tous deux aient de quoi dormir chacun de son côté, laissant toutefois le drap et le dessus de lit à Katherine, tandis qu'il prenait pour lui une couverture dans l'une des armoires. Puis, toujours sans se parler, tellement l'épuisement les habitait, Katherine éteignit la lumière, se changea et se glissa dans les draps du lit pour très vite trouver le chemin du sommeil, tandis que Jim se vautrait tout habillé sous la couverture, ne dormant que d'un œil inquiet, à l'idée que des intrus puissent débarquer dans la chambre pour dérober l'argent du deal.

*

* *

Ce n'est qu'au petit matin que Jim et Katherine se retrouvèrent devant un *breakfast* abondant et varié dans la salle à manger de l'hôtel

Hilton, dont la baie vitrée donnait sur la rivière Lagan aux reflets bleu argenté. Ils furent surpris de la modernité architecturale de la ville, eux qui avaient pensé ne trouver qu'une cité en miettes, les murs des immeubles massacrés par les bombes.

— Le paysage est magnifique, mais la température semble beaucoup moins chaude que sous les tropiques que nous avons connus, n'est-ce pas, Katherine ? demanda Jim qui semblait ragaillardi par la nuit de repos qu'il avait passée dans une literie confortable.

— Pas de doute... mais... on aurait dû écouter les conseils du prince et demander de quoi se changer quand on était encore au palais. Avant de passer à l'action, je vous propose d'aller en centre-ville et de nous habiller en conséquence, car ma robe légère et vos tenues en lin ne suffiront pas sous cette latitude ! proposa Katherine, le teint éclatant malgré l'absence de maquillage.

— Je vous donne entièrement raison, allons-y, cette sortie nous permettra de capter l'ambiance et de nous repérer dans cette ville que je ne connais pas, et pourtant Dieu sait si elle a été la plaque tournante du terrorisme et des trafics d'armes pendant trente bonnes années !

Une fois leur petit déjeuner achevé, Jim et Katherine quittèrent l'hôtel et rejoignirent le cœur de la cité qui était un savant mélange de constructions irlandaises et d'architecture anglaise, érigées entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Les rues commerçantes, piétonnes pour la plupart, regorgeaient de magasins et les deux nouveaux venus n'eurent aucune difficulté à trouver de quoi s'habiller chaudement.

Ils ne purent renoncer à l'envie de mieux connaître la localité et se dirigèrent vers le port, où ce qu'ils virent en premier fut le *big fish*, une céramique représentant un énorme poisson en mosaïque bleue ; puis plus loin, de l'autre côté du fleuve Lagan, la tour de l'horloge *The Albert Memorial Clock Tower* et *Queen's Quay*, grouillant de monde, attiré là par de nombreux restaurants et cinémas. Enfin, une zone commerciale, ou encore *Odyssay Games*, un grand complexe de jeux, dans lequel entraient grands et petits.

Puis, grâce à un panneau indicateur, ils apprirent l'existence à Belfast d'un château en pierre de grès sur les hauteurs de la ville, ainsi qu'à l'écart du centre de la *Queen's university*, un grand bâtiment de briques rouges de style Tudor, réputé pour son parc et sa serre tropicale, mais surtout pour avoir été le premier campus universitaire britannique hors des murs de la cité.

Bien que tentée d'en savoir davantage sur cette ville inconnue pour elle qui avait pourtant beaucoup voyagé, Katherine savait qu'une mission délicate de la plus haute importance les attendait ici. Ce qui

était suffisant pour insuffler de la tension dans le paysage apaisant qu'elle observait. Il fallait donc s'activer, au lieu de jouer aux touristes. Il leur fallait quitter ces lieux agréables pour la promenade ou le plaisir des yeux et rejoindre les quartiers interlopes de Belfast, là où résidait le contact que Matt Taylor avait indiqué à Jim : Douglas McCallum, ancien activiste de l'IRA dans les années soixante-dix, qui avait aussi prêté main forte durant la même époque à des terroristes de nombreux pays, comme les Brigades rouges en Italie ou la bande à Baader en Allemagne. Après avoir parcouru de nombreux pays de la planète pour louer ses services de mercenaire en Afrique ou au Proche-Orient, il était revenu dans sa ville natale, à l'époque où Tony Blair, Premier ministre de Sa Très Gracieuse Majesté et Gerry Adams, chef de file du Sinn Féin, avaient réussi à convaincre les membres de l'IRA de déposer les armes. Depuis, il coulait une retraite paisible et heureuse dans un quartier populaire de la banlieue de Belfast.

Jim et Katherine, qui avaient pris un taxi depuis le centre-ville, débarquèrent dans un autre monde. Les façades des maisons en briques rouges étaient d'une saleté repoussante et s'effritaient par endroits en menaçant de tomber à tout moment, les trottoirs étaient jonchés de détritiques et d'objets hétéroclites laissés à l'abandon, tandis qu'une odeur fétide planait sur les environs. Pas un être humain à l'horizon. L'endroit semblait désert. En passant sous un porche délabré portant les stigmates des nombreux affrontements fratricides passés, qui sembla trembler sous leurs pas, ils accédèrent au lieu de villégiature de Douglas McCallum. Ils assistèrent alors à une scène surprenante en ces lieux : sur un étroit terrain vague devant le parterre d'une maison en briques d'un rouge décati, des enfants jouaient au football, un match arbitré par un sexagénaire à la forte corpulence et au crâne rasé, qui abandonna sa tâche dès lors qu'il aperçut les deux intrus.

Sans dire un mot, mais d'un regard appuyé, il fit comprendre aux deux visiteurs de le suivre dans la maison. Le contraste avec l'extérieur fut surprenant. S'ouvrait sous leurs yeux un vrai palais baroque : étoffes rares, tapis persans, murs peints à la feuille d'or, sièges finement sculptés, écran plasma gigantesque, équipement hi-fi et informatique de dernière génération.

Douglas McCallum entraîna ses deux invités derrière un comptoir de bar en ivoire et s'empara d'une bouteille de whisky puis en servit une bonne dose dans trois verres en cristal de Bohême.

— Alors ? demanda l'Irlandais avant d'avaler le breuvage d'un seul trait.

Jim ouvrit la mallette et renversa sur le comptoir toutes les liasses de billets. L'Irlandais baissa la tête pour observer le monticule d'argent, sans qu'une once de plaisir ne vienne briller dans ses yeux d'un bleu étincelant, puis la releva pour planter son regard dans celui de Jim, puis de Katherine.

— Je vais quand même vérifier et j'espère pour vous qu'il ne manque rien !

Il inspecta minutieusement les liasses. La vérification ne lui prit que quelques minutes, puis il remplit à nouveau son verre et le leva..

— Très bien, le compte semble y être ! lança l'ancien terroriste en avalant une bonne rasade de son pur malt.

— Alors, crache le morceau, répliqua l'ancien mercenaire.

— Celui que vous cherchez est donc le colonel Scott Bradford, n'est-ce pas ?

— Affirmatif ! rétorqua Jim, et nous voulons savoir où le cueillir !

Douglas McCallum bascula tout à coup son buste en avant, aux prises avec une quinte de toux.

— Rien que ça !

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas l'air de savoir qui est réellement le colonel Bradford !

— Non, c'est pour ça que nous sommes ici, alors cesse de tourner autour du pot...

Douglas McCallum observa Jim Henderson, puis Katherine Krall d'un air grave et pesant, avant de dire :

— Vous n'êtes pas au bout de vos peines ! Maintenant que notre affaire est conclue, je vais vous faire le curriculum vitae de cette charogne autour d'une Guinness bien fraîche, si vous le voulez bien ! C'est la tradition ! Venez ! Il y a un excellent pub, le *Black Hole* à deux pas d'ici.

Douglas McCallum se leva, s'empara de la casquette qui traînait sur la table et la vissa sur son crâne. Jim se leva à son tour et, par-dessus la table, le stoppa net en mettant sa main puissante sur le plexus de l'Irlandais.

— McCallum, ne me prends pas pour un bleu bite... Si tu t'amuses à

nous doubler, crois-moi que je reviendrai chez toi pour t'ouvrir les entrailles.

— Je te crois sur parole, Henderson, j'ai parcouru également ta biographie. Toi non plus, tu n'as pas fait dans la dentelle. Tu as été réglo, donc je le serai aussi. Vous pouvez venir en toute confiance boire le verre de l'amitié. Vous êtes mes hôtes et rien ne pourra vous arriver.

Le trio sortit de la maison en briques rouges alors que les enfants jouaient encore. Un ballon percuta Katherine à la fesse, ce qui fit hurler Douglas McCallum qui morigéna les gamins d'un ton ferme. Le pub, à la façade en bois rouge et noir, se situait effectivement à deux cents mètres du domicile de l'Irlandais. Il était plein, occupé d'autant d'hommes que de femmes, une chope dans une main et une cigarette dans l'autre, la loi antitabac n'ayant jamais franchi la porte de ce lieu où se mélangeaient sueur, fumée, éclats de rire et chants traditionnels. Douglas McCallum, suivi de Jim et de Katherine, dut jouer des coudes pour rejoindre le comptoir et commander trois pintes de Guinness. Ensuite, ils se rendirent tous les trois au fond de la salle, dénichèrent une table libre et s'installèrent sur les canapés de cuir rouge et noir élimés. L'Irlandais, faisant face aux deux autres, commença son soliloque sur le colonel Scott Bradford.

— Bien, maintenant que toutes les conditions sont réunies, venons-en à ce fumier. Bradford a été de tous les bons coups de la planète. Après vingt-cinq ans passés dans les commandos de l'armée de Sa Très Gracieuse Majesté, les SAS, il a constitué sa propre armée privée et loué ses services aux plus offrants. Mais depuis dix ans déjà, il travaille exclusivement pour un important consortium dont le siège social se trouve à Londres.

— HIVCORP, coupa Katherine.

L'Irlandais hocha la tête :

— Pour tout vous dire, m'dame, j'ai œuvré pour eux également, par l'intermédiaire de Bradford, du temps de la lutte armée de l'IRA et cette officine nous facilitait l'achat d'armements, sans compter qu'elle nous aidait aussi financièrement. En contrepartie, j'ai bossé pour lui en Afrique sur des missions sensibles. Mais tout cela serait compliqué à vous expliquer. L'action terroriste est un monstre aux tentacules insoupçonnés. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Bradford est un

type redoutable. Il est capable de tout pour de l'argent. J'ai eu vent qu'il est revenu en Irlande, il y a quelques jours...

— En Irlande ? s'étonna Jim.

— Bradford est un inconditionnel de ce pays. Mais un tordu de première, puisqu'il a combattu l'IRA quand il était dans l'armée britannique, puis lutté contre l'Angleterre quand il a rejoint nos rangs pour les intérêts juteux que ce business pouvait lui rapporter... Un fou, je vous dis...

— Et où peut-on le trouver en Irlande ? demanda Katherine.

Douglas McCallum porta la chope à ses lèvres et avala une bonne gorgée de bière. Il essuya sa bouche maculée de mousse avec la manche de son blouson, avant de répondre :

— Inishmore... Iles d'Aran, à l'ouest de Galway. Il a son QG là-bas...

— Un QG ? s'étonna Katherine.

— Oui, m'dame, une véritable forteresse, érigée dans une ancienne fabrique de pulls en cachemire, où nous avons l'habitude de nous retrouver autrefois. L'accès de l'île relève de l'aventure tellement la mer est agitée dans ce coin. On se demande encore pourquoi cette île battue par les vents a été un jour habitée ! C'est la raison pour laquelle elle a toujours été le repaire des opposants à l'Angleterre. Même aujourd'hui, la police y met rarement les pieds. Un no man's land où les nationalistes irlandais se sont toujours réfugiés pour mieux s'isoler, se concerter et préparer leurs actions.

— Je suppose qu'il y a des navettes maritimes pour s'y rendre, n'est-ce pas ? demanda Katherine.

— Absolument. La navette est assurée par la mafia locale, des pêcheurs qui sévissent dans le coin et qui ont empêché l'installation de toute entreprise privée ou de service public ! Ne vous attendez pas à embarquer sur un ferry flambant neuf. C'est un chalutier qui vous y conduira...

— Un chalutier ? s'inquiéta Katherine.

Douglas avala d'un seul trait ce qui lui restait de bière avant de poursuivre.

— Je ferai le nécessaire pour que vous effectuiez la traversée sans encombre.

— Il vaut mieux pour toi, McCallum ! Ma menace reste toujours d'actualité.

— Faites attention vous aussi... surtout au mal de mer, et c'est

valable également pour toi, Henderson ! rétorqua Douglas McCallum.

— J'en ai vu d'autres ! rétorqua Jim sur un ton cinglant.

L'Irlandais lâcha un ricanement rocailleux.

— C'est ce qu'on verra ! Je ne connais personne qui n'ait pas dégobillé ses tripes au cours de la traversée qui dure une bonne heure sur une mer déchaînée, alors qu'il n'y a que dix miles, soit à peine dix-huit kilomètres ! Vous verrez par vous-même... En attendant, savourez votre bière et profitez-en pour prendre la température de l'Irlande. Vous avez dans ce pub l'échantillon le plus représentatif qui soit. Pour ma part, je vais remettre la main sur mes jeunes et reprendre le match de foot que vous avez interrompu... Sur ce, m'sieur dame...

L'Irlandais se leva, salua ses visiteurs en tirant sur la visière de sa casquette et glissa discrètement dans la main de Jim une enveloppe dans laquelle se trouvaient une photographie et le profil détaillé de leur cible, puis s'éclipsa dans la foule compacte.

CHAPITRE 27

Inishmore – Îles d'Aran - Irlande

Le chalutier tentait de percer les hautes vagues, la mer rugissante aux remous d'une violence furieuse ne permettant pas de voguer sur les flots.

Jim, qui avait su jusque-là conserver un stoïcisme forcé, ne put se contenir plus longtemps et agrippa le bastingage pour vomir tripes et boyaux par-dessus bord en maudissant l'Irlandais, sous le regard vitreux, mais cependant amusé, de Katherine.

Tous deux furent ravis et soulagés de voir les îles d'Aran se rapprocher d'eux, telle une terre promise.

Une fois sur le quai du port de Kilroan, alors que dix heures sonnaient au clocher, Jim et Katherine, sacs à dos harnachés aux épaules, ne prirent aucun temps de repos et allèrent s'enquérir d'une agence de location de voitures, qu'ils trouvèrent dans l'échoppe d'un épicier qui faisait aussi office de bureau de poste et de tabac.

Ils en profitèrent pour se ravitailler. Une fois les formalités accomplies, ils prirent possession d'une vieille Range Rover et déplièrent sur le capot la carte de l'île qui leur avait été remise en même temps que les clefs de la voiture. Ils repérèrent très vite le site de l'ancien bâtiment de la fabrique de pulls en laine d'Aran qui avait été autrefois une institution. Celui-ci se situait à l'autre bout de l'île après le bourg d'Onaght, soit une distance de trente et un kilomètres à peine, mais avec tous les lacs interminables d'une route escarpée et cahoteuse pour y parvenir.

Si l'accès farouche n'était pas une légende, puisqu'ils l'avaient expérimenté, les contours de l'île confirmaient le caractère indomptable et singulier du site. Jim et Katherine furent subjugués par la splendeur de ce paysage curieux, en particulier ces murets qui quadrillent l'île autour de chaque lopin de terre, afin de limiter l'érosion exercée par le vent et contenir bétails et cultures, comme le précisait la légende de la carte.

Le Range Rover prit la direction de Killeany, qu'ils rejoignirent en moins de vingt minutes par une route accidentée, découvrant au passage les vestiges du plus vieux monastère d'Irlande, construit en 490 après Jésus Christ et qui avait longtemps accueilli une communauté monastique réputée pour la qualité de sa formation

religieuse. Non sans remarquer, en longeant la côte, les innombrables mottes de tourbe, les hautes herbes, les filets des pêcheurs tentant de sécher sur des rochers imposants ; mais aussi les falaises, cathédrales de pierre peuplées d'oiseaux, donnant sur des plages ou des labyrinthes de criques, ainsi que de nombreux dolmens isolés ou regroupés ou encore des collines de granit sur lesquelles des moutons masqués de noir déambulaient au milieu de chevaux qui s'ébrouaient.

Une demi-heure plus tard, après avoir emprunté une route tortueuse à flanc de falaise animée par le vol des cygnes et des oies sauvages, creusée de trous et bordée de fougères, de rhododendrons, de tourbières et de bruyères, Jim et Katherine atteignirent enfin le bourg de Kilmuvry à la sortie duquel ils s'arrêtèrent, contemplant alors une vision d'exception : celle d'un fort semi-circulaire tutoyant le vide, dont la majeure partie s'était effondrée dans la mer. En consultant la carte, Katherine apprit qu'il s'agissait du fort d'Aengus, construction préhistorique datant d'au moins deux mille ans. La singularité du lieu, entouré de spectaculaires parois rocheuses, le rendait saisissant, voire magique, sensation renforcée par le bruit sourd du roulis de la houle venant s'écraser sur les contreforts de la falaise.

Après quelques minutes d'arrêt, ils reprirent la route et traversèrent Onaght, constituée de quelques masures visiblement abandonnées, avant d'apercevoir ce qu'ils recherchaient : l'ancien bâtiment de la fabrique de pulls en laine d'Aran, qui avait été transformé et aménagé en véritable forteresse aux dires de Douglas McCallum.

Jim stoppa immédiatement le véhicule, chercha du regard où se placer au mieux pour la planque qu'ils allaient effectuer et repéra d'imposantes mottes de tourbe vers lesquelles il se dirigea. Il gara la voiture entre deux monticules très rapprochés pouvant garantir leur dissimulation, se retourna, attrapa son sac à dos sur la banquette arrière, le mit sur ses genoux et en sortit deux paires de jumelles dont l'une à infrarouges, ainsi qu'un appareil photo numérique.

— J'espère que vous savez vous servir de cet engin ! s'exclama-t-il, en tendant l'objet à Katherine.

— Jim, la photo est ma deuxième passion. N'ayez crainte, je sais parfaitement zoomer et cadrer, plaisanta Katherine.

— J'espère bien, mais surtout il va falloir vous armer de patience. Le reste de la journée risque d'être long ! rétorqua Jim en sortant le Thermos de café, ainsi qu'un gobelet dans lequel il versa le breuvage en l'offrant à Katherine.

— Ça se voit que vous n'avez jamais eu à observer de papillons !

Toutes les heures, chacun à leur tour, Jim et Katherine sortaient de la voiture pour se dégourdir les jambes qui refroidissaient rapidement en l'absence de chauffage, compte tenu que le moteur se trouvait éteint, afin que son bruit n'attire pas l'attention. De même, tous les quarts d'heure environ, ils se relayaient pour observer les éventuels mouvements aux abords du bâtiment. Mais rien ne se passait. Lestés par le copieux petit déjeuner à l'anglaise avalé le matin, ils purent attendre la fin de l'après-midi pour se sustenter, en sortant du sac à dos les sandwiches achetés à l'épicerie de Kilroan.

Puis la nuit, qui tomba vers dix-huit heures, ajouta l'obscurité à leur frustration de n'avoir rien découvert, toujours retranchés dans leur sinistre planque entre deux monticules de tourbe qui dégageaient une forte et désagréable odeur d'humidité.

D'un commun accord, ils décidèrent de dormir deux heures durant à tour de rôle, Jim inaugurant le premier tour de garde, alors que Katherine, les écouteurs de son iPod aux oreilles, tentait de trouver le sommeil tout en se laissant bercer par les sons élegiaques de la forêt, enregistrés pendant sa dernière mission. Elle fut très vite transportée dans les profondeurs des songes où l'attendait Jivajos, avec à ses pieds le jaguar noir. Le chaman se confia, lui disant qu'il était venu à elle pour la rassurer. Qu'elle n'avait rien à craindre ni pour elle ni pour lui, car il s'était préparé à toutes ces épreuves, que personne ne pourrait lui voler son esprit et qu'aucune technologie ni aucune arme ne pourraient l'atteindre. Il la serra ensuite dans ses bras en lui murmurant à l'oreille une incantation chamanique.

Puis, à six heures du matin, alors que l'aube épanchait sa toile carminée sur le paysage escarpé, Jim se mit à secouer Katherine profondément endormie, errant dans la forêt de l'autre rive.

— Katherine ! Réveillez-vous ! Ça y est ! Il y a du nouveau.

Katherine ouvrit les yeux en sursautant et s'empara aussitôt de l'appareil photo, alors que Jim épiait le moindre mouvement aux alentours de la fabrique désaffectée.

Quatre véhicules tout-terrain noir métallisé venaient juste de s'immobiliser devant l'entrée du bâtiment. Deux individus sortirent de l'un d'entre eux, lunettes noires sur le nez et vêtus de manteaux en cuir sombre, le col relevé et la main sur la crosse d'une arme accrochée à leur ceinture. Les deux hommes observèrent attentivement les environs, alors qu'un troisième personnage aux cheveux blancs, portant un pardessus noir, descendait d'un second

véhicule pour aussitôt grimper les trois marches du pas de porte. Sur le seuil, un quatrième homme en treillis noir semblait l'attendre, visage carré, traits saillants, lunettes sombres. C'était la réplique parfaite du colonel Bradford d'après le signalement que leur avait fourni l'Irlandais.

— C'est notre homme, souffla Jim.

Sans attendre, Katherine zooma sur les protagonistes, puis commença son mitraillage. Brusquement, l'œil fixé sur le petit écran, elle grimaça.

— Bon sang ! Cette silhouette ne m'est pas inconnue, s'exclama-t-elle. On dirait... C'est dommage de ne le voir que de dos... on dirait... on dirait...

Katherine laissa tomber ses bras sur ses genoux, alors que Jim la regardait.

— On dirait qui, Katherine ?

La jeune femme sembla se perdre dans ses pensées avant de répondre.

— Ce dos, ce port de tête, la taille, tout paraît correspondre.

— Correspondre à qui ? s'impatienta Jim.

— Ce type, j'en suis presque certaine, c'est Fergusson Mills.

— Fergusson Mills ?

— Le vice-président de la fondation.

— Votre boss ?

— En quelque sorte. Il remplace pour l'heure le président qui est en convalescence. Cela dit, je ne suis sûre de rien, il faudrait que je le revoie, mais de face, si possible...

— La fondation serait donc impliquée dans cette affaire, alors ?

— Non, je ne crois pas. Le prince ne l'accepterait pas. En revanche, il y a de fortes chances pour que Fergusson Mills soit une branche pourrie.

Entre-temps, le nouveau venu s'était engouffré dans le bâtiment dont la porte venait de s'ouvrir et les quatre hommes n'avaient pas tardé à disparaître dans la pénombre du bâtiment, alors que la porte rivetée se refermait lentement derrière eux.

— Il ne nous reste plus qu'une chose à faire, Katherine... poireauter

en attendant d'avoir un meilleur angle de vue.

Jim n'attendit pas la réponse de Katherine, reprit le Thermos posé au sol entre ses jambes et s'empara des deux gobelets placés sur le plateau situé entre les deux sièges, avant d'y verser de quoi se réchauffer et se réveiller pour affronter une longue et pénible journée d'attente.

*

* *

À la tombée de la nuit, alors que Jim se servait ce qu'il restait de café, Katherine lui asséna soudain un coup de coude pour l'avertir que l'activité avait repris au dehors.

Le gobelet se renversa sur les jambes de l'ancien mercenaire qui s'épongea à la hâte avant d'inspecter l'entrée de la fabrique à l'aide de ses jumelles à infrarouges. Très vite interpellé par le manège qu'il voyait, il demanda à Katherine de mitrailler la scène qui était sur le point de se dérouler.

La porte s'était de nouveau ouverte, laissant passer deux hommes la main sur la ceinture, leurs yeux perçants balayant l'horizon, bientôt suivis de deux autres transportant à bout de bras un *body-bag* noir qu'ils allèrent placer dans le coffre du véhicule tout-terrain. L'homme aux cheveux blancs et le colonel Bradford firent à nouveau leur apparition, descendant les marches avant de se serrer chaleureusement la main. Katherine put enfin mettre un visage sur l'homme à la crinière argentée. Elle remarqua également que le mystérieux visiteur portait un attaché-case. Ce qui venait davantage confirmer ses soupçons.

— C'est bien lui, Jim ! soupira Katherine en blêmissant.

— Fergusson Mills ? demanda Jim.

— Mais il y a autre chose d'incroyable.

— Quoi donc ?

— La mallette, Jim !

Elle lui montra le cliché qui montrait un plan serré de l'objet visible sur le petit écran de l'appareil numérique.

— Les armoiries de la principauté...

— Pas de doute, je crois que ça va intéresser votre prince...

CHAPITRE 28

Dublin - République d'Irlande

Après avoir laissé partir le cortège de Range Rover, Jim et Katherine avait rejoint Kilroan, rendu leur voiture de location à l'épicier qui ne l'inspecta même pas. Deux heures plus tard, ils embarquèrent sur le premier chalutier en partance pour Galway et rejoignirent l'hôtel dans lequel ils avaient passé la nuit précédant leur départ pour les îles d'Aran. Ils n'eurent pas à se forcer pour se doucher et se changer après les interminables heures de planque qu'ils avaient endurées, puis emportèrent leurs affaires avant de louer un autre véhicule pour rallier Dublin en soirée.

La route tortueuse et accidentée de la campagne irlandaise fut longue et difficile, d'autant que la bruine ne cessait de tomber. La voiture ne s'autorisa aucun arrêt, si ce n'est un seul à Cork, où Katherine joignit le prince au téléphone, qui leur donna rendez-vous dans le plus célèbre pub du centre-ville de Dublin, *The Brazen Head* sur la Bridge Street Lover. Bien que fourbus par leur périple, les deux compagnons acceptèrent la proposition.

À dix-huit heures, Jim et Katherine apprécièrent de se réchauffer, jubilant de pouvoir enfin se rassasier devant un plateau d'huîtres de Galway, suivi d'une assiette de saumon, le tout accompagné d'une pinte de Guinness, à l'une des tables du pub où le prince les accueillit avec un bonheur que l'on pouvait lire sur son visage.

Casquette irlandaise vissée sur le crâne, veste en tweed et pantalon de velours à côtes, d'une couleur oscillant entre le vert et le marron, il avait tenu à les rencontrer dans ce lieu très populaire pour mieux passer inaperçu, un pari réussi puisque le trio n'attira aucun regard dans cet établissement bondé et bruyant à percer les tympanes. Les conversations animées et avinées semblaient libérer toute la puissance des cordes vocales, alors qu'un orchestre de quatre musiciens alternait musique celtique et chant traditionnel. Le tabac y était tout autant autorisé qu'à Belfast et l'ambiance était des plus festives, d'autant que, toutes les heures, l'orchestre interrompait sa musique pour entonner l'hymne traditionnel irlandais, tandis que tous les clients à l'unisson se levaient, la main sur le cœur pour le chanter, quel que soit leur taux d'alcoolémie, si bien que certains d'entre eux, ne tenant pas sur leurs

jambes, s'écroulaient à terre tout en continuant leurs vocalises.

Une fois repus, Jim et Katherine détaillèrent leurs observations tout en dévoilant au prince les images prises. Celui-ci les examina en détail en les faisant défiler sur l'écran de l'appareil numérique, avant de déposer celui-ci devant lui sur la table, le regard empli de colère.

— Pour tout vous dire, je ne suis pas réellement étonné d'y voir Fergusson Mills en compagnie de ce colonel Bradford...

Katherine sourcilla.

— En votre absence, j'ai enfin reçu le compte-rendu de mon Ministre d'État.

— Alors ? demanda Katherine.

— Vous aviez raison, Katherine, Fergusson Mills est mouillé jusqu'au cou. Il y a dix ans, une somme de huit millions de dollars a été versée sur son compte en Suisse, en échange de son appui concernant l'implantation de l'une des filiales de HIVCORP dans notre principauté. Il a trahi ainsi la confiance de mon père. Et ce virement a émané du siège social de HIVCORP situé à Londres. Malgré la farouche opposition de la commission fédérale des banques, nous avons réussi, après plusieurs semaines de négociations, à faire lever le secret bancaire.

— Comment avez-vous les infléchir ? questionna Jim

— Je me suis inspiré des USA, lorsque le gouvernement américain a menacé l'Union des Banques suisses de leur retirer leur licence, si elle ne levait pas le secret bancaire sur deux cent cinquante clients douteux. J'ai agi de même pour ce qui concerne COSMOCORP et Fergusson Mills. Et j'ai obtenu gain de cause. La cerise sur le gâteau est que cette somme a fait l'objet d'un transfert sur un compte du Crédit suisse à Monaco au nom du vice-président de la fondation, il y a tout juste un an.

— Pas très malin de sa part, se permit Jim.

— Il n'avait pas le choix. Il a émis un chèque de la même somme pour entrer dans le capital de COSMOCORP à hauteur de cinquante pour cent, ce qui fait de lui un actionnaire de HIVCORP à quinze pour cent. D'où son soudain attachement étroit à ces deux sociétés. Je suppose que ce mouvement financier concorde avec le lancement du projet de recherches en Amazonie par le consortium.

— Il y a de fortes chances que vous soyez dans le vrai ! s'exclama Katherine.

— Vous allez pouvoir le coincer avec ça, n'est-ce pas ? demanda Jim

en terminant son verre de Guinness.

Le prince parut soudainement ailleurs, perdu dans ses pensées, fronçant les sourcils, avant de reprendre en mains l'appareil numérique, s'escrimant à refaire défiler les photos et à actionner le zoom sur l'une d'entre elles, à l'aide du stylet tactile. Il observa minutieusement ce qu'il voyait, silencieux et concentré, sous l'air surpris de Katherine qui interpella Jim des yeux.

— Vous vous demandez ce que j'observe avec tant d'attention, Katherine ? fit le prince sans lever le regard de l'écran de l'appareil photo.

Interloquée, Katherine s'exclama :

— Vous avez raison, Monseigneur. Nous présumons savoir ce qui vous tracasse.

Le prince leva la tête pour la regarder et plaça l'appareil sous les yeux de Jim et Katherine.

Jim désigna du doigt un détail sur l'écran en disant :

— L'attaché-case que porte à la main Fergusson Mills !

— Oui... Mais il y a autre chose... Un détail plus parlant, que moi seul puisse décrypter, mes amis...

— Lequel, Monseigneur ? demandèrent en même temps Jim et Katherine.

— Vous voyez les armoiries de la principauté et le numéro gravé en bas de la mallette ?

Jim et Katherine observèrent le cliché plus attentivement.

— Oui... 0114... De quoi s'agit-il ? demanda Katherine en regardant le prince droit dans les yeux.

— Ce numéro est celui d'une valise diplomatique qui appartient à Casper Capelli...

— Le président de la fondation ! souffla Katherine à Jim.

— C'est pourquoi la présence de ce *body-bag* n'est pas un très bon signe, enchaîna le prince. Si Fergusson Mills porte à la main l'attaché-case de Casper Capelli, c'est que certainement Casper Capelli est comment dire...

— Dedans ? compléta Katherine, le visage livide.

- Le prince a raison. Il n'y a pas de doute possible, précisa Jim.
- À moins que ce soit le corps de Jivajos, votre ami indien, coupa le prince. Dans les deux cas, la situation n'est pas réjouissante.
- Je ne crois pas que ce soit notre ami le chaman, ces crapules ont trop besoin de lui vivant, reprit Jim.

Un silence s'abattit tout à coup sur la table et le trio resta muet jusqu'à ce que Jim les quittât un instant pour aller chercher une nouvelle tournée, bravant la foule joyeuse et enfiévrée au son de la chanson *Black is the colour*. Katherine et le prince s'interrogèrent du regard, donnant l'impression qu'ils se trouvaient devant un mur infranchissable, une impasse. Jim Henderson posa les verres sur la table avant d'émettre une idée à voix haute :

- Je crois que je détiens la solution ! confia-t-il à ses deux compagnons de table.
- Laquelle ? demanda Katherine.
- Cela risque de vous déplaire, Monseigneur, avoua-t-il en attrapant sa pinte débordante de mousse.
- Peu importe, on vous écoute, fit le prince.

Jim s'accorda une longue gorgée de bière tout en rassemblant ses idées, avant de poursuivre.

— Prendre cette forteresse par la force est impossible. Pourtant, je suis certain que Jivajos s'y trouve encore. Nous n'avons vu que quelques hommes, mais je les suppose nombreux à l'intérieur. De plus, compte tenu de son pedigree, Bradford ne manque pas de ressources. Seule la ruse peut nous faire gagner. Nos efforts doivent se concentrer sur Clayton Baker et Fergusson Mills. Tous les deux ont le même talon d'Achille.

- Lequel ? demanda le prince, curieux d'en savoir davantage.
- Vous, Monseigneur !
- À quoi pensez-vous, Jim ? ajouta Katherine.

Le visage de Jim se détendit et se fendit d'un sourire dans lequel il mit toute sa joie.

- Voilà ce que nous allons faire. Lui tendre un piège, mais sur notre terrain. C'est-à-dire chez vous, Monseigneur, à Monaco.
- Jim, soyez plus explicite. Vous commencez à titiller ma curiosité,

intervint le prince.

— Vous êtes certain de vouloir aller plus loin ?

— Jim, maintenant je suis trop impliqué pour reculer, affirma le prince en le regardant droit dans les yeux.

CHAPITRE 29

Londres - South Bank - Oxo Tower

Quarante-huit heures plus tard, dans son immense bureau londonien, Clayton Baker exultait devant le courrier qu'il tenait à la main aux armoiries de la principauté de Monaco. Le prince l'invitait au gala annuel de la Croix-Rouge monégasque, prévu pour le lendemain soir dans la salle des Palmiers du Sporting, et lui accordait pour l'occasion, le jour suivant, une audience à dix heures précises au sujet d'un éventuel partenariat dans le cadre de la fondation *Green Rock Planet*. Le courrier officiel précisait également qu'une suite à l'hôtel de Paris lui avait été d'ores et déjà réservée.

De son côté, Fergusson Mills, de retour à New York, avait reçu une missive semblable, mais seulement pour l'audience du surlendemain, où il était invité en qualité de président par intérim de la fondation et à titre consultatif.

Si Clayton Baker jubilait, le vice-président de la fondation monégasque s'étonnait du soudain retournement du prince qui s'était toujours vivement opposé à la participation de HIVCORP au conseil d'administration de celle-ci, dans la perspective où il en deviendrait l'un des principaux mécènes.

Mais spontanément, en bon diplomate vaniteux et pas peu fier, Fergusson se dit qu'il avait tout intérêt à faire valoir l'efficacité de son action souterraine, entreprise depuis plusieurs années, pour convaincre le prince.

Clayton Baker appela immédiatement Fergusson Mills à New York. Tout en s'enfonçant confortablement dans son fauteuil, il décapita un havane à l'aide d'un coupe-cigare. Soudain, sur le mur d'écrans, apparut le visage du vice-président de la fondation. Au même moment, le PDG de HIVCORP fit grésiller la pointe de son cigare, le sourire aux lèvres.

— Mon cher Fergusson ! Vous êtes au courant de l'invitation du prince ? lança-t-il d'un ton faussement patelin en exhalant une fumée brune.

— Absolument, j'ai devant moi le message du prince qui me convoque après-demain à Monaco en qualité de conseil lors de

l'audience qu'il vous accorde...

— Aurait-on gagné la première manche pour la prise de contrôle total de la fondation ? fanfaronna Clayton Baker.

— Rien n'est encore gagné, mais c'est en bonne voie. Il faut souligner que je travaille pour ce résultat depuis fort longtemps, maintenant, n'est-ce-pas ? confirma Fergusson Mills.

— Mes conseils et mon soutien sans faille vous ont été quelque peu profitables, cher ami, cela a été plus facile depuis la subite maladie de votre président...

— C'est vrai que nous n'y sommes pas allés de main morte pour y arriver, ajouta Fergusson Mills.

— La fin justifie les moyens, rétorqua Clayton Baker d'un ton cynique.

— En effet, je ne peux que me réjouir de cette invitation, mais je trouve cependant curieux qu'elle vienne de façon si précipitée, mais...

— Fergusson ! Nous n'allons quand même pas nous plaindre, non ? Les meilleures décisions sont celles qui sont prises dans l'urgence, croyez-en mon expérience !

— Vous avez peut-être raison...

— Je me montrerai sous mon meilleur jour, lors du gala de la Croix-Rouge monégasque qui aura lieu la veille, croyez-moi...

— Le gala de la Croix-Rouge ? le coupa Fergusson Mills.

— Pourquoi ? Vous n'y êtes pas invité ? s'étonna Clayton Baker, avant de tirer sur son cigare à plusieurs reprises et de dessiner dans l'air des volutes sculptées.

— Non. Pour tout vous dire, je sature un peu de tous ces galas de charité et de bienfaisance. Il est préférable que je reste concentré sur l'entrevue du lendemain, broda Fergusson Mills, s'évertuant ainsi à cacher au mieux sa déception de ne pas y avoir été convié, lui qui appréciait tant les mondanités.

— Ce n'est pas grave ! L'important est que j'y sois, cela me donnera l'occasion de les flatter d'un chèque à quadruple zéro et de faire mon grand numéro de charme dans le mécénat. Quant à nous, on se retrouvera au palais pour l'audience du prince. Soyez en forme et convaincant, mon cher Fergusson, ne me faites pas regretter mon investissement.

— Vous ai-je déjà déçu, mon ami ?

— Pas encore, mais ce rendez-vous est capital. Il faudra vous surpasser.

— Entendu ! Je vais m'assurer d'un vol de nuit pour Nice-Côte d'Azur et serai pile à l'heure à ce rendez-vous d'importance...

— Notre couronnement est proche, vous le sentez, Fergusson ?

Clayton Baker éclata de rire. Il ramena son fauteuil vers sa table de travail et raccrocha en appuyant sur le bouton du combiné. En face de lui, les écrans plongèrent dans le noir en une parfaite synchronisation. Il tira quelques bouffées de son double corona, en savourant l'instant comme jamais. Il arbora le visage heureux de celui qui vient de remporter un combat, se leva de son fauteuil et se dirigea vers le coin de son bureau réservé à un espace de golf où se trouvait son practice privé. Il s'empara de son fer numéro 9, choisi parmi les nombreux fers rangés dans le sac de cuir noir frappé de ses initiales, ainsi que d'une balle couleur or.

Un sourire carnassier aux lèvres, il déposa la balle sur le tee planté dans un green synthétique, puis, prenant position, sans prendre le temps de se concentrer, tapa dans la balle de toutes ses forces.

CHAPITRE 30

Iles d'Aran - Irlande

Jivajos n'avait plus la force de se lever. Les assauts de lumières qui le torturaient depuis une semaine sans discontinuité avaient eu raison de sa force physique. Lorsque la voix vibrait dans le haut-parleur pour le sommer de décliner son identité, le chaman ne parvenait plus à lever les yeux dans sa direction ou n'en avait probablement plus l'envie. Deux gardiens se risquèrent alors à pénétrer dans la cellule pour le corriger. Tous les deux furent immédiatement en proie à de violentes hallucinations, la vision d'un jaguar venant les hanter et les menacer dès lors qu'ils s'approchaient d'un peu trop près de l'Indien. Sans raison, l'un d'eux alla se cogner dans le miroir sans tain derrière lequel le colonel Bradford épiait les moindres gestes de son prisonnier. Du sang éclaboussa la vitre. Le soldat blessé s'agita de convulsions et tressaillit de manière frénétique, les yeux révulsés, de l'écume blanchâtre s'échappant de sa bouche tremblotante, avant de s'écrouler face contre terre, tandis que l'autre s'évanouissait. Le visage blême, l'ancien haut gradé des SAS fut horrifié d'être le témoin muet de ce stupéfiant spectacle qui dépassait l'entendement. Pourtant, l'horreur dans sa forme la plus brutale avait été et restait encore une confrontation des plus banales, un lot quotidien, pour ce soldat rescapé des plus rudes champs de bataille, de la guerre des Malouines à la première guerre en Irak, en passant par la guerre civile en Somalie ou le conflit du Kosovo. Mais ici, la cellule semblait maudite sous l'emprise de ce chaman. Bradford saisit son Intercom et le fixa à son oreille, puis appela quatre de ses meilleurs hommes, afin qu'ils aillent chercher leurs collègues, agonisant dans le cachot. Armés, ils déboulèrent dans l'ancre de l'Indien pour récupérer les deux soldats. Lorsque la porte de la cellule se referma dans un claquement assourdissant, Jivajos se mit brusquement sur ses deux jambes, s'avança en titubant et colla son front sur la vitre. Ses yeux fixèrent l'opacité de la glace Securit, semblant deviner la présence de son ennemi dissimulé derrière. Bradford grimaça. Les yeux de l'Indien semblaient avoir transpercé la paroi opaque afin de vouloir fouiller dans sa tête, sonder ses pensées au plus profond de son être. Le militaire fut pris d'un violent haut-le-cœur. Son visage se constella de gouttes de sueur. Il secoua la tête en essayant de lutter contre cette intrusion psychique. Le colonel avait peur à l'idée de se retrouver une

fois de plus face à l'insaisissable fauve noir. Pris à son propre piège, il ne pouvait pas tuer son précieux otage et se voyait condamné à subir son propre enfermement physique autant que psychique. Il était captif du monde invisible qui semblait habiter l'aura de cet Indien aux ressources surnaturelles inépuisables. Pris d'une soudaine angoisse, l'ancien colonel ouvrit un tiroir et s'empara d'un pistolet Taser X3. Il sortit de la salle et ordonna à deux de ses hommes de couvrir ses arrières. Il poussa la porte et n'attendit pas que le chaman puisse se retourner pour lui lancer une puissante décharge électrique dans tout le corps. Jivajos s'écroula et perdit connaissance. Tous se sentirent soulagés. Bradford balaya d'un regard circulaire les membres de son équipe. Dans les yeux de chacun d'eux, il perçut de la panique. Combien de temps pourraient-ils encore tenir face à cette menace, sans devenir tous fous ?

Bradford se dit alors qu'il devrait avoir au plus vite une discussion avec Clayton Baker, pour l'informer de la gravité de la situation.

CHAPITRE 31

Principauté de Monaco Sporting - Hôtel de Paris

Clayton Baker, smoking noir et nœud papillon défait, se tenait à la rambarde de l'immense terrasse de sa suite qui offrait une vue imprenable sur la marina, admirant la pleine lune qui miroitait dans une mer d'encre, telle une perle dans son écrin noir. Il venait tout juste de quitter la salle de réception du Sporting en faveur du gala annuel de la Croix-Rouge, frustré de n'avoir pu approcher le prince et exhiber à ses côtés le chèque qu'il comptait lui remettre devant le parterre de personnalités présentes. En effet, après avoir inauguré la cérémonie et ouvert le bal qui avait démarré au milieu du repas, le prince s'était discrètement éclipsé, laissant son Ministre d'État prendre la relève, auprès duquel l'homme d'affaires s'était employé à montrer sa générosité en triplant le montant de son don.

Soudain, son portable vibra et le tira de ses pensées. Clayton Baker sortit de sa poche son Smartphone en pensant que sa commande était enfin arrivée à la réception. Très vite, il comprit en reconnaissant le numéro de téléphone qui s'affichait sur l'écran que la communication était strictement professionnelle. Il prit tout de même l'appel.

— Mon cher Bradford ! Notre invité est-il enfin passé aux aveux ?

— Pas du tout, Clayton, répondit la voix nasillarde dans le téléphone. Il est plus résistant que son père. Pour tout vous dire, les choses se gâtent ici. Sa magie est très puissante et atteint le moral de mes hommes. C'est pour cela que je vous contacte. Il faut faire quelque chose pour y remédier. Sinon, je ne garantis pas son maintien en vie.

— Hors de question ! Il faut le garder vivant quoi que cela en coûte.

— Il faut me donner un moyen de le faire plier, insista l'ancien militaire.

— J'y travaille, Bradford. L'entomologiste Katherine Krall a survécu miraculeusement à notre tentative d'assassinat. Je crois que c'est le bon appât pour convaincre cet indigène de passer aux aveux.

— Comment allez-vous faire ?

— De mon côté, les événements sont plutôt positifs. Demain matin, j'ai une audience avec le prince, aux côtés de notre ami Fergusson

Mills. Cette fois-ci, il y a de fortes chances pour que nous devenions partenaire de sa fondation. J'insisterai pour en obtenir la présidence, en échange d'une coquette somme. Et aussitôt après, on s'occupera de cette fouille-merde et on vous l'expédiera sous quarante-huit heures sur votre île.

Clayton Baker s'interrompit. On tambourinait à sa porte. Il consulta le cadran de sa montre en or sertie de diamants, une magnifique Chaumet. Arrivait enfin l'heure de son rendez-vous horizontal. Une rencontre coquine qu'il avait pu obtenir grâce à la présence de la carte de visite d'une agence d'escort-girls déposée dans le courrier de bienvenue que lui avait adressé le prince. Clayton concéda tout de même que son amphitryon couronné avait pensé à tout, afin que son séjour dans la principauté fût le plus agréable possible. Il écourta donc la communication avec le colonel Bradford en le rassurant une dernière fois, puis alla ouvrir. Devant lui, une grande femme aux cheveux blonds, au visage d'ange, emmitouflée dans un long manteau en vison. Elle pénétra dans la suite en faisant claquer ses talons sur le sol et ôta son manteau. Elle ne portait rien dessous. Clayton admira un corps aux formes parfaites. Elle s'approcha de lui, un sourire sensuel se dessinant sur ses lèvres charnues. Elle l'attrapa en riant par son nœud papillon et l'attira vers le lit *king size* de la chambre, au grand bonheur de Clayton Baker, dont les yeux pétillaient déjà de lubricité. Elle lui arracha sa veste, ainsi que sa chemise, avant de glisser sa main en direction de son bas-ventre. Pendant ce temps, la porte d'entrée ayant été délibérément laissée entrouverte par la sculpturale hôtesse, deux hommes encagoulés pénétrèrent discrètement dans la suite et firent irruption dans la chambre. Clayton Baker, trop occupé à admirer la chevelure dorée glissée entre ses cuisses, ne les remarqua pas. L'un deux l'immobilisa avec une extrême violence, tandis que le second, tout en lui plaquant la main sur la bouche afin qu'il ne hurlât pas, lui planta une aiguille dans le cou. Comme Clayton Baker perdait connaissance, la call-girl s'emmitoufla dans son long manteau et s'éclipsa de la pièce pour se rendre au sous-sol en se saisissant du pass client que l'un de ses complices lui tendait. Elle s'engouffra dans le premier ascenseur. Quelques minutes plus tard, elle revint en tirant derrière elle une grande malle de voyage frappée du logo Louis Vuitton. Les deux ravisseurs soulevèrent le corps inerte et le mirent à l'intérieur, puis refermèrent soigneusement le bagage. Quittant la chambre, ils regagnèrent discrètement leur véhicule stationné dans le parking souterrain.

CHAPITRE 32

Principauté de Monaco - Palais princier

Fergusson Mills fut introduit à dix heures précises dans le cabinet princier par Jacqueline Véronèse qui lui indiqua un siège, parmi les nombreux fauteuils qui faisaient face au bureau du monarque. Il patienta ainsi dix bonnes minutes, à observer la bibliothèque qui se trouvait de l'autre côté du bureau et à tenter de décrypter les titres figurant sur la tranche des ouvrages en se contorsionnant, tout en jetant un œil sur sa montre à plusieurs reprises.

Son attente cessa avec l'entrée du prince qui vint lui serrer la main, avant de prendre place sur le siège qui lui était réservé.

Alors que Fergusson Mills s'apprêtait à parler, l'entrée du Ministre d'État, chargé de la Sécurité, suivi du directeur de la Sûreté publique et de Katherine Krall, le laissa muet, la bouche ouverte. Le teint hâlé de son visage commençait à blanchir peu à peu.

Les trois nouveaux venus s'assirent à ses côtés, en lui présentant une main franche qu'il s'empressa de serrer comme pour se rassurer. Le vice-président avait également remarqué qu'il manquait à l'appel l'un des principaux protagonistes, Clayton Baker. Son front se perla de sueur. Cette entrevue avait un avant-goût de guet-apens.

— Monsieur Fergusson Mills ! lança le maître des lieux sur un ton tranchant.

— Oui, Votre Altesse...

— Je crois que vous avez des choses à nous dire...

— Monsieur Clayton Baker n'est pas là ?

— Il a été retenu par un fâcheux contretemps. Ce qui n'empêche pas pour autant que nous puissions commencer. Alors, monsieur Mills ?

— Je croyais, Monseigneur, que cette entrevue devait être d'ordre privé. Sauf votre respect, je trouve qu'il y a beaucoup de monde autour de nous.

— Je n'ai rien à cacher, monsieur le vice-président, notamment à mes proches conseillers. Surtout pas sur l'éventuelle participation du consortium dirigé par Clayton Baker au conseil d'administration de la fondation *Green Rock Planet*. Je ne vois vraiment pas ce qui vous importune.

— Veuillez m'excuser, Monseigneur, je ne savais pas que l'une de

mes chefs de mission, Katherine Krall, était désormais l'une de vos proches collaboratrices, ironisa Fergusson en lançant un regard torve à la scientifique.

— Comme vous, monsieur Mills, j'ai mes cachotteries, ironisa à son tour le prince.

— Je ne comprends pas vos insinuations, Monseigneur, s'offusqua le vice-président.

— N'auriez-vous pas des petits secrets que vous nous dissimuleriez ?

Fergusson Mills haussa les épaules en faisant mine de ne pas comprendre.

— Comme par exemple vos liens étroits avec Clayton Baker...

— Rien d'étonnant, Votre Altesse, lorsqu'on a été consul comme moi, on est conduit à fréquenter le monde des affaires, ce qui a été bénéfique pour l'essor économique de la principauté durant le règne de votre père.

— J'en conviens. Mais ma surprise a été grande lorsque j'ai appris votre actionnariat dans COSMOCORP, la filiale monégasque d'un des plus gros consortiums pharmaceutiques mondiaux, tout en étant vice-président de notre fondation pour la protection de l'environnement. N'y a-t-il pas là un conflit d'intérêts ?

Fergusson Mills resta sans voix et observa le prince, le Ministre d'État, le directeur de la Sûreté, puis Katherine, aux prises avec une panique intérieure qu'il s'empressa de juguler, mais son visage pâle le trahissait.

— En effet, vous détenez cinquante pour cent des parts de cette filiale, ce qui fait de vous un actionnaire à hauteur de quinze pour cent de HIVCORP, pouvez-vous nous l'expliquer ? ajouta le Ministre d'État.

Fergusson Mills, qui avait ramené son regard vers le prince, se racla la gorge à plusieurs reprises et modifia son assise en s'avancant sur le rebord du fauteuil, avant d'argumenter :

— J'aurais dû vous en parler, Altesse, mais comme vous le savez, je ne suis plus consul. Je suis devenu un homme d'affaires aux multiples intérêts dans le capital de plusieurs sociétés. Cela ne m'a pas empêché de contribuer à l'expansion du Rocher...

— Nous sommes au courant, répliqua le Ministre d'État en ouvrant

un dossier. Mais le cas de HIVCORP nous gêne particulièrement.

Le prince fustigea son hôte du regard, lequel s'étonna que le monarque se lève soudainement de son fauteuil pour venir s'asseoir sur le rebord de son bureau. Fergusson Mills baissa les yeux, sentant qu'un étau se resserrait sur sa personne.

— Toujours d'après notre enquête, le groupe HIVCORP vous a versé il y a dix ans la somme de huit millions de dollars qui vous ont servi voilà un an à acheter cinquante pour cent des parts sociales de COSMOCORP. Ce qui me paraît une pratique financière des plus douteuses, ne trouvez-vous pas ?

Le vice-président, rassemblant visiblement tout son savoir-faire en matière de maîtrise de soi, essaya de reprendre l'ascendant sur ses détracteurs.

— Une pratique curieuse, mais fort répandue quand une société désire introduire dans son conseil d'administration quelqu'un de renom...

— De qui vous moquez-vous, monsieur Mills ?

— Je n'oserais pas, Votre Altesse !

— Cette pratique ne me convient pas du tout. Vous défendez les intérêts d'un consortium au passé trouble, dont l'éthique est contraire à la nôtre. Je me vois donc dans l'obligation de vous démettre de vos fonctions pour conflit d'intérêts. Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Autre chose aussi...

Le prince s'empara d'un parapheur, dans lequel se trouvait une enveloppe d'où il sortit des tirages photographiques, mais il attendit avant de les montrer à son interlocuteur.

— Savez-vous que Casper Capelli est introuvable à son domicile depuis trois mois ?

— Non, désolé, souffla Fergusson Mills, faisant mine d'un étonnement soudain.

— Vous n'êtes donc pas au courant, qu'après son hospitalisation pour un incident cardiaque qui s'est révélé mineur, monsieur Capelli n'est jamais rentré chez lui ?

Le vice-président haussa les épaules alors que le prince poursuivait.

— Comme vous le savez, Casper Capelli vivait seul à New York depuis le décès de son épouse ; celle-ci a trouvé la mort dans un accident de la circulation causé par un chauffard qui a pris la fuite, continua le prince. Cela remonte à une année et le président de la fondation avait pris l'habitude depuis, de partir en voyage sans avertir personne. Son absence n'a donc pas inquiété ses trois enfants qui habitent respectivement Milan, Paris et Berlin, habitués qu'ils étaient des voyages impromptus de leur père. Mais nous avons enquêté...

— Une enquête, mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Je vais vous le dire, monsieur Mills !

Le prince tria quelques photographies parmi celles qu'il tenait en main et les étala sur le bureau face à son interlocuteur.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites ici en Irlande, en compagnie du colonel Scott Bradford, un type peu recommandable, connu pour accomplir les basses œuvres de certains mandataires ?

— Je...

— N'essayez pas de vous justifier ! Nous détenons suffisamment d'éléments pour nous faire dire qu'il travaille pour HIVCORP...

— Mais...

Le prince rejoignit son fauteuil.

— Encore une question, monsieur Mills : que faites-vous avec à la main une mallette aux armoiries monégasques ?

— Je...

— Savez-vous que cette mallette appartient à Casper Capelli ?

— ...

— Que faites-vous avec elle ? Auriez-vous éliminé le président Capelli ?

— ...quand même...

— Ma question n'est pas anodine, monsieur Fergusson Mills, voyez-vous cette housse mortuaire ?

Fergusson Mills acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Qui est dedans ? demanda le prince.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, c'est...

— Mills ! Nous ne sommes pas en train de jouer à une scène de ménage, nous parlons d'un meurtre ! maugréa le directeur de la Sûreté publique en se redressant.

— Que savez-vous des activités de HIVCORP ? enchaîna le prince.

— Eh bien... Cette société se consacre à la recherche médicamenteuse. Toujours à l'affût de nouvelles substances capables de combattre les plus grandes maladies...

— Avez-vous entendu parler d'expériences sur des êtres humains, au cœur de l'Amazonie dans un centre d'expérimentations implanté en pleine jungle ? lança Katherine Krall, agacée par les tergiversations de son supérieur.

— Non...

— Et du grand reporter Arthur McMillan, qui a mystérieusement disparu dans la forêt amazonienne ? poursuivit la chercheuse.

— Non ! Mais de quoi me parlez-vous, madame Krall ? Quels sont encore ces délires ?

— De Yaméo, chaman du peuple des Waimiri qui a certainement été tué ? De Jivajos, son fils, qui a été enlevé par les hommes de Bradford ? ajouta Katherine.

— Votre séjour en Amazonie vous a fait perdre la tête !

— Vous mentez ! Les photographies en attestent. Vous en savez plus que vous ne voulez en dire. Vous avez les mains couvertes de sang, s'enflamma Katherine.

— Mais enfin Votre Altesse, vous m'accusez de quoi, exactement ? s'étonna le vice-président en se tournant vers lui.

— Vous avez largement dépassé le champ de mes compétences. Vous êtes passé de l'autre côté de la loi et cela n'est pas acceptable, monsieur Mills, répondit le prince en actionnant la sonnette qui se trouvait sous le rebord de son bureau.

Aussitôt, la porte s'ouvrit brutalement et quatre policiers se précipitèrent sur Fergusson Mills pour l'entourer, tandis que l'un d'eux le menottait. À cet instant, le directeur de la Sûreté publique s'approcha du vice-président :

— Monsieur Fergusson Mills, vous êtes en état d'arrestation ! À partir de maintenant, vous êtes en droit de garder le silence et tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. Emmenez-le !

Fergusson Mills, ahuri, se leva et croisa le regard du monarque :

— Vous commettez une grave erreur !

Le prince ne répondit pas et observa les gardes s'emparer du prévenu pour le pousser vers la sortie, bientôt suivis du Ministre d'État et du chef de la Sûreté.

Une fois qu'ils furent sortis, le prince quitta son bureau pour s'approcher de Katherine qui s'était déjà levée de son fauteuil.

— J'ose espérer que cette mise en scène le fera parler et qu'il nous en dira plus que nous n'en savons déjà... Car pour l'instant, nous n'avons rien, juridiquement parlant, pour le traduire en justice... Nous pouvons l'obliger à démissionner tout au plus...

— Il parlera, ne vous en faites pas, affirma Katherine.

— Je le souhaite vivement. Espérons aussi que Jim Henderson parviendra à ses fins de son côté. Mais officiellement, ce qu'il fait ne me regarde pas ! D'ailleurs, je ne suis au courant de rien...

— Une partie de bras de fer va donc commencer avec HIVCORP, ajouta la jeune femme.

— Il va falloir la jouer très fine. Ces gens ne plaisantent pas. Cette affaire risque de devenir très politique.

Le prince invita Katherine à s'installer à la table de réunion afin de mettre au point une stratégie pour faire craquer Fergusson Mills et contrer les futures représailles de HIVCORP.

CHAPITRE 33

Îles d'Aran - Irlande

Depuis une bonne heure, Scott Bradford, en sueur, se défoulait en tapant des poings et des pieds sur un sac de frappe dans la salle de musculation du bunker, les nerfs à vif, tout en réfléchissant à la manière de présenter la situation à Clayton Baker. Interrompu par la sonnerie de son téléphone, il cessa de se meurtrir les poings, ôta ses gants, attrapa son cellulaire dans la poche de son short, jeta un œil sur l'écran qui affichait le nom de Clayton Baker et appuya sur la touche actionnant le haut-parleur :

— Monsieur Baker !

Un court silence lui répondit.

— Je ne suis pas Clayton Baker, colonel Bradford !

Bradford ne se laissa pas déstabiliser.

— Mais qui êtes-vous alors ?

— Un homme en colère.

— Je vois, lâcha l'ancien colonel, en se renfrognant.

— J'ai une offre à vous faire.

— Je vous écoute.

— Votre commanditaire est sous notre protection. Et je crois que vous détenez quelque chose qui nous est cher.

— Avancez vos pions. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Une vie sauve pour une autre vie sauve, lança la voix.

— L'Indien ?

— Affirmatif.

— Qui me dit que vous ne mentez pas ?

— Je suppose que sur votre téléphone portable, vous disposez d'Internet ?

— Bien entendu.

— Je vais vous transmettre une vidéo de votre ami qui tient entre ses mains le journal d'aujourd'hui.

Bradford bloqua sa respiration et l'intensité de son regard témoigna de l'intensité de son effort de concentration.

— OK !

— En contrepartie, je vous demande la même chose de votre côté, afin que les choses soient claires. Cela n'est pas négociable. Est-ce que je suis assez clair, colonel Bradford ?

— Affirmatif !

— Bien. Nous allons convenir d'un rendez-vous, mais c'est moi qui en choisirai le lieu.

— À vous de me dire comment procéder, coupa Bradford sur un ton quelque peu agacé, n'aimant visiblement pas se retrouver en position d'impuissance et sous le coup d'une menace.

— C'est simple. Dès que nous aurons tous les deux la confirmation de la bonne santé de nos protégés, vous embarquerez aussitôt dans votre jet privé, car je suppose que vous en avez un, ironisa la voix.

— C'est bon, les sarcasmes ! maugréa Bradford.

— Vous rejoindrez l'aéroport de Turin où vous attendrez, en vous installant dans le hall, mes prochaines instructions. Je vous rappellerai demain midi pour vous donner une autre feuille de route...

— Et vous croyez que je vais débarquer à Turin avec mon otage sans éveiller les soupçons des autorités douanières italiennes ?

— Je compte sur votre sens de l'organisation. Je suppose que vos amis ont le bras suffisamment long pour vous autoriser à atterrir n'importe où dans le monde. Pas de facéties avec moi, je connais la chanson. Et, bien entendu, vous venez seul avec l'Indien. Je répète, pas de coup fourré, colonel.

— Pas de problème. J'y serai et seul. Toutefois, quel que vous soyez, faites attention ! Ne vous amusez pas...

Le correspondant raccrocha brusquement. Bradford, fou de rage, balança son cellulaire au sol. Celui-ci éclata en morceaux au contact du béton. Il reprit ensuite sa séance d'entraînement, afin d'évacuer cette soudaine colère qui brûlait en lui. À peine avait-il envoyé quelques coups de poing que la porte du gymnase s'ouvrit et que l'un de ses hommes s'approcha de lui.

— Chef ? Désolé de vous déranger, mais le toubib est arrivé !

Bradford cessa son activité et le fusilla d'un regard assassin, comme s'il avait la dévorante envie de le rosser sans aucune raison, juste pour assouvir sa fureur. Il se déganta et lui balança ses gants de frappe à la figure, puis sortit de la salle. Il se dirigea vers le sas d'interrogatoire en s'efforçant de regagner son calme. Lorsqu'il ouvrit la porte capitonnée, il vit un homme portant un imperméable gris qui l'attendait patiemment derrière le miroir sans tain. De petite taille, le visage poupin, très pâle, des lunettes métalliques sur le nez et une

mallette au bout de son bras droit, celui-ci scrutait avec intérêt ce qu'il y avait derrière la vitre.

— Docteur Truman ! Je vous attendais avec impatience. Désolé de vous avoir arraché à vos recherches en Amazonie !

L'homme pivota sur lui-même et retint un cri de souffrance lorsque la poigne de Bradford broya sa main.

— Rien de nouveau au centre, docteur ? Les expériences sont toujours au point mort ?

— Malheureusement oui, répondit le médecin en se massant la main. Sans les révélations d'un chaman Waimiri, nous risquons d'attendre encore longtemps...

— Vous souvenez-vous de Yaméo, l'Indien qui nous a claqué entre les mains ?

— Bien entendu...

— Après Yaméo le père, nous avons ici même Jivajos le fils, mais cette fois-ci il va falloir réussir à le faire parler, toubib, sans le tuer. Sinon, c'est moi qui vous tue, c'est clair ?

La peau très pâle du médecin devint diaphane et des gouttes de sueur apparurent sur le haut de son front, alors que Bradford partait dans un rire gras et tonitruant en abattant une main lourde sur l'épaule du nouveau venu qui perdit l'équilibre.

— Je plaisante, toubib ! je plaisante... Mais nous n'avons pas de temps à perdre, le temps presse.

— Mais... bredouilla le médecin.

— Mais quoi ?

— Si le fils est chaman comme son père, il faut se rendre à l'évidence, mes pratiques médicales n'ont pas d'influence sur ce genre d'individus, vous avez déjà pu le constater.

— Soyez plus persuasif !

— Mes compétences sont limitées...

— Débrouillez-vous ! On ne peut pas décevoir notre commanditaire !

— Je comprends, mais ma présence est inutile, je ne vous suis d'aucun secours. C'est votre problème, colonel, pas le mien.

— Vous en êtes si sûr ? se rembrunit Bradford en dégainant son arme et en la plaçant sur le front de Truman.

— Mais... je ne peux accomplir l'impossible...

— Vous en êtes si sûr, docteur ? répéta Bradford en ôtant le cran de sûreté, ce qui provoqua le clic fatidique indiquant que le pistolet était

prêt à fonctionner.

Le crâne lisse du médecin se perla davantage de sueur et les verres de ses lunettes s'embruèrent alors que la peau de son visage devenait maintenant livide.

— OK, OK. Je... je vais voir ce que je peux faire, mais je ne vous garantis rien...

Truman se dirigea vers la porte du sas qu'un homme de main ouvrit à distance. Tout en s'épongeant le front avec un mouchoir, il entra dans la prison de Jivajos qu'il trouva allongé sur le banc bordant les murs, les yeux fermés. Celui-ci ne bougea ni lors de l'entrée de l'intrus, ni lorsque celui-ci s'approcha de lui. Truman déposa son attaché-case à terre et s'assit à côté de l'Indien qui ne bougea pas d'un pouce. Ne cessant d'observer son patient, Truman s'interrogeait. Si le père avait succombé sans parler alors que le traitement dispensé aurait pu tuer toute une armée, il voyait mal comment aboutir avec le fils.

— Qu'est-ce que vous foutez, bon sang ? hurla Bradford dans le micro.

Malgré la semonce, le médecin resta de marbre, toujours plongé dans ses pensées, alors qu'une ombre prenait forme à ses côtés, calmement, silencieusement, discrètement.

— Putain ! Vous le faites exprès ou quoi ? vociféra dans le haut-parleur la voix de Bradford, qui s'agitait de l'autre côté de la vitre sans tain.

Truman n'accorda aucune importance à Bradford et ressentit une chaleur apaisante traverser tout son corps, alors que l'ombre à ses côtés s'éclaircissait pour prendre le visage de Yaméo. Le vieil homme posa une main sur sa cuisse, tout en lui offrant un magnifique sourire édenté auquel le médecin se surprit à répondre, avant que l'apparition du chaman s'évanouisse.

La porte du sas s'ouvrit avec fracas et laissa entrer un Bradford hors de lui, qui attrapa le médecin par le collet, amenant bien sa tête sous sa bouche avant de hurler :

— Vous pouvez m'expliquer à quoi vous jouez ?

Truman l'observa d'un air détaché, comme absent. Décontenancé, Bradford le rejeta avec violence vers le banc sur lequel le médecin s'écrasa en lui offrant un sourire béat, avant de se pencher docilement, de se saisir de sa sacoche, d'en sortir une seringue dont il introduisit l'aiguille dans un flacon au liquide transparent qu'il vida lentement.

Puis il plaça la seringue en face de ses yeux, appuyant sur le piston pour en extraire l'air contenu.

— Je préfère ça, docteur Truman ! s'exclama Bradford avec un sourire malsain.

Le colonel recula aussitôt vers la sortie, bien décidé à laisser le médecin accomplir ses basses œuvres. Il referma la porte et reprit sa place derrière le miroir sans tain. Il ne comprit pas tout de suite la raison pour laquelle le médecin avait entre-temps enlevé son imperméable, retroussé la manche de sa chemise, serré un garrot sur son avant-bras à l'aide de ses dents et planté l'aiguille dans une veine de son bras. Le médecin la retira et tituba quelques secondes, avant de s'adosser contre le mur et de glisser à terre.

— Putain ! mais c'est quoi ça ? tempêta Bradford bondissant de sa chaise.

Il se précipita dans le sas, assistant sans bouger à la scène qui s'offrait à ses yeux, celle de la silhouette de Yaméo qui s'effaçait alors que le médecin s'écroulait sur le sol, non sans que sa tête s'y fracasse en émettant un bruit sourd.

Médusé, Bradford plaqua ses mains sur son visage en les faisant glisser sur son nez et son menton, alors que ses yeux tendus à l'extrême tentaient de sortir de leurs orbites.

Ce qu'il avait vu dépassait l'entendement et, pour la première fois de sa vie, la surface de son visage se couvrit de sueur et son corps tressauta, pris d'un tremblement incontrôlable, tandis qu'il marmonnait entre ses lèvres :

— Incroyable... Incroyable... répétait-t-il.

Le jeune chaman, alité, émit un ricanement sourd en toisant du regard son bourreau.

CHAPITRE 34

Aéroport Sandro Pertini - Turin

Vingt-quatre heures plus tard, respectant les instructions de son mystérieux correspondant, Bradford avait rejoint l'héliport joutant l'aéroport privé de Turin grâce à l'affrètement d'un Robinson R22. Après une seule escale au Bourget pour faire le plein, l'hélicoptère avait survolé les Alpes. Sur le tarmac, deux Land Cruiser noirs aux fenêtres fumées attendaient Bradford et ses quatre hommes qui encadraient le jeune chaman, habillé pour l'occasion en costume trois-pièces.

Vers les onze heures, le colonel pénétra dans le hall de l'aéroport en compagnie de l'Indien et de deux de ses hommes. Ils se mêlèrent à la foule, se frayèrent un chemin jusqu'à trouver des sièges vacants. Ils s'installèrent en face d'une parfumerie. L'ancien militaire attendit patiemment le nouvel appel téléphonique, intrigué par la plénitude de Jivajos, assis en tailleur entre ses deux acolytes, avec pourtant une arme discrètement pointée sur ses côtes.

Alors que les aiguilles de l'horloge murale marquaient douze heures, le cellulaire de Bradford vibra dans sa poche. Il le saisit sans attendre et prit la communication.

— J'écoute !

— Colonel Bradford ! Vous êtes donc un homme ponctuel, à ce que je constate. Pas mal, votre hélicoptère ! Beau jouet ! Cela coûte un max de pognon...

— ...

— Vous voyez, Bradford, nous avons des yeux partout.

— Venez-en au fait, s'impativa l'ancien officier.

— Je vous avais dit de venir seul et je constate que vous êtes venu en compagnie de quatre gorilles. Ce n'est pas correct...

— Ils repartiront en hélicoptère et je viendrai seul avec l'Indien au lieu de rendez-vous que vous me fixerez, répliqua le colonel.

— Humm !!! Dernière fois, sinon vous ne reverrez jamais votre patron.

— Alors, vos instructions, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Nous allons finir par attirer l'attention des autorités de l'héliport...

C'est peut-être ce que vous voulez ?

— Absolument pas. Prenez votre carte et repérez la station de ski de Sestrières. Vous pourrez faire atterrir votre hélicoptère sur l'héliport du golf club qui est fermé pour cause de saison hivernale. Personne ne vous remarquera. Puis ensuite, vous rejoindrez le centre du village sans tarder.

— Et après ?

— Je vous ferai signe. À bientôt, Bradford !

Bradford raccrocha, empoigna Jivajos par le bras et ils quittèrent le hall de l'aéroport. Derrière eux, à la terrasse d'une brasserie, un homme aux lunettes de soleil noires, le sosie parfait de Matt Taylor, rangea son portable dans la poche intérieure de son blouson en cuir. À ses côtés, la sculpturale blonde qui avait œuvré à l'hôtel de Paris terminait son verre de Martini. Il lui tendit un billet d'avion à destination de la Guyane, afin qu'elle regagne au plus vite *Le Manococo*. Ils s'embrassèrent goulûment avant que la donzelle se dépêche de rallier la porte d'embarquement.

Après avoir soigneusement ligoté et bâillonné le chaman en le logeant dans le coffre du 4x4 qui attendait Scott Bradford à la sortie de l'aéroport, ses hommes rebroussèrent chemin pour rejoindre le tarmac de l'héliport.

Le colonel passa immédiatement ses ordres au pilote par téléphone. Ils devaient se retrouver à la station de Sestrières. Chacun devait arriver à des heures différentes, afin de ne pas éveiller les soupçons. Très vite, les membres du commando devaient se mêler à la vie locale et se fondre dans le paysage avant le rendez-vous pour l'échange.

Vingt minutes plus tard, l'hélicoptère s'éleva haut dans les airs, bifurqua dans la direction indiquée et survola la banlieue turinoise avant d'atteindre les premières montagnes enneigées des Alpes italiennes. Le vol dura à peine cinquante minutes jusqu'au moment où l'appareil se posa aux abords de la station sur une piste verte désertée. La nuit était tombée et enveloppait la forêt de son manteau cobalt, alors que la neige devenait fluorescente, aussi bien sur le sol que sur les arbres. Les quatre hommes se munirent de leurs affaires et de leurs armes, puis terminèrent le chemin à pied, dans la poudreuse encore fraîche.

Plus bas, le véhicule tout-terrain du colonel était toujours sur la route, avalant les lacets du col qui le conduiraient jusqu'aux premiers chalets.

CHAPITRE 35

Poste de la Sûreté publique de Monaco

Fergusson Mills consulta le cadran de sa montre Chopard, dernier signe extérieur de sa toute-puissance que le patron de la Sûreté avait bien voulu lui laisser par courtoisie. Après tout, le vice-président de la fondation n'était pas un détenu comme les autres. Ce geste magnanime pouvait faciliter à court terme le dialogue entre les deux hommes. Les aiguilles inscrivait neuf heures du matin. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il croupissait en garde à vue. Son visage commençait à être rongé par une fine barbe blanchâtre. Il aurait tant aimé prendre une douche et un copieux petit déjeuner. Son confort et ses habitudes lui manquaient déjà. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, réfléchissant à ce qu'il devait faire pour sauver sa peau. Ne rien dire le condamnait inéluctablement à de la prison ferme. Il supposait que la peine serait certainement exemplaire avec la pression implacable du prince. Mais le plus dur restait à craindre, tant que Clayton Baker n'avait pas la certitude que son complice garderait à jamais le silence. La tête pensante de HIVCORP s'emploierait par tous les moyens possibles et imaginables à le faire taire à jamais au cours de son incarcération future. Au petit matin, Mills en conclut qu'il ne lui restait qu'une alternative possible : négocier. Il se leva et alla tambouriner à la porte jusqu'à ce qu'un gardien ouvre la targette de sécurité. Le vice-président de la fondation demanda à parler au responsable. Une heure plus tard, le patron de la Sûreté monégasque faisait son apparition. Sanglé dans un complet noir, l'officier retira son arme de service de son holster placé à sa ceinture, la confia à l'agent en faction, puis pénétra dans la cellule.

— Alors, Mills, vous vous êtes enfin décidé à appeler votre avocat ?

— Pas encore.

— Alors, pourquoi me demander de venir vous voir, des remords ?
Un désir peut-être de se confier à une âme charitable ?

— Vous allez un peu vite en besogne, monsieur le directeur, je veux négocier.

— Avez-vous encore les moyens de le faire ?

— Si le prince doit faire tomber le consortium de HIVCORP, alors il vous faut la tête de Clayton Baker et je peux vous l'apporter sur un

plateau. Crime contre l'humanité. Baker est en train d'éliminer les dernières tribus indiennes des Waimiri d'Amazonie, afin d'obtenir le contrôle des forêts où vivent les phyllobates et les phylloméduses...

— De quoi me parlez-vous, Mills ?

— De grenouilles porteuses d'un poison qui est susceptible de combattre le virus du sida. C'est une mine d'or pour ce groupe pharmaceutique...

— Et en contrepartie, monsieur Mills ?

— Une remise de peine conséquente.

— Rien que ça !

— Ce n'est pas tout. Je veux bénéficier du programme de protection des témoins. Une nouvelle identité et un nouveau lieu de résidence tenu secret. Cela n'est pas négociable.

— Et qu'est-ce qui nous garantit que vos propos seront exploitables ?

— Ne perdez pas de vue que je suis un ancien diplomate et que j'ai consacré l'essentiel de mon temps à espionner et à me protéger, je connais beaucoup de choses sur pas mal de monde, croyez-moi...

— Bien ! Je ne vous promets rien, je vais m'entretenir avec le prince sur ce sujet et je lui transmettrai votre proposition. En attendant, je vous fais porter de quoi vous sustenter.

CHAPITRE 36

Sestrières - Italie

Scott Bradford immobilisa son véhicule devant la porte de l'office de tourisme, fermé à cette heure. Des flocons de neige commençaient à virevolter dans le ciel ouaté lorsque le colonel sortit pour se dégourdir les jambes. Son portable vibra. Comme il prenait la communication, il reconnut la mystérieuse voix de l'aéroport. Celle-ci lui indiqua sur un ton laconique la marche à suivre. Le rendez-vous de l'échange était fixé dans une heure au refuge du Vieux Loup Gris, au sommet des pistes noires. La voix lui recommanda également de se hâter car les remontées mécaniques allaient s'arrêter pour la nuit. Bradford éteignit son cellulaire, s'avança vers le coffre de la voiture, aida le chaman à sortir, ôta les liens de ses jambes, ainsi que le chatterton qui lui bâillonnait la bouche. Tout en le tenant en respect, l'ancien officier appela les membres de son équipe pour leur indiquer le nouveau point de rendez-vous.

*

* *

Matt Taylor rangea son portable dans la poche de sa parka blanche et fit comprendre d'un signe à Jim Henderson que les choses sérieuses allaient vraiment commencer. Jim s'empara du Thermos posé à ses pieds et versa du café dans une tasse qu'il tendit à Clayton Baker, emmitoufflé dans une doudoune épaisse. L'œil hagard, le teint blafard et les cheveux hirsutes, l'homme d'affaires se trouvait assis sur un banc adossé à la pierre froide du refuge d'altitude où il était retenu. Il semblait épuisé et avait perdu de sa superbe, prostré comme les Indiens qu'il avait parqués dans son centre de recherches en pleine forêt amazonienne.

L'ancien baroudeur se servit une tasse pour lui-même, puis s'approcha d'une petite fenêtre pour scruter l'extérieur. Il observa que l'averse de neige avait redoublé d'intensité et épaississait l'horizon. Ce n'était pas une bonne nouvelle pour eux, car dehors l'ennemi devenait invisible. Matt Taylor proposa de prendre une position de *sniper* embusqué dans la neige, car il était certain que le colonel Bradford ne

viendrait pas seul, comme il avait déjà pu le constater à l'aéroport de Turin. Jim approuva d'un hochement de tête. Le patron du *Manococo* se saisit alors de la carabine à lunette infrarouge et effectua les vérifications d'usage avant de se munir de deux chargeurs pleins. Il glissa ensuite un passe-montagne blanc sur son visage, pour mieux se fondre dans le décor, puis gagna son poste de vigie dans le froid piquant et saisissant. Jim arma son Beretta et glissa des cartouches dans son canon scié, puis termina son breuvage encore tiède. L'ancien mercenaire n'aimait pas cette période d'attente, avant le moment fatidique. Au combat, il avait toujours appréhendé cette phase où le silence prenait une tournure inquiétante, avant la fureur et le fracas des armes. Il laissa glisser son regard à travers la fenêtre sur le paysage figé de la nuit. Très vite, le bourdonnement d'un rotor qui soulevait la neige le tira de son introspection. Au même moment, l'Intercom fixé à son oreille grésilla.

— Tu es prêt ? demanda Matt Taylor.

— Affirmatif ! lâcha Jim en ôtant le cran de sécurité de son arme.

Il attrapa Clayton Baker par le bras, puis le souleva. Il lui rappela de ne pas faire de gestes intempestifs, sinon c'était la mort assurée. L'ancien agent des forces spéciales logea une balle dans le canon de son Beretta et le pointa sur le crâne de son otage. Son Intercom grésilla de nouveau.

— Jim ?

— Je t'écoute, Matt.

— Trois scooters des neiges approchent. Cela fait six hommes supplémentaires. Bradford nous a préparé un vrai commando. Il va y avoir du sport...

— Tu es capable de t'en charger ?

— Pas de problème, Jim. J'assure encore.

— Très bien, on reste fixés sur notre plan initial. Je me charge de Bradford.

Au-dehors, Scott Bradford sauta de l'hélicoptère, arme au poing, alors que Jivajos était poussé par le copilote, les mains ligotées dans le dos. L'Indien s'affala dans la poudreuse. L'hélicoptère reprit de l'altitude et alla se poser à une encablure du refuge. Bradford avança doucement, positionné derrière Jivajos qui lui servait de bouclier humain. L'Indien grimaçait. Il semblait souffrir de la clavicule. Jim

ouvrit la porte et poussa Clayton Baker au-dehors, tout en continuant à braquer son arme sur son occiput. Les deux hommes avancèrent lentement à la rencontre de leurs visiteurs. La distance entre les deux anciens militaires se réduisait alors que la neige fouettait leur visage avec une rare violence. Quand ils furent face à face, Jim ordonna à Bradford de libérer Jivajos. Bradford fit de même en sommant Jim de faire avancer son patron simultanément. Les deux hommes s'exécutèrent, tout en ne se quittant pas du regard. Dès que Jivajos arriva au niveau de son ami, des détonations éclatèrent et Jim plaqua au sol le jeune chaman. Clayton Baker prit aussitôt la fuite, accompagné du copilote venu à sa rencontre. Ce dernier pivota et répliqua à l'aide de son fusil-mitrailleur, face à un assaillant invisible, afin d'assurer le repli de son employeur. De son côté, Bradford dégainait son arme, bien décidé à éliminer son rival. Jim ne lui en laissa pas le temps en lui logeant d'abord une chevrotine dans la jambe, puis une dans le ventre. Un goût âcre de sang emplit la bouche de l'ancien colonel avant qu'il ne s'écroule. Toujours affalé au sol, Jim jeta son canon scié, empoigna son Beretta puis contacta Matt. La voix de son copain vibra dans son oreille.

— Jim, tout est sous contrôle. Nos six amis viennent de bouffer la neige. Et toi ?

— Bradford a eu son compte, mais Baker a eu le temps de s'enfuir.

— L'hélico ! je vais y jeter un œil tout de suite.

— Matt, fais gaffe ! Ils sont armés comme de vrais guerriers !

Matt interrompit la conversation. Jim redressa Jivajos et ôta les liens de ses mains.. Les deux hommes échangèrent une brève accolade amicale. Brusquement, le staccato des tirs vint briser le silence ouaté. Jim grimaça. Il ramassa son canon scié qu'il donna au jeune Indien. Il sortit de la poche de sa parka deux nouvelles cartouches et les lui lança en lui demandant s'il savait s'en servir. L'Indien les attrapa d'une main et acquiesça. Tous deux se mirent à courir. Ils rejoignirent Matt, agenouillé dans la poudreuse. L'hélicoptère s'était volatilisé dans l'écharpe brumeuse. Jim remarqua que son ami avait été touché au bras. Il l'aida à se relever et ils rebroussèrent chemin. Jivajos le remercia de son aide, d'un sourire. Arrivés aux abords du refuge, ils remarquèrent que le corps du colonel Bradford n'était plus là, seule une épaisse trace de sang souillait le manteau immaculé. Ils n'eurent pas le temps de se retourner qu'une balle fusa pour venir transpercer le crâne de Matt Taylor. Jim braqua sa lampe torche en direction de la détonation. La silhouette vacillante du colonel se découpa alors dans le contrejour. Jivajos, sans attendre, appuya sur la détente. Un jet de

chevrotine alla trouer la poitrine de l'ancien officier et le propulsa à trois mètres. Jim se rua vers son frère d'armes. Une auréole pourpre nimbait sa tête. Les yeux révoltés, il était mort sur le coup. Jim hurla de colère. Jivajos le regarda, impuissant. Quelques instants plus tard,, Jim reprit ses esprits, son instinct de survie étant plus fort que tout. Avec le jeune chaman, ils transportèrent les cadavres à l'intérieur du refuge. Ils siphonnèrent l'essence de deux scooters des neiges pour mettre le feu au gîte, afin de ne laisser aucune trace, puis ils enfourchèrent la moto restante, alors que les premières flammes s'élevaient dans le ciel opaque.

*

* *

Une demi-heure plus tard, après avoir dévalé les pistes enneigées, Jim et Jivajos abandonnèrent leur machine assez loin du village de Sestrières, pour éviter d'attirer l'attention d'éventuels noctambules et autres noceurs. Ils marchèrent avec difficulté dans la neige jusqu'au parking où se trouvait garée la Jeep Cherokee de location. Jim rassembla ses forces, luttant contre la vision qui revenait en permanence de son ami gisant sur la neige. Il concentra toute son attention sur la route verglacée de Clavières, pour passer le col de Montgenèvre et rejoindre la France au plus vite.

Les bras crispés sur le volant et les yeux rivés sur la route sinueuse aux virages sournois que son rétroviseur déroulait à grande vitesse, Jim prenait bien garde de ne pas ripper sur les bas-côtés glacés, jetant de temps à autre un coup d'œil sur Jivajos, le buste droit, une main posée à plat sur chaque jambe. Silencieux, le souffle à peine audible, son corps semblait léger et transparent, illuminé par son esprit apaisé. Un état de plénitude qui se transmet peu à peu à Jim, qui se sentit devenir, au fil des kilomètres, calme, serein et confiant.

Jim s'étonna de franchir la frontière, les traits du visage reposés et le corps dénoué, sans qu'aucune nouvelle menace ne surgisse à l'horizon. Ils trouvèrent avec une facilité déconcertante de quoi dormir et se laver dans une chambre d'un hôtel *low cost* aux abords de Briançon. Ce style d'hébergement spartiate avait l'avantage de pouvoir être payé par carte bancaire sans qu'aucun agent d'accueil ne soit sur place. Et, pour le cas présent, cette configuration n'avait pas de prix, compte tenu de l'apparence suspecte des deux nouveaux arrivants.

CHAPITRE 37

Salle d'interrogatoire de la Sûreté publique - Monaco

Katherine Krall, une tasse de thé vert à la main, observait attentivement le face à face entre le directeur de la Sûreté publique et son ancien chef Fergusson Mills, campée derrière le miroir sans tain qui offrait une vue imprenable sur la salle d'interrogatoire. Le vice-président égrenait ses aveux d'une voix tremblotante en expliquant les projets ambitieux et hégémoniques du consortium de Clayton Baker, au sein du marché international de la santé. Il expliqua que le consortium avait découvert les incroyables possibilités de soins offertes par les grenouilles tropicales utilisées par les chamans de la forêt amazonienne depuis les origines. La mission prioritaire étant d'obtenir les secrets de leur pratique. Il aborda alors le point sensible des expériences réalisées sur la population locale et la traque des derniers chamans en possession des formules ancestrales. Ce témoignage laissa pantois l'officier de police, tandis que le téléphone portable de Katherine vibrail. Celle-ci prit la communication.

— Allô ? Jim ! J'espère que vous avez de bonnes nouvelles à m'annoncer...

— Nous avons récupéré Jivajos. Il a juste une clavicule luxée.

— Que Dieu soit loué, il est sain et sauf... Mais vous avez une drôle de voix, vous ne me dites pas tout...

— Hier soir, j'ai perdu un ami, Katherine...

— C'est votre ami de Guyane ?

— Oui... un véritable ami, un frère d'armes. Il a donné sa vie pour sauver celle de Jivajos.

— Je suis sincèrement désolée, Jim.

— Ce n'est pas tout, Clayton Baker nous a faussé compagnie...

— La poisse !

— Et de votre côté ?

— Fergusson Mills est en train de se mettre à table.

— Très bien. Il faut demander à votre ancien patron s'il connaît un éventuel endroit où son complice pourrait se réfugier. Un homme comme lui a certainement une solution de repli afin d'échapper à la police, à la justice ou à tout autre menace. Je compte sur vous. Il faut

faire vite, sinon la tête pensante de cette machination va s'évanouir comme un mauvais rêve.

— Vous pouvez compter sur moi, Jim. À ce soir.

Elle fit coulisser le clapet de son cellulaire, avala les dernières gorgées de son thé, puis poussa la porte en fer et pénétra dans la salle d'interrogatoire.

Katherine fit le tour de la table rectangulaire que quatre chaises métalliques vissées au sol entouraient et s'assit face à son vice-président qu'elle observa d'un regard noir, avant de s'adresser au directeur de la Sûreté :

— Désolée de vous interrompre, mais il faut que je m'adresse à Fergusson Mills sans tarder, lança-t-elle au chef de la police monégasque.

— Je vous en prie, madame, le prince m'a ordonné de vous laisser carte blanche, le cas échéant...

Katherine planta son regard dans celui de son supérieur, bien décidée à le faire parler :

— Bravo pour vos aveux, monsieur Mills, vous semblez jouer le jeu et j'ose espérer que vous le jouerez jusqu'au bout !

Fergusson Mills opina de la tête.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Où se réfugierait Clayton Baker s'il se considérait en danger ?

Fergusson Mill fronça les sourcils et porta la main à son appendice nasal qu'il massa vigoureusement.

— Tant qu'il n'est pas acculé, dans son bureau de Londres. Sinon, vous vous doutez bien qu'il a assuré ses arrières depuis longtemps...

— Que voulez-vous dire ?

— Un paradis fiscal, mais je ne sais pas exactement lequel. Mais ce ne doit pas être très compliqué à trouver... peut-être Monaco ? ajouta Fergusson Mills, le sourire aux lèvres, visiblement content de l'effet provocateur produit par ses propos.

— Très drôle ! intervint le directeur de la Sûreté en le fusillant du regard. Nous pouvons à tout moment rompre notre accord, vous le savez ? Alors, répondez à la question de madame Krall.

— Soulagez votre conscience, Mills, on gagnera du temps, ajouta Katherine sur un ton savamment dosé entre fermeté et proximité, suggérant la confiance.

Fergusson se racla la gorge plusieurs fois avant d'égrener ses révélations.

— Les paradis fiscaux bénéficiant d'immunités diverses et officieuses ne manquent pas sur cette planète et je le sais pour l'avoir vérifié à plusieurs reprises. Je pense que sa préférence va aux Bermudes, territoire d'outre-mer de la couronne britannique réputé pour son secret bancaire et ses plaisirs licencieux en toute discrétion. Il est connu là-bas sous une autre identité depuis fort longtemps... Une belle affaire pour lui... vol direct depuis Londres, pas de demande de visa, pas besoin de titre de séjour, pas de formalités administratives, donc pas de traces. J'ai cru comprendre qu'il possédait une résidence à St. David's et que ses transferts bancaires oscillaient entre les Bermudes et les Bahamas, autre possession britannique. Je parierais même qu'il s'y trouve déjà, en tongs et bermuda, les doigts de pieds en éventail, sirotant un bon cocktail, entre deux jolies filles...

Fergusson Mills ne put s'empêcher d'éclater d'un fou rire nerveux.

Katherine haussa les épaules, alors que Fergusson Mills retrouvait un visage sérieux en remarquant que celui de l'officier de police s'était rembruni.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça avant, Mills ? demanda le chef de la police.

— Parce que vous ne me l'avez pas demandé !

— Hilarant ! Alors je vous le demande expressément ! Connaissez-vous cette fausse identité, Mills ? insista le chef de la police en se redressant, les poings appuyés sur la table.

— Je ne sais pas vraiment, balbutia Mills.

— Arrêtons de tourner en rond...Vous ne pouvez plus revenir en arrière.

— Videz votre sac ou alors c'est votre cadavre qui va finir dans un sac à la morgue, menaça Katherine.

— Sir Edward Morrison. Il a pris l'identité d'un lord.

— C'est tout ?

— Je sais aussi qu'il est fasciné par le Brésil qui est sa seconde patrie et qu'il affectionne particulièrement les hôtels de luxe sur le front de mer d'Ipanema, mais il faut se dépêcher. Dans quelque temps vous n'aurez plus aucun moyen de le reconnaître. N'oubliez pas que ce pays est réputé pour ses chirurgiens esthétiques et Clayton connaît et

emploi les meilleurs.

Sans dire un mot, Katherine se leva de son siège, salua le chef de la police d'un signe de tête, sortit de la salle et s'empara de son cellulaire, tout en appuyant sur la touche de rappel automatique.

— Jim ?

— Affirmatif... Du nouveau ?

— Oui. Comme nous pouvions aisément nous en douter, après l'échauffourée, Clayton Baker a dû rejoindre ses bureaux de Londres afin de finaliser son repli dans un paradis fiscal des Caraïbes...

— Belize, Bermudes, Bahamas ou Barbade ?

— Fergusson Mills pencherait pour les Bermudes, territoire anglais d'outre-mer, où il se dissimulerait sous une autre identité, ce qui était prévisible...

— Laquelle ?

— Sir Edward Morrison.

— Je vais faire des recherches pour le débusquer au plus vite. J'ai encore des contacts dans l'archipel, ainsi que dans toute la Caraïbe, s'il le faut.

— Mais il a ajouté aussi que Clayton Baker navigue fréquemment entre l'archipel des Bermudes et celui des Bahamas et qu'il ne tardera pas à rejoindre le Brésil pour s'offrir une nouvelle apparence...

— Je pars pour Miami dès aujourd'hui ! lança Jim.

— Nous n'avons aucun intérêt à le pister là-bas, en territoire britannique, sans assurer nos arrières...

— Aucun intérêt ? Vous plaisantez, il faut faire vite ! s'insurgea Jim à l'autre bout du fil.

— L'incident diplomatique, vous y pensez, cher ami ?

— À vrai dire, pas vraiment, maugréa Jim dans le haut-parleur.

— Nous avons besoin de soutien, précisa Katherine. Le plus judicieux serait que vous veniez ici, à Monaco, avec Jivajos. Nous discuterions de tout cela avec le prince, afin de prendre la décision qui s'impose...

— OK, Katherine, c'est vous le boss. Cette fois-ci, c'est vous qui prenez les choses en mains.

— Où vous trouvez-vous ?

— Sur une aire d'autoroute. Il a fallu penser à nous changer et à dormir un peu. D'ici deux heures, nous serons de retour dans la principauté.

— Entendu. Je préviens le palais et vous retrouverai là-bas.

CHAPITRE 38

Londres - South Bank - Oxo Tower

Tout était allé très vite et Clayton Baker ne parvenait pas à calmer sa colère, le visage parcheminé par la fatigue et rongé par une barbe de trois jours. À peine avait-il été rapatrié d'Italie par hélicoptère, que sa secrétaire Gersende était venue le chercher à l'héliport pour le conduire en ses bureaux où il avait pris une douche et changé de tenue pour revêtir un costume noir Armani sur une chemise au blanc éclatant, bien décidé à accueillir son banquier, qu'il avait sorti du lit au milieu de la nuit et convoqué aussitôt dans son bureau. Malgré l'heure très matinale et inhabituelle pour un rendez-vous d'affaires, le banquier ne fit aucune observation et se contenta de boire un café fort servi par la dévouée Gersende, remarquant simplement que l'horloge de l'antre de l'homme d'affaires marquait à peine quatre heures.

Clayton Baker était pressé. Il fallait faire vite. Il n'avait plus le choix et devait préparer sa disparition. Le temps était compté et le transfert d'un maximum de devises sur son compte bancaire numéroté aux Bermudes s'avérait une tâche prioritaire. Son chargé de comptes, assis en face de lui de l'autre côté du bureau, s'échinait à répondre favorablement à ses désirs, malgré les restrictions gouvernementales en matière de transferts de fonds en direction des paradis fiscaux d'outre-mer, et pianotait allègrement sur son ordinateur portable pour valider en temps réel les ordres de son client, qui prendraient effet à l'ouverture des bureaux où ils seraient ensuite confirmés par un pupitreur assermenté. Mais avait-il le choix, lui aussi ? Certes, il allait perdre un client important, mais la commission qu'il percevrait pour la procédure de transfert allait lui permettre de changer enfin de domicile pour un logement plus confortable et de payer les études et la couverture santé de ses trois enfants sans rechigner. Les sommes étaient colossales. Les transferts diversifiés en comptes courants, comptes actions, stock-options et comptes bloqués sous plusieurs noms différents, promettaient de confortables subsides.

En signant électroniquement les bordereaux de transferts de fonds qu'il ordonnait au bénéfice de Gersende Uger, Clayton Baker mit en garde son chargé de comptes de bien les antidater et d'attendre son ordre de virement qui aurait lieu au cours des prochains jours. Une fois le rendez-vous terminé, le PDG de HIVCORP procéda au transfert des données de ses trois ordinateurs en direction de son serveur

externe hébergé en Inde. Il transféra ainsi pour copie plusieurs centaines de dossiers importants et compromettants pour certaines personnes, notamment un grand nombre de politiciens dont il avait financé les campagnes politiques, favorisant ainsi leur élection à des postes clés à travers le monde. Il effaça ensuite le contenu des disques durs et en nettoya toute trace au moyen d'un logiciel puissant et efficace, afin que rien ne soit retrouvé. Il se servit ensuite un verre de bourbon, s'approcha d'une cellule infrarouge murale et fixa son œil face à un scanner qui décryptait l'empreinte rétinienne. Aussitôt, deux pans en acier s'ouvrirent latéralement en un chuintement furtif. Il pénétra dans une salle de coffres où s'alignaient des piles de liasses de dollars et des papiers d'identité en tout genre. Il s'empara de deux passeports et d'une grosse somme en liquide.

À six heures du matin précises, Clayton ordonna à sa secrétaire d'aller chercher des affaires pour un long voyage et de réserver deux billets au nom de monsieur et madame Morrison sur le premier vol direct en direction des Bermudes. Sans poser aucune question, ce qu'il appréciait le plus chez elle, celle-ci rejoignit discrètement son domicile en taxi. En attendant, il mit également les quelques vêtements qu'il conservait en ses locaux professionnels dans une valise en cuir frappée du logo d'une grande marque française de haute couture. Il termina son verre et ne prit pas la peine d'appeler son épouse pour l'informer de la situation. Il n'en avait cure, ce mariage de façade appartenait désormais à son ancienne vie. Il vissa un feutre sur sa tête, barra son visage d'épaisses lunettes noires et s'éclipsa par les ascenseurs publics comme pour tester son camouflage.

Le chauffeur du taxi qui ramena Gersende se gara à proximité du building de la firme. Clayton Baker les rejoignit et ils prirent la direction de l'aéroport d'Heathrow. Peu de minutes avant l'embarquement, le PDG de HIVCORP passa deux coups de fil d'un téléphone public. Le premier à un ami brésilien qui occupait de hautes fonctions au sein du gouvernement. Il se présenta sous le nom de Sir Edward Morrison et lui annonça sur un ton amical qu'il avait dans l'idée de passer quelque temps à Rio. Le second pour contacter l'un des meilleurs chirurgiens esthétiques du monde, afin de s'offrir une nouvelle jeunesse en sus de sa nouvelle identité. Un certain Rupert Heinz.

CHAPITRE 39

Monaco - Palais princier

Katherine Krall trépignait dans le salon Charles III, visiblement impatiente de retrouver ses deux amis. Entre-temps, une gouvernante était venue lui servir une tasse de thé au jasmin afin d'adoucir son attente. Elle finit par s'asseoir et tremper ses lèvres dans le breuvage parfumé. Une poignée grinça. Elle tourna la tête et aperçut la carrure massive de Jim Henderson se découpant dans l'embrasement de la porte, très vite suivi de Jivajos. Elle posa sa tasse, se leva et, les yeux pétillants, se rua vers eux pour se jeter dans les bras de son guide, lui aussi visiblement soulagé de se retrouver à nouveau à ses côtés. Elle s'approcha ensuite du fils de Yaméo pour l'embrasser, lui soufflant à l'oreille qu'elle avait toujours été en contact avec lui, ainsi qu'avec son père, gardant confiance et espoir dans l'issue de cette aventure, grâce au talisman accroché à son cou. Cette remarque fit sourire le jeune chaman qui lui demanda si elle avait croisé à nouveau le regard du jaguar. Écarquillant les yeux, la scientifique resta sans voix, puis avoua qu'elle avait été en proie à des visions d'un félin au pelage noir. L'Indien lui confia que cet animal était son totem, identique à celui de son père. Katherine écrasa une larme, submergée par l'émotion tandis que Jivajos la prenait dans ses bras en lui murmurant une sorte de chant indigène. Au même moment, le prince fit son apparition, le sourire aux lèvres, enchanté de ces retrouvailles. Sur son invitation, tous prirent place dans les fauteuils de velours fleuri.

Jim fut le premier à rompre le silence.

— Votre Altesse, comme vous pouvez le constater, Jivajos a été récupéré sain et sauf. Cependant, nous avons essuyé une fusillade car le colonel Bradford n'est pas venu seul, et surtout, pas avec de bonnes intentions ! confia le mercenaire visiblement exténué.

— On pouvait s'en douter, fit remarquer le prince.

— Matt Taylor, l'ami de Jim, a été tué et Clayton Baker a réussi à s'enfuir, ajouta Katherine, en essuyant ses larmes.

Le prince se renfroigna.

— La vermine a toujours eu la peau dure, maugréa-t-il. La mort de votre ami me révolte. Je suis conscient qu'on ne peut pas en rester là.

Nous nous sommes aventurés trop loin, trop de personnes ont été mises en danger. Nous ne pouvons plus reculer. Il faut une fois pour toutes révéler ce scandale au grand jour par la voie diplomatique et politique. Nous irons jusqu'au bout, Jim, sinon le sacrifice de votre ami n'aurait aucun sens.

Jim approuva d'un geste de la tête.

— Nous avons les aveux de Fergusson Mills ! poursuivit Katherine. Ce n'est pas rien. Nous savons également qu'à l'heure qu'il est, Clayton Baker est sur le point de se réfugier dans un paradis fiscal aux Bermudes, où il se fait connaître là-bas sous une autre identité...

— L'île de St. David's, précisa son compagnon.

— Bien évidemment, elle est réputée pour être la terre d'exil des voyous en col blanc, commenta le prince.

— J'ai la possibilité de retrouver sa trace, je possède encore pas mal de contacts dans les Caraïbes, suggéra Jim.

— D'autant que nous connaissons désormais son nom d'emprunt. Si je ne l'avais pas retenu, Jim eût été prêt à le poursuivre jusqu'au bout du monde pour lui faire la peau, ajouta Katherine.

— Je peux vous comprendre, Jim. Mais la colère n'est pas souvent bonne conseillère. Ce n'est vraiment pas la bonne méthode. Les services secrets de Sa Très Gracieuse Majesté ne sont pas ce que l'on pourrait appeler des enfants de chœur et nous risquerions à tous les coups l'incident diplomatique...

— J'y ai pensé, souligna Jim.

— Fergusson Mills nous a révélé aussi que Clayton Baker ne tarderait pas à rejoindre Rio, pour s'offrir une nouvelle apparence après chirurgie esthétique, dit Katherine.

— Les choses risquent de se compliquer et comme le temps nous est compté, je ne vois qu'une chose à faire... ajouta le prince.

— Laquelle ?

— Comme je vous l'ai dit, la réplique politique !

— Comment ça ? demanda Jim.

— Alerter l'opinion publique et notamment tous les puissants de ce monde et, pour y parvenir, je n'envisage qu'une seule tribune, celle des Nations unies, où il me serait possible de prononcer un discours fondateur sur l'éthique de la recherche médicale et de l'industrie pharmaceutique. Je pourrai alors convaincre le Brésil, où les méfaits ont été commis, de lancer un mandat international à l'encontre de Clayton Baker. Mais pour cela, Katherine, vous devez absolument

m'accompagner, en qualité de caution scientifique.

L'entomologiste hocha la tête.

— Et pour gagner du temps, nous pourrions, avec Jim, nous mettre sur la piste de Clayton Baker avant qu'il n'échappe à tout contrôle, lança le jeune Indien prenant la parole pour la première fois.

Le prince parut étonné par la soudaine intervention du chaman.

— À une seule condition, que vous collaboriez avec mon directeur de la Sûreté publique sur cette mission. Ce qui implique que vous attendrez le feu vert du gouvernement brésilien pour l'appréhender et si possible en douceur. Il nous le faut vivant.

— Vous avez notre parole, répondit le jeune chaman.

— Je n'en doute pas, assura le prince. Nous devons réussir cette opération, car j'ai beaucoup réfléchi aux événements et ils m'ont montré une chose : les limites de l'action de notre fondation. J'aimerais tant aller plus loin encore ! Car si cette intervention au plus haut niveau conduit à la fin des méfaits de HIVCORP, on n'empêchera jamais d'autres officines mal intentionnées d'opérer à travers le monde. Si on sait que des laboratoires pharmaceutiques expérimentent leurs recherches en Amazonie, en Afrique ou en Asie, le réchauffement climatique et la fonte des glaces au pôle Nord vont entraîner d'autres dérives et actions dévastatrices sur les populations les plus faibles. Ne nous leurrons pas. Les Nations unies ne créeront jamais une police à même de lutter contre les abus qui sont à prévoir dans les domaines de la recherche médicale, de l'écologie ou de l'exploitation effrénée des ressources naturelles et protégeront encore moins les peuples autochtones...

— Pourquoi ne pas en créer une ? suggéra la jeune femme.

— Des casques verts, en quelque sorte ? ajouta Jim.

— Absolument, une force écologique d'intervention, indépendante et impartiale, dans la droite ligne de vos aïeux, écologistes avant l'heure ! s'enflamma Katherine.

Le prince observa Katherine, à la fois surpris et séduit par ses propos, avant que son regard s'illumine au son de la voix hypnotique du fils de Yaméo.

— Une sentinelle verte œuvrant pour la sauvegarde écologique de notre planète pourrait devenir l'œuvre majeure de votre règne,

enchaîna le jeune chaman.

Comme le prince allait lui répondre, il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone, se leva et décrocha le combiné qui se trouvait sur son bureau avant de rapidement le raccrocher. Il annonça à ses invités que Fergusson Mills était sur le point d'être transféré à Paris, dans les bureaux de la police judiciaire, au 36, quai des Orfèvres.

CHAPITRE 40

Nassau - Bahamas

Il était sept heures du matin et déjà un soleil généreux élaboussait les pavés de Paradise Beach où l'activité touristique commençait à peine à s'animer sous un faible alizé qui hérissait les palmiers, provoquant ainsi de doux craquements. Gersende, les cheveux noués dans un foulard de soie et le visage rehaussé d'épaisses lunettes noires sortit d'un taxi, alors que la *Central Bank of Bahamas* ouvrait ses portes de l'autre côté de l'avenue. Derrière les portes vitrées automatiques, le directeur semblait l'attendre dans le hall central. Après s'être salués, ils se dirigèrent vers un ascenseur privatif et descendirent au dernier sous-sol, dans la salle des coffres.

*

* *

À quelques encablures de là, au cœur de Paradise Lake, Clayton Baker, confortablement installé à la poupe d'un magnifique yacht dans un fauteuil en cuir immaculé, sirotait un verre d'oranges pressées accompagné d'un havane cubain tout en contemplant les premières lueurs incandescentes du petit jour qui nimbaient les contours de la baie.. Un semblant de plénitude se lisait sur son visage reposé et légèrement hâlé. L'homme semblait détendu, serein, attendant le retour de sa secrétaire avant de partir pour une courte escale de vingt-quatre heures à St. David's aux Bermudes, dans sa maison en bord de plage, avant de disparaître complètement. Il en profiterait pour remiser son navire dans le hangar d'où il l'avait sorti la veille. Une gouvernante de type métis vint le tirer de ses pensées, en lui annonçant que la masseuse l'attendait pour sa séance ayurvédique.

*

* *

Une heure plus tard, Gersende ressortait de la banque avec deux grosses mallettes contenant dix millions de dollars en grosses coupures

et en bons au porteur, encadrée par deux agents de sécurité de la banque. Une limousine blanche fit son apparition et s'arrêta à leur niveau. La secrétaire particulière s'engouffra dans la berline. Une fois à l'intérieur, elle s'empara de son portable et envoya un message.

*

* *

Clayton Baker ôtait son peignoir de soie, tandis qu'une magnifique masseuse d'origine indienne l'invitait à s'allonger, quand il entendit son portable vibrer dans sa poche. Il le saisit et remarqua sur l'écran qu'un message lui avait été envoyé par sa secrétaire. À sa lecture, un large sourire envahit son visage. Sans attendre, il passa outre le massage préliminaire et préféra arracher la blouse de la masseuse, afin de calmer au plus vite sa soudaine excitation.

CHAPITRE 41

New York - Siège de l'ONU

Le buzz sur Internet avait fait son effet et l'information avait été relayée en un temps record par les radios, les télévisions et les journaux du monde entier : le prince s'apprêtait à faire une révélation capitale à la tribune des Nations unies. Il avait sollicité cette allocution auprès du secrétaire général qui n'avait formulé aucune objection. Il s'envola donc pour New York en compagnie de Katherine. Au cours du vol, ils mirent au point leur plan d'action.

Le secret, le mystère et l'urgence qui avaient entouré la communication faite par le palais, avaient suscité l'intérêt de plusieurs chefs d'État qui avaient annoncé leur présence le jour fixé. Katherine Krall, de son côté, avait contacté le rédacteur en chef d'*ABC*, Bill Gunther, l'ami et patron de son compagnon disparu Arthur McMillan, afin de lui proposer un entretien exclusif avec le prince après sa déclaration aux Nations unies. Au cours de leur conversation téléphonique, l'émotion avait fini par submerger Katherine qui n'avait pas vraiment réalisé ni eu le temps de se faire à l'idée que son compagnon pourrait ne plus jamais réapparaître. Elle fondit en larmes, bouleversant le prince qui se trouvait en face d'elle dans l'avion. Cela ne fit que renforcer la détermination de celui-ci à faire tomber ce géant pharmaceutique. Dans un sursaut d'orgueil, la jeune femme réprima ses sanglots et ils finirent par convenir d'un lieu de rendez-vous pour l'enregistrement de l'entrevue. Ils décidèrent de le réaliser au *Marriott Hôtel*, au dernier étage, dans le restaurant *The View*, à la vue imprenable sur Manhattan. Une fois la communication terminée, le prince se rapprocha de Katherine et la serra dans ses bras, afin de lui apporter un peu de réconfort, sous le regard médusé des membres de son cabinet. Quelques minutes plus tard, alors qu'une hôtesse leur servait du thé au jasmin, Katherine sortit de sa sacoche un cube en Plexiglas dans lequel on pouvait voir une petite grenouille de la forêt amazonienne à la robe bleu turquoise ocellée de points jaunes. Un présent remis par Yaméo avant sa disparition et qu'elle avait fait immortaliser dès son retour à la fondation. Elle suggéra au monarque de le montrer pendant son allocution aux membres des Nations unies pour donner davantage d'intensité à son discours.

Massés à la sortie de l'aéroport La Guardia, sous une averse de neige peu commune en ce mois de mars, une meute de journalistes frigorifiés s'étaient attroupés et mobilisés pour faire honneur au monarque comme s'il s'agissait d'un grand chef d'État, ce qui était inhabituel pour la principauté, deux fois moins étendue que Central Park... Tous s'interrogeaient sur la présence de Katherine Krall qui, jusqu'alors inconnue des medias, suscita la propagation des rumeurs les plus fantaisistes dans tous les tabloïds du Nouveau Monde. Le couple, protégé par quatre hommes au costume noir, portant oreillette et lunettes fumées, dut se faufiler parmi la horde pour rejoindre la limousine officielle battant pavillon onusien, en conservant un sourire courtois. De nombreuses motos de presse se lancèrent aussitôt à leur poursuite, bravant les rues rendues glissantes par la neige et le verglas, les photographes mitraillant l'imposant véhicule, jusqu'à ce que celui-ci atteigne le singulier bâtiment effilé du siège des Nations unies avant de stationner devant l'entrée. Là, le concert des appareils photographiques redoubla de vigueur et, malgré la présence d'une dizaine de vigiles, les chroniqueurs se bousculèrent avec violence pour obtenir quelques mots du prince qui leur adressa pour toute réponse un sourire affable, tout en prenant Katherine par la main avant de l'entraîner à pas rapides dans le bâtiment.

Une fois réfugiés dans l'édifice, le prince et Katherine Krall, le visage tendu par le trac lié à l'événement qui allait se dérouler, furent immédiatement encadrés par deux attachés de l'administration et deux agents de sécurité. Ils parcoururent un long couloir jusqu'à la porte d'entrée de l'hémicycle, où ils furent accueillis par le secrétaire général qui leur serra la main avec chaleur, avant de les accompagner jusque devant l'assemblée, attendus là par un aréopage de chefs d'État et de diplomates visiblement curieux et impatients de savoir ce qui allait être dit.

À peine le prince fit-il son entrée que les conversations cessèrent et que tous se levèrent avant de se rasseoir dans un silence respectueux.

Tandis que le secrétaire général rejoignait sa place et que Katherine Krall s'arrêtait au pied du perchoir juste à côté des escaliers, le prince, après avoir observé l'assemblée d'un regard circulaire, la salua d'un mouvement de tête, gravit les marches, prit place derrière le micro de la tribune et, après avoir de nouveau parcouru du regard l'hémicycle qu'il voyait plutôt comme une arène humaine, commença l'allocution tant attendue.

« Mesdames, Messieurs les chefs d'État, les chefs de gouvernement, les représentants permanents, les ministres des Affaires étrangères, les ambassadeurs, ma venue ici, devant vous, a pour objet de mettre fin à une nouvelle barbarie au nom du capitalisme triomphant : la solution finale pour certaines populations de notre planète, dont certains lobbies et groupes industriels menacent la dignité, la santé et la survie. Des populations qui, le plus souvent, vivent encore selon des préceptes anciens et dans un environnement qu'ils respectent plus que tout et que nous, Occidentaux dits civilisés, ferions mieux de respecter également, si nous voulons vivre sur cette terre et la préserver dans des conditions acceptables. Si l'objet de mon intervention concerne une contrée spécifique, je suis convaincu que d'autres pratiques abusives ont cours dans d'autres régions ou territoires du monde et si aujourd'hui le sujet qui me préoccupe est celui des expérimentations médicales, il pourra très bien être demain la mise à mort de peuplades que l'on considère comme primitives et dont on volera les ressources naturelles, mais aussi dont on détruira les cultures ancestrales. Pour l'heure, je tiens à vous révéler les dérives inacceptables de HIVCORP, Health International Valley Corporation, un consortium pharmaceutique leader dans le monde entier. Peu scrupuleux et sous prétexte de faire avancer la recherche médicale, notamment sur le cancer et le sida, il n'hésite pas à pratiquer ses expérimentations sur la tribu des Waimiri et à ravager ainsi la population entière de plusieurs villages. Provoquant de la sorte un génocide que nous ne pouvons que condamner à l'unanimité. »

Le prince marqua une pause et sortit le cube en Plexiglas de la poche extérieure de son blazer, puis le brandit devant les membres des délégations suspendus à ses lèvres. Il reprit le fil de son discours en levant son regard vers les bureaux vitrés des traducteurs, avant de le ramener sur l'assemblée.

« Voici, Mesdames et Messieurs, l'objet de toutes les convoitises, une minuscule grenouille tropicale des Rain Forests qui possède un venin mortel. Le poison le plus foudroyant qui existe sur cette terre, mais qui, lorsqu'il est utilisé selon un dosage approprié, peut devenir un vaccin doté de vertus thérapeutiques encore inexploitées. Seuls les chamans de ces forêts sont les dépositaires de ce savoir ancestral, reposant sur des pratiques médicales et des formules secrètes qui sont sur le point d'être pillées par de grands groupes pharmaceutiques à la recherche de nouveaux profits. Aujourd'hui, sous la menace du consortium HIVCORP, les derniers chamans sont désormais en danger de mort. D'ailleurs, celui qui nous a alertés sur ce qui se tramait en Amazonie a déjà succombé, alors qu'il avait tant de choses à nous apprendre sur les soins et la médecine de demain. Nous ne pouvons pas tolérer cela, ici, au cœur du berceau de l'humanisme.

C'est pourquoi j'ai sollicité dans l'urgence la tribune des Nations unies afin de réveiller les consciences, nos consciences, devant le danger qui nous guette, lorsque le capitalisme ne devient qu'une organisation criminelle animée uniquement par la volonté de domination économique du monde, sans aucun scrupule, et pour laquelle l'homme n'est plus qu'un produit consommable et jetable à volonté.

Si aujourd'hui je suis ici devant vous à la tribune des Nations unies, c'est pour formuler trois souhaits en vue de mettre fin à la recherche médicale sur des cobayes humains sans protocole ni accord de l'Organisation mondiale de la santé :

- le premier est de convaincre les autorités du Brésil d'aller délivrer militairement, sous l'égide des Casques bleus, les Indiens Waimiri retenus en captivité dans l'immense laboratoire situé au cœur de la forêt amazonienne, au pied du pico da Neblina, de neutraliser les chercheurs, la milice et les mercenaires travaillant pour cette organisation et enfin de lancer un mandat international à l'encontre de Clayton Baker, lequel en est la tête pensante ;

- le second est d'exhorter cette vénérable assemblée à voter une résolution visant à la création d'une commission d'enquête internationale, dans le but de démanteler tous les rouages de cette entreprise dans le monde, partout où d'autres expériences criminelles peuvent se poursuivre, sachant que ses principaux bureaux se trouvent à Londres, mais que peuvent exister aussi de nombreuses filiales ;

- le troisième est de vous persuader, en vos grades et qualités, de rendre cette commission permanente, afin de rechercher, d'évaluer et éventuellement de condamner toute expérience médicale dont les dérives seraient susceptibles de mettre en danger la vie d'un être humain. Partout dans le monde. Ma collaboratrice Katherine Krall, ici présente, entomologiste de renommée internationale, qui œuvre dans le cadre de la fondation monégasque Green Rock Planet, est là pour confirmer mes dires et pour vous donner de plus amples précisions si vous le souhaitez. Tout ce que je peux ajouter, c'est qu'elle s'est trouvée en première ligne pour tenter de combattre le mal, au cœur de l'Amazonie, comme son compagnon, le grand reporter Arthur McMillan, d'ABC, qui l'a peut-être payé de sa vie, comme bien d'autres encore et en particulier un vieux chaman du nom de Yaméo. Je vous remercie de votre attention, osant espérer que nous nous déciderons rapidement à passer à l'action pour le bien de l'humanité. »

Alors que le prince s'apprêtait à quitter la tribune, quelques applaudissements fusèrent par endroits pour envahir peu à peu la salle comme une traînée de poudre et pour gronder au final comme un puissant tonnerre. Les salves d'acclamations se poursuivirent tandis que le président du Brésil se levait, bientôt suivi du Premier ministre

anglais, puis d'autres encore, par dizaines, avant de contaminer l'ensemble des participants, sous l'œil ravi du secrétaire général des Nations unies.

Le prince, le visage désormais détendu, salua ses supporters d'un hochement de tête appuyé, en levant les bras pour approuver ce soutien unanime, tout en pointant son regard vers Katherine qui lui adressa un clin d'œil complice. Venant à sa rencontre, il lui rendit le présent de Yaméo. « Merci pour sa mémoire », lui souffla-t-elle en aparté.

*

* *

La presse, unanime elle aussi, avait relayé aux quatre coins du monde l'intervention du prince, le qualifiant d'acte politique majeur et fondateur d'une nouvelle ère écologique qui devait marquer un tournant en matière de recherche médicale, mais aussi de protection des modes de vie des peuples indigènes.

Si les médias n'avaient pas pu s'empêcher de fiancer le prince à la chercheuse Katherine Krall, ils firent aussi largement état de la réaction du président du Brésil, qui avait immédiatement interpellé son ministre de la Justice pour qu'il lance un mandat d'arrêt international à l'encontre de Clayton Baker, lequel pouvait se cacher aussi sous son nom d'emprunt de Sir Edward Morrison.

Ils insistèrent également sur le fait que le chef exécutif de la République fédérative du Brésil avait demandé à son ministre de l'Intérieur de mobiliser ses effectifs pour rechercher le fugitif, donnant par ailleurs des ordres précis à son ministre de la Défense pour investir la forêt amazonienne dans le but d'abord de sécuriser le dôme d'argent et ensuite de porter secours aux populations de la zone, dans les plus brefs délais. Enfin, ils saluèrent son intervention personnelle auprès du ministre de la Recherche et du ministre de la Culture, pour transformer ce dôme en laboratoire de recherche médicale contrôlé par l'État brésilien, tout en consacrant une bonne partie de sa surface à la création d'un musée des peuples premiers d'Amazonie ; une idée qui lui avait été soufflée par Katherine Krall, comme il l'avait précisé.

Pendant ce temps, le président brésilien et le prince s'étaient retrouvés en aparté à la fin de la séance, afin d'affiner leur partenariat, un tête-à-tête d'homme à homme, sans aucun témoin. Les deux dirigeants se mirent d'accord sur les dispositions officielles qui permettraient à Jim Henderson et à Jivajos d'intervenir, puis d'agir en conséquence, sous le contrôle de la police brésilienne et avec la

participation de la police monégasque, afin d'aller plus vite en besogne, ce que n'aurait pu permettre la procédure classique officielle pour appréhender Clayton Baker.

En fin de soirée, alors que les chutes de neige s'étaient estompées, le prince et Katherine regagnèrent Broadway en limousine. Direction le *Marriott Hôtel*.

En arrivant sur Times Square, les yeux de Katherine furent attirés par les écrans géants qui diffusaient une cascade d'images discontinue et resta interdite en apercevant le regard citrine d'un jaguar noir crever les panneaux publicitaires. Elle attrapa alors son talisman et sentit instinctivement la présence de Yaméo. Le prince, intrigué, lui demanda ce qu'il lui arrivait, et Katherine le rassura en lui adressant un grand sourire.

Au même moment, la voiture s'immobilisait devant l'entrée de l'hôtel.

Dans le hall, le rédacteur en chef d'*ABC* les attendait pour commencer l'enregistrement de l'interview. Il avait fait exprès le déplacement, car il souhaitait ce soir diriger l'émission en personne. Il devait bien ça à son ami et confrère Arthur McMillan. C'était pour lui une évidence, et même un devoir.

CHAPITRE 42

Île de St. David's - Bermudes

Jim Henderson reçut enfin le feu vert qu'il attendait, par un coup de fil du directeur de la Sûreté monégasque en fin de soirée. D'un commun accord, ils décidèrent de se séparer pour les recherches. Le patron de la police irait à Rio et, sur place, prendrait contact avec la police brésilienne afin de coordonner l'arrestation du PDG de HIVCORP, le cas échéant. Pour sa part, Jim, en compagnie de Jivajos, se rendrait aux Bermudes afin de découvrir la planque de Clayton Baker.

Les deux compagnons bouclèrent donc leur valise et prirent le premier vol pour Miami depuis Paris, d'où Jim avait appelé d'anciens frères d'armes, qui, après leur service dans les forces spéciales, avaient créé une entreprise florissante de pêche au gros à Key West. Il leur avait expliqué d'emblée le but de sa venue et leur avait demandé de débayer le terrain avant son arrivée sur place. Et comme ces hommes avaient également bien connu Matt Taylor, Jim leur avait appris la triste nouvelle. Aussi, quand Jim et Jivajos débarquèrent du ferry qui reliait Miami à l'île de Key West, leur première soirée fut une longue beuverie à la mémoire de leur ancien camarade. Le jeune chaman, entre deux bières et des mojitos, songea que les Occidentaux avaient un drôle de rituel pour commémorer le souvenir d'un ami perdu sous les balles de l'ennemi.

Une fois la gueule de bois estompée, toute l'équipe s'embarqua et prit la mer sans attendre, car il ne leur restait plus que quelques heures avant le lever du jour. Le puissant *Cabin Cruiser* brisa les vagues et accosta à Gibbon Bay. Après plusieurs heures de navigation, les anciens militaires retrouvèrent la terre ferme, à l'endroit même où ils avaient glané la veille des informations pour localiser l'habitation du meurtrier de leur ancien compagnon d'armes. Leur savoir-faire pour délier les langues et extorquer aveux et renseignements n'étant plus à prouver, ils avaient appris très vite que la maison de Clayton Baker se trouvait à proximité, sur un petit îlot voisin, du nom de Gibbet Island. À l'intérieur du navire, en même temps que ses compagnons, Jim prépara le matériel, vérifia les armes, enfila une combinaison noire et se barbouilla le visage de maquillage de camouflage oscillant entre le noir et le kaki. Le jeune chaman fit de même après avoir composé la mixture de ses fléchettes anesthésiantes.

Quand tous furent prêts, le navire repartit à vive allure et l'Indien sortit de la cabine pour prendre l'air, ressentant un violent haut-le-cœur, les secousses se révélant très différentes de celles des pirogues ou des bateaux-hamacs qui naviguaient sur les fleuves paisibles d'Amazonie. Il leva alors la tête vers le ciel et admira la voûte étoilée qui se reflétait dans une mer d'encre. Il eut une pensée pour son père et envoya une poignée de poudre blanchâtre dans l'eau, en implorant les esprits pour que cette mission se passe au mieux. Aux premières lueurs du jour, le bateau approcha d'une plage. Jim entraîna Jivajos et ils sautèrent tous deux dans l'annexe, un Zodiac, afin de rejoindre la rive à la rame. Une fois les pieds sur le sable, ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la nuit en se frayant un chemin entre les bananiers et les paumes éventails des Bermudes, en s'éclairant de leurs lampes torches. Peu après, ils tombèrent sur une façade ocre qui entourait une grande propriété de style colonial. Jivajos sentit très vite une présence hostile derrière ce mur. Des chiens certainement. Ils escaladèrent le mur à l'aide d'un grappin et d'une corde. Jivajos fut le premier à sauter de l'autre côté, sa sarbacane entre les dents. Très vite, des grognements se firent entendre, suivis de petits gémissements furtifs. L'Indien héla Jim en lui annonçant que la voie était désormais libre. Après avoir enjambé les corps des trois rottweilers, Jim, suivi de Jivajos, investit d'abord le jardin qui entourait un immense pool house avec une cuisine d'été, ainsi qu'une piscine à la forme ovoïde composée de trois niveaux avec débords, au centre de laquelle se trouvait une cascade artificielle. Jim remarqua que le fond de la piscine était éclairé. Ils éteignirent leur lampe. Jim Henderson dégaina son arme automatique munie d'un silencieux. Ils avancèrent doucement jusqu'à ce qu'ils découvrent un corps de femme inerte flottant dans le grand bassin. Jivajos plongea sans attendre l'approbation de son compagnon, sortit de l'eau la dépouille et la traîna vers les escaliers. Il la retourna et découvrit qu'on lui avait logé deux balles dans le cœur. La mort avait été instantanée. Jim baissa son arme, son expérience lui dictant qu'il n'était pas nécessaire de poursuivre leurs recherches. Il avait aussitôt déduit de cette découverte que leur illustre fugitif n'était plus dans ces murs. Il s'était déjà volatilisé dans la fièvre des rues de Rio. À l'aide de son téléphone cellulaire, il prit tout de même une photo du visage quelque peu déformé par son séjour dans l'eau et l'envoya au patron de la police monégasque, pour identification. Après avoir recouvert le cadavre d'une serviette de bain et effacé leurs empreintes, ils rebroussèrent chemin pour rejoindre leurs amis et naviguèrent jusqu'à Miami, afin de prendre un vol direct pour Rio de Janeiro.

CHAPITRE 43

Rio de Janeiro

Jim et Jivajos débarquèrent à six heures du matin sur le tarmac de l'aéroport Antônio-Carlos-Jobim, déjà fort encombré par les avions se posant en masse, vomissant des hordes de voyageurs bien décidés à profiter du carnaval qui enflammerait dans trois jours toutes les rues de Rio de Janeiro. Les festivités avaient démarré trois semaines auparavant et atteindraient leur apogée au cours des quatre jours à venir.

Mais Jim et Jivajos n'étaient pas ici pour s'amuser ou jouer de la samba, ni pour visiter le Pain de Sucre, le Christ du Corcovado, le parc national de Tijuca, le stade Maracaña, temple du football, et encore moins pour aller se pavaner sur les plages Leblon, Ipanema, Copacabana ou celles bordant l'*avenida Atlântica*.

Leur présence ici n'avait qu'un seul but : débusquer Clayton Baker et le neutraliser avant qu'il change d'apparence sous le scalpel d'un chirurgien esthétique.

Après avoir bataillé et joué des coudes parmi les immenses files d'attente aux stations de taxis et de bus, Jim et Jivajos finirent par atteindre le premier parking, qu'ils parcoururent jusqu'à la place numérotée que le chef de la Sûreté monégasque leur avait indiquée peu de temps avant leur embarquement. Prévoyant l'affluence, ils avaient demandé qu'une voiture soit mise à leur disposition, une fois arrivés sur place. Et l'on ne s'était pas moqué d'eux, puisque Jim et Jivajos prirent place dans un Land Cruiser noir aux vitres fumées, avant d'emprunter l'autoroute qui les conduirait au cœur de la ville où se préparait le carnaval le plus célèbre du monde.

Restait à savoir comment dénicher Clayton Baker dans une cité qui grouillait de monde à cette époque de l'année, passant de six à douze millions d'habitants.

Mais Jim avait pris de l'avance, non seulement avec l'aide du chef de la police de la principauté, mais aussi avec celle de ses anciens frères d'armes des Bermudes qui avaient alerté plusieurs équipes sur place, constituées aussi bien de mercenaires, de prostituées, d'enfants que de joyeux fêtards, qui seraient autant d'indics pour reconnaître toute personne ressemblant à la photographie qui leur avait été envoyée par courriel. Il ne fallait pas trop compter sur la police locale

qui, le temps de recevoir les ordres venus du ministère de l'Intérieur, avec tout ce que ses rouages pouvaient compter d'intermédiaires en grande partie corrompus, n'interviendrait que trop tard.

Aidé par le GPS, Jim trouva facilement leur lieu d'hébergement en bordure de la plage de Copacabana, sur l'avenue Atlântica, reconnaissant de loin l'enseigne du *Pestana Hôtel*, où une chambre les attendait, qui ne leur servirait que pour se doucher et se changer, car ils étaient bien décidés à battre le pavé jusqu'à trouver leur proie.

Pour l'heure, Jim arrêta le véhicule devant l'entrée de l'hôtel, alors qu'un voiturier s'approchait d'eux pour conduire le 4x4 à l'abri, au parking.

Jim et Jivajos descendirent de voiture, se présentèrent à l'accueil, récupérèrent leur clef et rejoignirent leur chambre au dernier étage.

Après s'être douché et changé pour revêtir une tenue estivale, Jim attrapa l'arme à feu cachée dans le double plafond de la salle d'eau, placée là par un contact de ses amis des Bermudes, la nettoya et en vérifia le bon fonctionnement, tandis que Jivajos préparait sa mixture habituelle jusqu'à fabriquer une crème épaisse, avant d'enduire ses fléchettes en marmonnant un chant aux sonorités graves et peu mélodieuses.

Laissant Jivajos à son occupation, Jim téléphona à Katherine pour la tenir au courant de leur bonne arrivée à Rio.

Alors que la chaleur commençait à alourdir l'atmosphère, Jim et Jivajos sortirent de l'hôtel et marchèrent dans les premières rues du centre-ville, déjà animées par des groupes de samba, *cavaquinho* à la main, frappant *cuíca*, *pandeiro* ou *surdo*, frottant *reco-reco* ou encore agitant des *tamborim*, qui déversaient leur musique pour le plus grand bonheur des touristes matinaux.

Tout à coup, alors que Jim se laissait quelque peu distraire par le spectacle, Jivajos repéra un groupe d'enfants, dont l'un se détacha pour venir à lui et qui devait avoir à peine huit ans.

Le gamin l'interpella d'un mouvement de tête, lui indiquant de le suivre. Jivajos pressa le bras de Jim, en lui montrant du regard le petit Brésilien qui marchait déjà dans la ruelle se trouvant à leur gauche, et que tous deux suivirent.

Ils enchaînèrent ainsi plusieurs venelles, avant de déboucher sur la rue Pompeu Loureiro en direction de la rue Constante Ramos, sur laquelle le gamin se mit à courir. Les deux hommes le rejoignirent à petites foulées.

Le soleil crachait du feu et ils furent bientôt en nage, alors que le gosse courait toujours sans suer une seule goutte tout en dépassant sur sa gauche les rues Barata Ribeiro et Anita Garibaldi, avant de

remonter sur sa droite la rue Tonelero, puis, sur sa gauche encore, la rue Figueiredo Magalhães.

Alors que le gamin ralentissait sa course, Jivajos demanda au jeune garçon où ils les conduisaient et celui-ci l'observa d'un regard flamboyant sans lui répondre. Puis le périple reprit de lavitesse et les deux hommes ne regardèrent plus le nom des rues. Ils se contentèrent de les remonter en courant à une allure régulière, une fois à gauche, une fois à droite, leur regard accrochant parfois une plaque, lisant tour à tour le nom de Vila Rica, Nelson Mandela, Alvaro Chavez ou Das Laranjeiras. Au bout de cette dernière rue, le jeune Brésilien cessa enfin sa course ; au grand soulagement de Jim et Jivajos qui purent enfin s'accorder une halte et récupérer leur souffle altéré par un effort physique de neuf kilomètres, parcourus en moins d'une heure de temps, courbant volontiers le dos en plaçant leurs mains sur leurs genoux. En face d'eux s'élevait la façade de la gare de Cosme Velho, rendue célèbre par son train rouge montant vers le Corcovado sur des rails tortueux. Le gamin leur fit signe de le prendre en agitant un doigt insistant, accompagnant son geste de borborygmes inaudibles. Jim et Jivajos s'aperçurent alors que le gosse était muet. Jim lui glissa un billet de vingt dollars dans la main. Le petit Carioca les salua d'un geste de la tête et repartit en sens inverse d'un pas tranquille, avant de se mettre à courir à grandes enjambées.

Jim et Jivajos échangèrent un regard interrogateur et traversèrent la rue pour franchir le porche de la gare fourmillant de voyageurs, une cohue informe qui se dirigeait vers la droite pour rejoindre un attroupement prenant d'assaut les rames qui arrivaient pour repartir vers le centre-ville. Les deux hommes durent se frayer un passage, puis fendirent la foule pour rejoindre sur leur gauche le train rouge, occupé seulement par une poignée de voyageurs. Ce qui étonna Jim dans un premier temps, avant qu'il se rappelle que la préparation des festivités se déroulait sur le sambodrome situé au nord-est de leur position actuelle, entre l'*avenida* Vargas et la *praça* Apoteose. Une avenue d'une douzaine de mètres de large et de huit cents mètres de long, bordée d'une série de gradins à ciel ouvert au nord et de loges sur trois niveaux au sud, un sanctuaire où les nombreuses écoles de samba devaient finaliser les ultimes préparatifs des chars, des costumes et des instruments pour l'ouverture du grand événement, avant que la fête essaime dans le centre-ville jusqu'aux plages.

Jim fit un signe de tête à Jivajos et ils embarquèrent tous deux dans l'un des wagons du train qui se trouvait à quai, alors que la sirène annonçant son départ imminent retentissait.

CHAPITRE 44

Rio de Janeiro - Forêt de Tijuca

Au pied de la statue du Christ Rédempteur, plus connue sous le nom de Christ du Corcovado, Clayton Baker savourait les premiers instants de sa nouvelle vie, en contemplant la vue panoramique que le promontoire lui offrait en surplomb de la ville de Rio. Notamment la forêt de Tijuca, la baie de Guanabara, le stade Maracaná, le centre d'affaires, le Pain de Sucre, les plages de Copacabana et d'Ipanema, le lac Rodrigo de Freitas, ainsi que plusieurs favelas de la ville, comme si désormais le pays tout entier était devenu son nouvel empire, son nouvel objet transitionnel, propre à assouvir ses fantasmes d'hégémonie et de prestige. Les effluves provenant de la forêt de Tijuca embaumaient l'atmosphère d'une senteur singulière et agissaient sur lui comme une fragrance dont la fréquence faisait vibrer son corps en élevant son âme sur des hauteurs que le commun des mortels ne pouvait pas connaître.

Il ne prêtait aucune attention aux quelques touristes qui se trouvaient là, car il ne les voyait pas. Le site se soumettait à sa puissance et celle-ci ne demandait qu'à s'épanouir dans ce pays devenu sa nouvelle patrie. Il avait compris que celle-ci renfermait dans un écrin émeraude tous les secrets capables de révolutionner la donne de l'avenir des hommes, sans compter sa musique, sa littérature, sa poésie, sa peinture, sa culture et ses savoirs, savoureux mélange de trois continents, de trois races et de trois couleurs de peau, réunissant ici comme nulle part ailleurs tout ce qu'avaient pu apporter les Indiens, les Africains et les Européens. Clayton Baker ferma les yeux et respira à pleins poumons, les bras en croix, comme s'il devenait pour un temps la réplique du Christ Rédempteur, alors qu'au loin, sur sa gauche, une nouvelle navette du train rouge déversait un flot plus important de visiteurs que la précédente. Entre-temps, Clayton Baker avait vissé son panama sur sa tête et sorti son étui à cigares en cuir serti de diamants bleus de la poche intérieure de son blazer, et duquel il extirpa un imposant churchill.

*

* *

En descendant du wagon, Jim repéra immédiatement la silhouette du chef de la Sûreté qui se dessinait au milieu des premiers arbres de la forêt, alors que ce dernier portait pourtant une tenue inhabituelle, bermuda et chemise en lin bleu ciel, tennis blanches, ainsi que des lunettes de soleil qui masquaient son visage rongé par une barbe naissante.

Tandis que Jim adoptait un pas de vacancier, une intuition lui fit regarder le Corcovado ; au pied de la statue, Clayton Baker avait les yeux braqués sur le long cigare qu'il était en train d'allumer, protégeant une allumette de ses deux mains recourbées. Jivajos avait suivi le regard du baroudeur et compris aussitôt qu'il leur fallait accélérer le pas pour rejoindre leur contact caché derrière un arbre.

Se saluant d'un mouvement de tête, ils reculèrent tous les trois derrière un plus gros tronc. Le patron de la police monégasque les invita à se rendre dans une boutique de souvenirs qui se trouvait à un jet de pierre de là. Jim et le jeune chaman lui emboîtèrent le pas. Ils pénétrèrent dans l'échoppe où un agent de la police aux longs cheveux bouclés faisait office de vendeuse, puis les trois hommes se dirigèrent vers l'arrière-salle où s'accumulaient des monceaux de cartons. Ils se frayèrent un chemin jusqu'au poste de surveillance, occupé par deux inspecteurs brésiliens en planque depuis soixante-douze heures. La vue sur la statue était imprenable. Le patron de la police monégasque leur remit à chacun une paire de jumelles, afin qu'ils puissent de conserve observer leur cible.

— Ça fait deux jours qu'il vient se promener ici, après son jogging sur le bord de mer de Copacabana, qu'il commence à six heures du matin et qu'il achève à sept heures. D'ailleurs, nous avons un sous-marin en planque à proximité de l'hôtel.

— Un sous-marin ? questionna Jivajos, tout en ajustant sa paire de jumelles.

— C'est une camionnette de la police équipée d'un poste de surveillance, précisa Jim.

— Je pense que la plage est un bon endroit aéré, sans obstacles, pour le cueillir, sans compter qu'au lever du jour il n'y aura pas foule sur le sable, qu'en pensez-vous, Jim ? demanda le chef de la Sécurité.

— Je le crois aussi, notamment si l'on prévoit un bon angle de tir pour le neutraliser, confirma Jim.

— Mais il faut se dépêcher. La police brésilienne a intercepté par satellite des conversations d'un certain Sir Edward Morrison qui s'apprêterait à entrer à la clinique *Belavida*, une clinique privée spécialisée en chirurgie esthétique de renommée internationale, appartenant au docteur Rupert Heinz. Son admission est prévue juste après le carnaval, ajouta le chef de la Sûreté.

— Ce qui veut dire que nous n'avons que trois jours devant nous et qu'après cette date limite, notre ticket ne sera plus valable ! s'exclama Jivajos.

— Nous n'avons donc pas droit à l'erreur ! enchaîna l'ancien baroudeur.

— Il faut faire ça en douceur, tout en étant efficace. Mort, Clayton Baker n'aurait plus aucune valeur, répliqua le chef de la Sûreté.

— Je suis dans le même état d'esprit que vous, capitaine. Cela dit, je n'ai pas confiance en la police locale...

— Moi non plus...

— Je vous propose de m'en occuper, intervint Jivajos. Avec mes flèches, je passerai inaperçu et mon apparence me permettra de me fondre dans l'ambiance locale.

Jim approuva :

— Affirmatif ! C'est la meilleure solution qui s'offre à nous. Avec sa sarbacane, il est redoutable et sa mixture ferait dormir un éléphant comme un nouveau-né !

— OK, on fonce ! trancha le patron de la police monégasque.

— Jivajos et moi, nous nous en occuperons dès demain matin, confirma Jim.

— Tout ce que je peux ajouter, c'est qu'il est ponctuel, il sortira à six heures précises de l'hôtel *Astoria* pour courir le long de la plage. Il est accompagné d'un garde du corps.

— Il faudra le neutraliser, lui aussi. Je m'emploierai par conséquent à faire le *sniper*, mais il faut qu'on prépare tout ça dans les moindres détails. Il nous faut un plan détaillé de l'hôtel.

— Il ne nous reste donc que quelques heures pour mettre l'opération en place, réglons nos montres ! ajouta le patron de la police monégasque en consultant le cadran de sa Chrono, tandis que les deux autres faisaient de même.

— À partir de maintenant, le compte à rebours est enclenché donc...

Jim laissa sa phrase en suspens, constatant qu'au loin Clayton Baker quittait le promontoire en exhalant une fumée brune de son double corona pour prendre la direction de la station ferroviaire, tandis que le trio demeurait silencieux en le regardant partir.

— Les gars, c'est demain ou jamais, lâcha Jim Henderson. Plus de place pour l'improvisation !

CHAPITRE 45

Rio de Janeiro - Hôtel Astoria

La forte humidité qui s'était déposée au cours de la nuit s'évaporait lentement sous les premiers rayons du soleil, alors que la température s'élevait peu à peu pour réchauffer l'atmosphère encore moite et presque étouffante.

Jim et Jivajos s'étaient levés à cinq heures, avaient vérifié leur équipement, fusil à lunette infrarouge à balles anesthésiantes pour Jim et sarbacane équipée de fléchettes pour Jivajos. Ensuite, les deux hommes avaient enfilé leur tenue. Grâce à l'aide de la police locale, Jim s'habilla en employé de maintenance de l'hôtel, afin d'accéder sans entrave au toit de l'immeuble. Jivajos endossa une panoplie d'employé municipal chargé du nettoyage des plages chaque matin, avant la cohue des touristes. L'Indien dissimula sa sarbacane sous sa chasuble jaune et verte. Le patron de la police monégasque rejoignit l'équipe qui surveillait les allées et venues devant le palace.

Jim fut le premier à se montrer et pénétra dans le hall de l'hôtel, mallette en main, après avoir brandi le badge qui lui accordait le libre accès à tout l'établissement. Il se réfugia sur le toit, fixa sa carabine à canon silencieux sur un trépied. Il confirma sa position au capitaine par téléphonie Intercom, puis sortit un Thermos de sa sacoche, se versa un gobelet de café, histoire de patienter dans l'attente du moment fatidique. Jivajos arriva enfin, muni d'un pic et de sacs poubelles, et il commença à donner le change en ramassant les détritiques sur le sable.

Alors que les premiers rayons de soleil illuminaient la baie encore endormie, à six heures tapantes, un individu en jogging et tennis blancs, casque de MP3 sur la tête, déboula sur le tapis rouge et or du parvis de l'hôtel *Astoria*, suivi d'un gorille au crâne rasé et aux lunettes noires.

Les deux hommes empruntèrent à petites foulées la promenade, avant d'aller courir sur la plage de Copacabana en direction de l'aéroport de Rio, sous l'œil indifférent du vigile qui resta de marbre. Au même moment, le capitaine de la police monégasque donna le top de départ à ses complices à l'aide de l'Intercom.

Ils laissèrent les deux joggeurs s'éloigner avant de faire démarrer le sous-marin. Jivajos continua son travail, comme si de rien n'était.

Soudain, au loin, deux silhouettes firent leur apparition, avançant face à lui. D'un coup d'œil, il estima que le contact se ferait dans environ trois minutes. Au-dessus de lui, au dernier étage, Jim vissa son œil à la lunette, logea une balle dans le canon et posa son index à proximité de la détente. Les rayons du soleil commençaient à iriser la mer d'huile. Le jeune chaman sentit que le moment était proche. Afin de ne pas éveiller les soupçons, il commença à ramasser des détritiques sur le sable à l'aide de sa pique. Tout en les déposant dans une poubelle à roulettes, il se munit ensuite de sa sarbacane et y glissa une fléchette anesthésiante. La camionnette de la police roula pendant une centaine de mètres sans perdre de vue Clayton Baker et son sbire. Les deux silhouettes se rapprochaient maintenant de Jivajos. Ce dernier parcourut d'un regard circulaire les environs encore déserts et silencieux. D'un côté, les plages étaient vides et de l'autre les immeubles abritaient des habitants dormant d'un sommeil profond, après une longue nuit de fête. Pour autant, il fallait s'activer avant qu'ils atteignent le prochain hôtel devant lequel un portier serait présent.

Soudain, Jivajos tourna la tête, posa entre ses lèvres sa sarbacane et, de la main gauche, ajusta sa visée. Il attendit une poignée de secondes afin que les silhouettes devinssent des formes précises. Puis, certain d'atteindre sa cible, il souffla dans la canule, libérant une fléchette qui déchira l'air pour aller se loger dans le cou de Clayton Baker qui cessa soudain sa course, avant de s'écrouler à terre comme une poupée de chiffon. Instinctivement, le garde du corps voulut dégainer son arme qui se trouvait dans un holster attaché à sa cheville. Avant qu'il ait eu le temps de le faire, un sifflement étouffé fusa et une première balle se logea dans sa cuisse. Tout d'abord surpris, il s'écroula en hurlant de douleur. La seconde balle perfora son épaule. Jim avait fait mouche et l'avait mis hors d'état de nuire. Le jeune chaman en profita pour récupérer son arme de poing. Il lui décocha ensuite une flèche pour le faire taire.

Un peu plus loin, Clayton Baker était dans les vapes, mais encore conscient de l'instant. Il leva péniblement les yeux et distingua une ombre dressée devant lui. Il reconnut la silhouette du chaman, mais, très vite, se dessina sur le sable celle d'un félin menaçant et feulant de rage. Le PDG de HIVCORP n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait, que le néant finit de l'emporter. Jivajos retira de sa poubelle une housse mortuaire et emballa le corps de Clayton Baker.

Dans le même temps, le fourgon arrivait au niveau de l'Indien. La portière coulissa. Le capitaine monégasque s'en extirpa d'un bond, suivi de deux inspecteurs, armes au poing. Ils ligotèrent d'abord le paquet et le traînèrent sur le sable, puis le jetèrent à l'arrière du camion, tandis que le chauffeur contactait les secours afin d'évacuer le

garde du corps gisant sur le sable. Jim les rejoignit à grandes enjambées. Jivajos s'installa aux côtés de son ami, près de leur gibier. Jivajos le fixa du regard, les lèvres closes, visiblement fier d'avoir réussi sa mission, d'avoir lavé l'honneur de son peuple et vengé la mémoire de son père.

Après un bruyant crissement de pneus, la camionnette se propulsa et remonta l'avenue à vive allure jusqu'à un premier rond-point qu'elle contourna avant de prendre sur sa gauche l'avenue Aterro do Flamengo et de stopper sa course au tout début de l'avenue Rodrigo Alvès, devant le siège de la police fédérale du Brésil. Les deux officiers de la police brésilienne sortirent du sous-marin, tirèrent à eux le *body-bag* contenant le corps inanimé de Clayton Baker et le portèrent rapidement jusqu'au portail du bâtiment de la police où ils déposèrent ce curieux colis à terre, le dos contre le mur, avec, collé au niveau du poitrail, l'avis de recherche international émis et diffusé par les autorités locales.

CHAPITRE 46

Amazonie - Territoire des Waimiri Dôme d'argent

Le feuillage de la canopée s'agita en de longues ondulations sous les pales des rotors de vingt Super Puma AS 332 qui survolaient la forêt à faible allure.

Soudain, deux hélicoptères de type Black Hawk vinrent rejoindre le groupe pour le dépasser et filer à vive allure, une vitesse qui leur permit de rejoindre les environs du dôme d'argent en moins de vingt minutes. Leurs larges portes s'ouvrirent alors et d'imposantes mitraillettes vissées au plancher des appareils apparurent tandis que des soldats s'activaient derrière. Au moment où le sommet du dôme d'argent apparut au milieu de la clairière, les armes déversèrent sur l'héliport et ses abords des salves staccato. Les gardes qui patrouillaient au dehors furent pris de panique, la plupart s'écroulant à terre, tandis que les quelques rescapés se réfugiaient dans le bâtiment, alors que les vingt Super Puma envahissaient le ciel pour se poser dans un vacarme étourdissant d'où émergea un commando d'hommes armés de fusils d'assaut.

Le gouvernement brésilien n'avait pas lésiné sur les moyens, en envoyant sur le site pas moins de deux cents militaires chevronnés, appuyés par une centaine de policiers des forces spéciales qui s'attaquèrent immédiatement au dôme, forçant les portes pour investir les lieux, tandis qu'à son sommet les deux Black Hawk empêchaient tout moyen d'évasion par les airs, en détruisant les Super Cobra par des tirs appuyés.

Après l'élimination de quelques poches de résistance, une poignée d'hommes en treillis noir sortirent des tréfonds du bâtiment et déposèrent leurs armes, pour se mettre ensuite à genoux, les mains sur la tête en signe de reddition, tandis qu'une dizaine d'individus en blouse blanche apparaissaient, le visage pâle et le corps tremblant, les mains écartées. Visiblement, le dôme avait déjà été déserté par les caciques du consortium depuis de nombreux jours. Il ne restait plus que quelques mercenaires et des subalternes abandonnés à leur propre sort. Du menu fretin pour la police.

Alors que tous étaient menottés par les agents du gouvernement ou les militaires tendus à l'extrême, un autre hélicoptère de type Fennec fendit les airs avant de toucher le sol, libérant Jim, Jivajos et

Katherine, revêtus du treillis militaire de l'armée brésilienne, ainsi que quatre médecins, valise médicale à bout de bras, qui se précipitèrent sans tarder vers l'une des entrées du bâtiment. Une fois les lieux sécurisés par les forces d'intervention, un officier leur donna l'autorisation de pénétrer dans le dôme

La pluie se mit brusquement à tomber. Les médecins franchirent le seuil d'un pas rapide pour directement atteindre un escalier et le dégringoler à grands bruits. Ils se retrouvèrent alors devant une imposante porte en acier entrouverte.

Une odeur fétide leur sauta immédiatement à la gorge et l'horreur du spectacle agressa immédiatement leurs yeux, obstruant leurs voies respiratoires, bloquant leur système nerveux, couvrant leur visage de sueur, agitant leurs corps de légers tremblements, alors que leur rythme cardiaque s'affolait. Devant eux, allongés, des corps nus de femmes, d'enfants et d'hommes, couverts de boutons sanguinolents ou de pustules purulentes, gémissant d'un râle caverneux, les bras troués de cathéters d'où sortaient des tubes transparents reliés à des machines qui brassaient leur sang ou leur injectaient une substance jaunâtre, d'autres qui se convulsaient, de la spume épaisse s'écoulant par leur bouche, et certains demeurant immobiles, la gorge intubée, recouverts déjà de la couleur de la mort.

Se retenant de vomir, les médecins s'approchèrent des victimes et tentèrent d'évaluer les dégâts afin de pouvoir prodiguer les premiers soins, avant enlèvement pour rapatriement vers l'hôpital le plus proche.

Dans le même temps, Jim, Jivajos et Katherine traversèrent la salle. Ramassant une carte magnétique, ils purent ouvrir un autre sas. Lorsque la porte en acier coulissa, ils découvrirent un amas de cadavres. D'autres corps finissaient de se calciner dans un four crématoire, d'où s'exhalait un remugle écœurant. Katherine vomit, alors que Jim décidait d'avancer un peu plus loin vers l'horreur. Il traversa d'abord un long couloir, pénétra dans une salle abandonnée où quelques stigmates de souffrance pouvaient encore se remarquer, comme des traces de sang séchées sur le sol et des éclaboussures sur les murs. Puis Jim poussa une porte à deux pans. Il se retrouva à l'extérieur, dans une clairière. Effaré par ce qu'il voyait, il appela, à l'aide de son Intercom, le jeune chaman qui soutenait le bras de la scientifique agenouillée sur le carrelage.

Jivajos le rejoignit très vite. Les deux hommes demeurèrent longtemps immobiles, fixant le charnier qui s'étalait devant eux. Des larmes ruisselantes se mêlèrent à la sueur sur le visage de l'Indien.

Un long silence lourd et glacial enveloppa l'atmosphère avant que la scientifique les rejoignît pour découvrir cette vision abominable : un

amoncellement de macchabées qui s'étendait à perte de vue. Katherine poussa un cri d'effroi puis fut victime d'un nouveau haut-le-cœur. La scène était insupportable et le sol se déroba sous ses pieds. Jim la prit dans ses bras avant qu'elle perde totalement l'équilibre. Subitement, Jivajos quitta les lieux, repérant à sa gauche un chemin étroit. Il l'emprunta, guidé par une vision étrange. Au bout, il découvrit la porte d'une cellule. Il força le cadenas en le cognant avec la crosse de son fusil. Le verrou céda enfin. D'un coup de pied, il poussa la porte. Dans la pièce plongée dans la pénombre, il découvrit un corps inerte en décomposition sur le sol, la tête rongée par des rats et autres charognards de la forêt. Le jeune chaman remarqua que la dépouille sans visage portait des vêtements de ville. Il était de type caucasien. Il se pencha sur la dépouille et découvrit deux trous béants sur sa poitrine. Il avait été exécuté. Il fouilla les poches de son pantalon et trouva une carte, une carte de presse. Au même moment, ses yeux s'assombrirent, devenant peu à peu aussi perçants que des lames de couteau. Si Clayton Baker avait été présent à cet instant devant lui, il aurait été capable de l'anéantir d'un seul regard.

CHAPITRE 47

Rio de Janeiro - Siège de la police fédérale

Clayton Baker hurla de terreur quand il vit la gueule du jaguar noir se pencher sur lui. Ses canines acérées étaient sur le point de lui broyer le crâne. Le PDG de HIVCORP se réveilla en s'éjectant violemment de sa couche pour s'écraser à terre. Il éclata en sanglots comme un enfant terrorisé par ses frayeurs de la nuit. La vision s'estompa immédiatement et il regarda autour de lui, ne reconnaissant pas sa chambre d'hôtel. Il repéra immédiatement un fenestron en hauteur traversé de barreaux. Il se rendit compte qu'il se trouvait dans une pièce étroite, meublée d'un lit, d'une table et d'une chaise, le tout fixé au sol par des verrous, tandis qu'une cuvette de toilettes souillée se trouvait à l'entrée. L'odeur d'urine dans la cellule était insoutenable et il fut pris de nausées. Mais, très vite, il remarqua que la puanteur ne venait pas uniquement de la cuvette, mais également de son pantalon détrempé par la peur du fauve noir qui avait hanté ses songes sans discontinuité. Il se releva péniblement tandis que des coups étaient assénés à la porte, suivis de l'ouverture de plusieurs verrous que l'on actionnait les uns après les autres, avant qu'un rai de lumière traverse sa cellule.

La silhouette d'un policier en tenue, de haute taille, portant une casquette à deux étoiles, se découpa dans l'embrasure. À ses côtés, un homme plus petit dont les manches portaient quatre galons. Soudain, apparut entre les deux officiers le directeur de la Sûreté monégasque. Ce dernier s'avança et lui tendit une lettre frappée du sceau de la principauté. Le patron de la police lâcha une phrase d'un ton laconique.

— De la part du prince. Votre ticket sans retour pour l'enfer, monsieur Baker.

— C'est quoi ? Une nouvelle invitation pour le palais ? ironisa Clayton Baker avec un sourire forcé.

— Non, je ne le crois pas, ouvrez donc et vous saurez.

Clayton Baker obtempéra en arrachant l'enveloppe avec une rage retrouvée, et à l'intérieur il découvrit la copie du discours du prince devant les Nations unies. Sa colère ne fit qu'enfler. Il hurla, vomissant

un chapelet d'injures et de menaces, si bien que deux gardiens déboulèrent à l'appel des officiers, matraque à la main, et le passèrent à tabac sous l'œil insensible du patron de la police monégasque qui s'éclipsa sans attendre.

CHAPITRE 48

Amazonie - Dôme d'argent

Jivajos se redressa, alors que des pas se rapprochaient de sa position. La mine décomposée, il sortit de la cellule et s'avança vers Katherine, qui tenait le bras de Jim afin de pouvoir garder un équilibre précaire, toujours secouée par ce qu'elle avait vu.

L'Indien prit sur lui pour taire sa tristesse et sa colère en affirmant d'un ton ferme :

— Il n'y a plus rien à voir ici, décampons.

Le couple s'arrêta et Katherine observa Jivajos d'un œil interrogateur, puis tourna la tête vers Jim.

— Je veux tout voir ! insista Katherine.

L'Indien plaça ses mains sur les épaules de ses deux amis, en répétant :

— Inutile, il n'y a rien à voir ici, partons !

Une insistance qui interpella l'intuition de Katherine ; se détachant de Jim, elle dépassa Jivajos en le bousculant, pour bientôt atteindre la cellule.

Un hurlement de bête ébranla les murs du bâtiment. En sanglots, Katherine s'agenouilla sur le sol devant le cadavre au visage défiguré par les rongeurs. Malgré l'état du corps, elle reconnut la silhouette familière de son compagnon. Elle réprima un violent haut-le-cœur, suffoqua à plusieurs reprises, avant de perdre connaissance et de s'écrouler face contre terre.

Jim et Jivajos unirent leurs forces pour la soulever et la sortir de cette pièce nauséabonde à l'air irrespirable, la transportant au dehors, dans la clairière. Ils firent en sorte de s'éloigner du charnier et longèrent alors un immense parallélépipède en Plexiglas, dont l'intérieur était aménagé comme un étang, avec une partie immergée et une autre sablonneuse, débordant de grenouilles dont la plupart étaient mortes.

Quelques instants plus tard, Katherine reprenant connaissance, ils purent l'aider à se mettre debout et la soutinrent sous les aisselles, rejoignant ainsi le périmètre d'accueil extérieur du dôme d'argent, où

Katherine s'assit à même la terre, le dos appuyé contre la façade du bâtiment.

Jim et Jivajos prirent place à ses côtés, le regard vide, la bouche silencieuse et le corps avachi, indifférents à l'agitation assourdissante qui régnait devant eux, avec l'embarquement des criminels dans les hélicoptères de grosse capacité, distinguant parmi eux quelques femmes, les mains jointes derrière la nuque.

Rompant l'immobilité avant qu'elle ne s'éternise, Jim se leva le premier et aida Jivajos à se mettre debout avant de tirer vers eux Katherine, les traits du visage décomposés et les yeux rougis par la douleur.

Ils la conduisirent tous deux vers leur hélicoptère et Jim ordonna au pilote de les diriger vers le village de Jivajos.

*

* *

Après trois quarts d'heure de vol pendant lequel tous trois regardèrent la canopée de la forêt amazonienne sans la voir, le Fennec se posa dans un tourbillon de feuillages, laissa juste le temps à ses passagers de descendre avant de repartir dans les airs.

Jim, Katherine et Jivajos, immobiles, concentrèrent leur attention sur un groupe de rescapés hagards qui leur faisait face. Composé d'enfants, de femmes et de quelques hommes aux pieds nus, vêtus de pagnes et de colliers, le petit groupe s'avança vers les nouveaux venus, dans le plus grand silence, avec une expression digne et respectueuse, avant de se mettre à chanter et à danser, entourant le trio muet de surprise pour le conduire lentement vers le centre du village, où tous les Waimiri des contrées environnantes s'étaient réunis pour fêter la venue de ceux qui avaient mis fin à leurs longues nuits de cauchemars.

Arrivé au cœur du village, le groupe se disloqua pour s'asseoir en cercle à même le sol. Jim et Katherine furent placés au milieu des plus anciens, tandis que Jivajos, au centre, élevait les bras en entonnant le chant sacré entre tous, celui qui demandait aux esprits de venir occuper la moindre particule vivante de la forêt pour chasser le démon, avec des vibrations de la voix que tous imitèrent peu à peu, alors que Jim et Katherine se laissaient envahir par une émotion qu'ils n'avaient jamais ressentie avec tant de puissance.

Puis la mélodie s'éteignit peu à peu jusqu'à cesser totalement, tandis que des femmes et des enfants se levaient pour gagner au loin une grande case ouverte sur les côtés et en rapporter plusieurs

marmites où avait mijoté une pitance aux senteurs entêtantes. Et alors que les chaudrons venaient d'être déposés à terre, le calme du ciel fut tout à coup déchiré par un bruit de moteur. Le Fennec réapparut dans les airs, dépassant le campement pour se poser dans une clairière avoisinante. Quelques minutes après, trois silhouettes apparurent à l'entrée du village. Curieux, les enfants se mirent alors à courir pour rejoindre les visiteurs, très vite suivis des adultes qui avaient attrapé leur arc.

Préoccupé par cette agitation, Jim saisit à son tour son arme et se dirigea vers le groupe, suivi de Jivajos et de Katherine, tous impatients de connaître l'identité de ces nouveaux intrus. Très vite, ils furent estomaqués lorsqu'ils distinguèrent parmi les gamins, le prince lui-même, encadré par deux gardes armés, visiblement ravi par la qualité de l'accueil. Le prince leva les yeux et adressa de loin un large sourire à ses amis.

Katherine fut la première à s'avancer vers lui et à le serrer dans ses bras, si bien que, gêné et décontenancé, le monarque garda les siens écartés quelques instants, avant de se laisser aller aux effusions. Puis Katherine desserra son étreinte et le prince en profita pour échanger une poignée de main franche et amicale avec Jim.

— Content de vous voir, Altesse, lança Jivajos en le saluant de la tête. Bienvenue dans mon royaume. Vous êtes ici chez vous.

Le prince le salua à son tour.

— J'accepte votre hospitalité, mon cher ami, répondit-il.

— Mais que faites-vous ici, Monseigneur ? demanda Katherine, dont le visage s'était illuminé à nouveau.

— J'ai voulu me rendre compte par moi-même. L'armée brésilienne m'a conduit au dôme. C'est épouvantable, au-delà de ce qu'on pouvait craindre et imaginer ! Comment, au vingt-et-unième siècle, peut-on agir de la sorte, mépriser autant la vie humaine ? Je suis venu vers vous, Jivajos, pour vous témoigner mon soutien au nom du monde occidental que je représente humblement. C'est pourquoi j'ai voulu vous rejoindre ici. Je tiens à ce que vous me présentiez votre peuple...

Le prince s'interrompit et parut hésitant.

— Et quoi ? reprit Katherine.

— Mes amis, je souhaite aller plus loin encore.

— Comment ça ? s'inquiéta Jim Henderson. Nous avons fait tout ce

que nous pouvions faire, même des choses pas très catholiques, et cela nous a plutôt réussi, la tête de HIVCORP est enfin tombée.

— J'ai une proposition à vous faire à tous les trois. Mais on en reparlera au palais, si vous le voulez bien. Pour l'instant, j'aimerais passer un peu de temps avec le peuple de Jivajos et partager avec vous la simplicité d'une amitié sincère au contact de la nature. Et quelle nature !

Le prince leva les yeux vers les immenses arbres qui les entouraient.

— Comment peut-on encore ignorer sa beauté, et sa force ! Nous devons revenir à son service. C'est ce que j'ai compris au cours des douloureux épisodes que nous avons traversés. Il nous faut par conséquent retrouver la sagesse des anciens, celle perpétuée par les chamans, mais nous en reparlerons un peu plus tard, savourons d'abord cet instant de paix. Jivajos, conduisez-moi vers vos frères et partageons le pain ensemble.

Jivajos arbora un sourire espiègle :

— Les galettes de manioc seraient plus appropriées sous cette latitude !

ÉPILOGUE

En ces premiers jours de printemps, la principauté de Monaco retrouvait un rythme festif et animé sous un soleil lumineux qui irisait la marina. Le palais vivait un grand événement. Le prince s'apprêtait à décorer trois personnes, reconnues pour leur courage exceptionnel, qui avait mis leur vie au service de la sauvegarde de la planète et de l'humanité, en luttant contre les desseins lucratifs et hégémoniques d'une firme. Comme d'habitude, lors d'une telle réception, les membres du gouvernement et les ambassadeurs constituaient un public de marque auprès du prince. Ce dernier allait remettre, dans la salle de cérémonie du palais, la Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Charles à Katherine Krall, qui portait une robe longue noire, ainsi qu'à Jim Henderson et à Jivajos, vêtus tous les deux d'un smoking bleu, sous l'objectif des photographes du monde entier. Un rite suranné entouré d'un protocole précis, qui avait pour but de marquer les esprits et de frapper fortement les consciences.

De nombreuses personnalités politiques et diplomatiques étaient présentes, notamment le secrétaire général de l'ONU et le ministre brésilien de l'Environnement, ou encore des artistes militant pour la sauvegarde de la planète, ainsi que la plupart des responsables d'organismes liés à la préservation de l'environnement, au réchauffement climatique, à la désertification ou encore à la déforestation.

Après avoir donné l'accolade aux médaillés et posé pour les photographes, le prince interpella du regard le chef du protocole, qui fit de même à l'adresse du chef de rang, lequel annonça l'ouverture de la collation autour d'une table rectangulaire drapée de blanc, où s'accumulaient boissons et entremets, sous l'œil attentif d'une dizaine de serveuses et serveurs prêts à l'action.

Malgré la foule qui tenait à partager quelques instants avec les héros du jour, le prince parvint à accaparer le trio et à l'entraîner, un verre de champagne à la main, sur la terrasse dominant l'infini de la Méditerranée aux reflets bleu argenté, sillonnée par une vedette de la police maritime. Le prince hésitait à aborder le sujet qui le taraudait depuis quelque temps, mais Katherine vola inopinément à son secours.

— Alors Altesse, quelle est la proposition que vous vouliez nous

faire ? demanda-t-elle, les joues rosies par la boisson pétillante.

Le prince éloigna sa coupe de ses lèvres, observa ses interlocuteurs et s'assura qu'aucun curieux ne les écoutait avant de répondre.

— La fondation *Green Rock Planet* se trouve désormais orpheline de tout exécutif et je voudrais faire appel à des gens de confiance et...

Il reprit sa respiration.

— Et ? intervint Katherine.

— Je voudrais vous en proposer la présidence, Katherine, mais avec une mission toute particulière...

— Laquelle ?

— Je désirerais que cette présidence puisse se voir complétée d'une unité spéciale d'intervention. Comme nous en avons un jour caressé l'idée, je vous propose à tous les trois de devenir, au sein de ma fondation, les gendarmes de la planète et d'intervenir là où l'équilibre des peuples et leur environnement sera mis en danger...

— Une police verte, en quelque sorte ? intervint Jim, qui but sa coupe d'un seul trait.

— Je me vois mal diriger une fondation et intervenir partout dans le monde ! affirma Katherine.

— Votre fonction de présidente serait la vitrine médiatique de *Green Rock Planet*, tandis que votre mission principale serait l'action ; grâce à votre image, vos interventions auraient davantage de poids, et avec Jim et Jivajos à vos côtés, la fondation aurait une puissance de frappe sans égale, expliqua le prince.

— Cela mérite réflexion. Qu'en pensez-vous ? fit Katherine en regardant Jim et Jivajos.

— Autre chose, mes amis, je viens de parlementer avec le secrétaire général de l'ONU pour que cette unité soit mandatée officiellement par l'Assemblée générale des Nations unies, ajouta le maître des lieux en jaugeant du regard les deux compagnons de Katherine.

Jivajos, qui n'avait pas encore avalé une goutte de son breuvage, fut le premier à réagir.

— Pourquoi pas ? Tant qu'il ne s'agit pas pour moi d'une activité à temps plein... Je tiens à vivre parmi mon peuple et à participer à la reconstruction de nos villages. Si je peux concilier les deux, je serais bien entendu partant pour cette mission...

— Jivajos, votre requête est tout à fait louable. Sans l'ombre d'une hésitation, vous avez mon accord, déclara le prince.

— Je demande encore à réfléchir, précisa Katherine.

— Et pour vous, Jim ? interrogea le monarque, tout en faisant signe à un serveur de leur apporter une autre bouteille de champagne, ainsi que quatre nouvelles flûtes.

Jim sortit de sa veste un long cigare qu'il plaça dans sa bouche sans avoir visiblement l'intention de l'allumer et marmonna :

— Je tiens à ma liberté. Je suis un homme qui déteste avant tout les attaches, je suis un baroudeur à la carapace dure.

— Jim, allez droit au but, coupa Katherine. C'est non, alors ?

L'ancien mercenaire ne répondit pas, excitant l'impatience de ses interlocuteurs.

— Quelle est votre décision, Jim ? insista le prince en lui tendant la bouteille de Dom Pérignon pour qu'il la débouche.

— Cela dit, servir une cause aussi importante à vos côtés est pour moi un honneur sans égal, c'est une proposition que je ne peux refuser.

Le prince afficha un sourire franc et chaleureux à l'adresse de Jim et de Jivajos.

— J'étais sûr de vos réponses, même si vous êtes de farouches hommes libres qui ne restent efficaces que si leur libre arbitre n'est pas remis en question. Je conçois également que dépendre d'une organisation, si noble soit-elle, représenterait pour vous une entrave. C'est pourquoi vous aurez carte blanche pour gérer cette unité selon vos désirs, car, mes amis, votre réputation et vos compétences ne sont plus à démontrer.

Katherine planta son regard dans celui du prince, afin de lui signaler qu'elle n'avait pas encore confirmé sa participation à ce nouveau projet. Ce dernier lui offrit la parole en esquissant un sourire complice.

— Votre Altesse, je suis également disposée à intégrer cette unité, mais avec un bémol.

— Lequel ? s'inquiéta le prince

— Concernant la présidence de la fondation, sachez d'ores et déjà que je ne serai jamais votre homme... euh, votre femme... Oui, bon, bref, vous avez compris ce que je voulais dire ! s'embourba Katherine en rougissant.

— Oui, je crois ! dit le prince en souriant.

— Les bureaux, les réunions, les négociations de couloir et les galas

de bienfaisance ne sont pas faits pour moi. Je suis une femme de terrain, ma vie est au contact de la nature.

— Je m'en doutais un peu !

Jim ricana, le cigare entre ses dents. Il appréciait l'humour et le caractère bien trempé de sa chef. Il en profita pour remplir les coupes.

— Il ne vous reste qu'une alternative, Votre Altesse, suggéra le jeune chaman.

— Laquelle ?

— Prenez-la, cette présidence, tout simplement...

En guise de réponse, le prince leva sa flûte.

— Alors, trinquons à notre nouvelle unité de surveillance écoplanétaire au sein de la fondation. J'ai même trouvé un acronyme et j'aimerais bien vous le soumettre....

— Nous sommes tout ouïe ! s'écria Katherine.

— Le GIF : *Green Intervention Force*.

— Whaouh ! Ça sonne plutôt bien ! s'exclama Jim en allumant enfin son cigare.

— Mes amis, prenez vos verres, allons finir notre discussion dans mes jardins privés, loin de toute cette agitation et de ces mondanités superficielles, proposa le prince, en emportant la bouteille de champagne.

Tous trois emboîtèrent le pas au monarque qui se faufila par une porte dérobée, dissimulée derrière une pergola. Ils s'engouffrèrent dans un ascenseur et descendirent jusqu'à un patio au décor mauresque, au centre duquel trônait une vasque majestueuse. Bercés par le gargouillis de l'eau, les convives s'installèrent autour d'une table aux mosaïques bigarrées. Le prince les servit, puis ils trinquèrent à nouveau tous ensemble à leur nouvelle association.

— Alors, que pensez-vous du sigle GIF, pour notre projet ? demanda le prince.

— Parfait ! répondit Katherine.

— Ça me va également, enchaîna Jim.

Jim Henderson, curieux et impatient d'en savoir davantage sur l'organisation de cette nouvelle entité, bombardait le prince de questions.

Le jeune chaman en profita pour prendre Katherine à part. Ils quittèrent leur place et marchèrent le long des massifs de fleurs. Entre-temps, Jim orienta la conversation avec son hôte prestigieux sur les vertus du golf. Le prince fut fort surpris par l'intérêt que portait cet homme d'action à ce sport connu pour apporter plénitude, concentration et dépassement.

Jivajos sortit une carte de journaliste de la poche intérieure de la veste de son smoking et la tendit à Katherine.

— Je n'avais pas osé te la donner avant. Je l'ai retrouvée sur la dépouille de ton compagnon. Quand j'ai su qui c'était, je n'ai pas voulu te l'annoncer et je te prie de bien vouloir m'excuser une seconde fois. Tu connais la suite. Je n'ai pas réussi à t'empêcher d'y aller, ayant oublié sous le coup de l'émotion que tu avais déjà reçu l'information, puisque nous sommes sans cesse en connexion par l'intermédiaire de nos talismans respectifs. Mes sentiments sont liés aux tiens. On ne pourra jamais rien se cacher. C'est la grande force de cet objet sacré.

— Merci, Fernando...

— Mon père est fier de toi. Il ne regrette pas de t'avoir transmis la force des *Rain Forests*, lui murmura-t-il.

— La rencontre avec ton père m'a littéralement transformée. J'ai vu à plusieurs reprises le regard du jaguar dans mes visions, confia-t-elle, les yeux humides.

— Celui qui a croisé le regard de son totem ne sera jamais plus le même. Celui qui a emprunté le chemin de l'invisible n'aura jamais plus le même regard sur le monde des vivants.

— C'est ce qui m'effraie parfois, confia la jeune femme.

— Mais sache, Katherine, qu'il continuera à veiller sur nous, où que nous soyons.

— Allons maintenant rejoindre Jim et le prince, ils risquent de s'imaginer qu'une idylle est en train de naître entre nous, conclut-elle avec humour afin de réprimer son émotion.

Une fois attablés tous ensemble, les quatre partenaires ouvrirent une autre bouteille. Le bruit des verres qui s'entrechoquaient fut accompagné d'éclats de rire qui résonnaient comme un doux réconfort, un répit bien mérité, sans doute de courte durée, mais des plus authentiques, avant le retour au cœur de la réalité froide et cynique de ce monde qui oublie trop souvent que l'avidité des hommes n'aura jamais le dernier mot face à la colère grandissante de la nature.

Remerciements

Remerciements tout particuliers à notre confrère et ami Jean Contrucci pour ses précieux conseils et sa disponibilité, à notre ami Francis Atoko pour son soutien, au comité de lecture citoyen des Nouveaux Auteurs, aux lecteurs de GEO magazine, à Jean-Laurent Poitevin, notre éditeur, ainsi qu'à tous ceux qui nous ont soutenus pour l'obtention du Prix des lecteurs GEO.

Dans l'ombre du jaguar

ROMAN

Éric Hossan & Thierry Vieille

De l'Amazonie à Monaco, de New York à Londres, de Venise en Guyane, de Belfast à Dublin, des Bermudes à Rio, rebondissements, trahisons et coups de théâtre attendent Katherine Krall tout au long d'une enquête à haut risque. Cette éminente entomologiste dirige une mission en Amazonie, où un vieux chaman de la tribu des Waimiri la sollicite : son peuple est décimé par une curieuse organisation médicale, avide de son savoir ancestral. Bien décidée à mettre un terme à ce génocide, Katherine Krall va chercher à en savoir davantage.

Une périlleuse aventure plébiscitée par un comité de lecture grand public*

"Un livre d'aventure avec des éléments dignes d'une enquête policière !" **Annabelle, 29 ans, Val-de-Marne.**

"J'ai adoré cette lecture ! L'écriture est fluide, le suspense est présent du début à la fin. On est pris dans le tourbillon de l'action !" **Caroline, 31 ans, Bas-Rhin.**

Coup de cœur des lecteurs Prix GEO 2012

* Comité composé de critiques et lecteurs indépendants. Toutes les notes sur www.lesnouveauxlecteurs.com



Éric Hossan & Thierry Vieille

*Éric Hossan, conseiller en communication
et Thierry Vieille, juriste, ont décidé de mettre
leurs talents en commun pour nous façonner
un thriller écologique au suspense implacable.*

DIFFUSION INTERFORUM
ISBN 978-2-8104-1456-7

COUP DE CŒUR DES LECTEURS
DU GRAND PRIX LITTÉRAIRE

GEO

DU VOYAGE EXTRAORDINAIRE